

FNA 1001 - L'USAGE DE L'ASCENSEUR EST INTERDIT

Christopher Stork

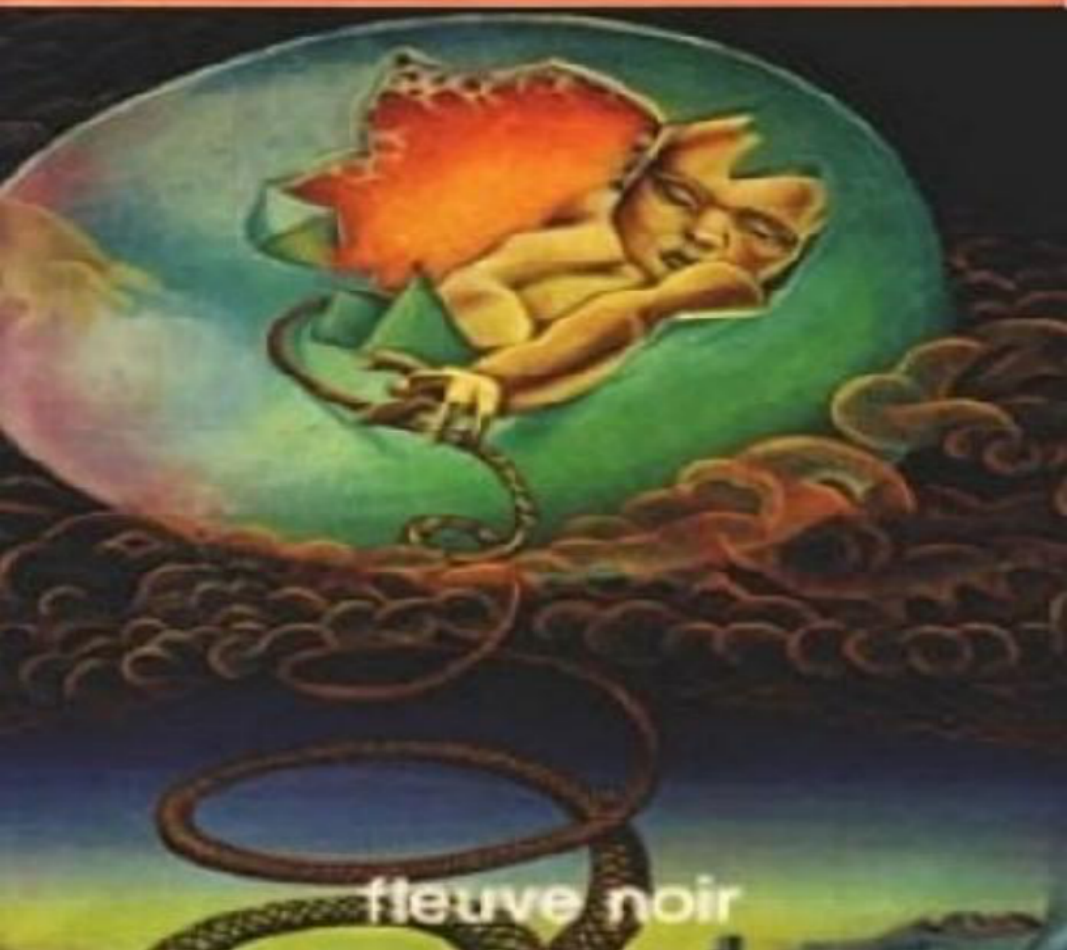
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

**L'USAGE DE L'ASCENSEUR EST
INTERDIT AUX ENFANTS DE
MOINS DE QUATORZE ANS
NON ACCOMPAGNÉS**



Fleuve Noir Anticipation

Christopher Stork

(José-André Lacour, Stéphane Jourat)

**L'USAGE DE L'ASCENSEUR EST INTERDIT AUX
ENFANTS DE MOINS DE QUATORZE ANS NON
ACCOMPAGNÉS**

1980

CHAPITRE PREMIER

On n'a jamais su au juste quand les gosses s'étaient posés. Après coup, bien sûr, des gens ont prétendu les avoir repérés dès le début. Si c'est vrai, on se demande ce qu'ils attendaient pour prévenir les autres. Moi, je crois que personne ne s'est rendu compte de quoi que ce soit jusqu'au moment où les gosses sont devenus si nombreux et si puissants qu'il n'y avait plus rien à faire.

On ne sait pas non plus d'où ils venaient ni comment ils sont arrivés. Là encore, il y a eu des savants et des spécialistes en tout genre pour lancer des tas d'idées sur la question. Certains ont même prétendu avoir trouvé des traces de l'atterrissage des gosses, généralement dans des coins comme le Sahara ou le Kalahari. Moi, je veux bien, mais, franchement, qu'est-ce que ça change ? Les gosses sont venus puis ils sont repartis après avoir foutu toute la planète en l'air. Qu'ils soient allés sur Sirius, Bételgeuse ou Alpha du Centaure, qu'est-ce que ça peut nous faire ?

D'ailleurs je ne crois pas qu'ils soient rentrés chez eux, où que cela puisse être. J'ai plutôt l'impression qu'ils sont allés recommencer ailleurs le joli travail qu'ils ont fait chez nous. Ce qui me fait penser ça, c'est quelques mots qui ont échappé à Iul, une nuit d'été. Le ciel grouillait d'étoiles. Iul les a longtemps regardées. Je revois encore son profil d'ange et les boucles blondes que la brise agitait sur son front. Il a dit, de cette voix extraordinaire, cette voix de cristal qu'ils avaient tous :

— Oui, il y a encore beaucoup à faire...

Et je suis sûr qu'il pensait à toutes ces autres planètes où ils allaient pouvoir accomplir leur mission, lui et les siens.

Parce que là, il faut l'admettre, ils y croyaient dur comme fer à leur mission, les gosses. Ils ne croyaient même qu'à ça. C'est sans doute ce qui les rendait si efficaces, et si terrifiants. On les a traités de tous les noms, de robots, de fanatiques, d'intelligences pures, totalement déshumanisées. Moi, j'ai toujours dit que c'était des anges, avec tout ce qu'un ange peut avoir de merveilleux et de redoutable, des anges descendus parmi nous pour y faire leur travail d'ange, à nos dépens bien entendu, mais qu'est-ce que ça pouvait leur faire ? Nous n'existions pas, pour eux. Ou plutôt si ! Nous étions, à leurs yeux, tout ce qu'il pouvait y avoir de plus laid, de plus sale, de plus répugnant.

Ils nous considéraient comme des rats malades ou comme des microbes. Et qui se soucie des sentiments d'un rat ou d'un microbe quand il s'agit d'assainir une ville ou de guérir une maladie ?

Ce n'est pas que je les défende. Ils nous ont fait le plus grand mal que l'on pouvait faire à la race humaine : ils ont détruit notre fierté d'être des hommes.

Les gosses... Ce qu'on a pu les adorer pourtant, au début, quand on ne se doutait pas encore... On ne voyait en eux que de petits êtres exquis, étonnamment beaux et intelligents, doués d'une imagination prodigieuse surtout dans les jeux qu'ils inventaient à longueur de journée et de nuit. Et d'une gaieté ! Toujours en train de rire, de ce rire clair, limpide, cristallin comme leur voix. Une gaieté, un rire qui frappaient d'autant plus qu'on les croyait – forcément – orphelins.

Je ne sais pas comment ils s'étaient procuré les papiers d'état civil nécessaires, mais, de toute façon, pour eux, ce n'était qu'un... J'allais écrire « un jeu d'enfants » mais c'est une expression que je n'ai plus aucune envie d'employer désormais. En tout cas, quand Iul – qui, à l'époque, s'appelait Luis Aquilera – est arrivé à l'orphelinat où j'étais pion, il avait avec lui toutes les pièces d'identité nécessaires.

D'ailleurs personne n'a songé à se poser des questions à son sujet. Même pas le directeur, M. Palombo, qui pourtant était plutôt du genre dur et méfiant. Avec Luis – je veux dire : avec Iul – il a fait comme tout le monde : il a fondu. C'est qu'il était si beau, le salaud, si... Comment dire ? Si lumineux... Il a tout de suite mis tout le monde dans sa poche, y compris les autres gosses (je parle des nôtres), du moins ceux qui n'avaient pas plus de treize ou quatorze ans. C'est d'ailleurs une des choses qui auraient dû nous mettre la puce à l'oreille.

Une autre chose – mais c'est facile maintenant, après coup – c'est le peu de sommeil dont Iul semblait avoir besoin. (En fait, nous savons aujourd'hui qu'il n'avait pas du tout besoin de sommeil mais qui s'en serait douté à l'époque ?)

Quand je faisais ma ronde, la nuit, et que je traversais le dortoir, il m'arrivait souvent de le trouver debout à la fenêtre en train de regarder le ciel. Ou bien très occupé à bavarder avec ses voisins de lit. Ce n'était pas bien grave et cela méritait tout au plus une réprimande. Le fait est que je n'ai jamais songé à adresser le moindre reproche à Luis et moins encore à le dénoncer à M. Palombo, ce qui, pourtant, aurait été de mon devoir le plus strict. Cela ne m'est pas venu à l'esprit, tout simplement. J'ignorais pourquoi à l'époque. Je le sais maintenant.

Une nuit, j'ai quand même dit à Luis, mais plutôt sur le ton de la

plaisanterie, qu'il ferait mieux de dormir et qu'il risquait d'être fatigué le lendemain.

— Ne t'en fais pas pour moi, *viejo*, m'a-t-il répondu d'un air moqueur ; il y a tellement mieux à faire de ses nuits que de dormir !

Tout le monde m'appelait *viejo*, le vieux, à l'orphelinat et, venant des gosses, ce n'était pas méchant. Avec mes cinquante-quatre ans, je devais leur apparaître comme une espèce de brontosauve. Mais quand Luis disait « le vieux », cela sonnait comme une espèce de... j'allais écrire : insulte mais ce n'est pas cela. Plutôt comme une constatation détachée et dépourvue de pitié. À la manière d'un médecin indifférent et pressé qui, après vous avoir ausculté, vous dit :

— Eh bien, il n'y a pas de doute, c'est une hépatite virale.

Et Luis n'avait pas quatorze ans ! Enfin, façon de parler...

Certains de ses professeurs, eux aussi, avaient observé des bizarreries dans le comportement de Luis. Celui de mathématiques notamment, M. Urriola, qui me disait parfois :

— Il y a quelque chose de très curieux chez ce petit. De temps en temps, quand je donne mon cours, j'ai l'impression qu'il fait un gros effort pour ne pas éclater de rire. Comme si j'étais en train de dire des bourdes...

Mais Paco Grisolla, le professeur d'éducation physique, était enchanté.

— Ce gosse est un prodige ! s'exclamait-il. Il est bâti comme un athlète et, à treize ans, il a un souffle, une endurance et des réflexes que lui envieraient des sportifs chevronnés. S'il continue ainsi, c'est un futur champion du monde !

C'était surtout sur les autres enfants que Luis avait fait la plus forte impression. Du moins, je le répète, sur ceux qui n'avaient pas dépassé quatorze ans. Les autres, ceux qui commençaient à avoir du poil au menton et de l'acné juvénile et dont la voix était en train de muer, il les ignorait, ou, plus exactement, il les évitait comme s'ils le dégoûtaient un peu. Ils avaient dû le sentir d'ailleurs et lui en voulaient visiblement. Quelques jours après l'arrivée de Luis, alors qu'il racontait je ne sais quelle histoire à un groupe de gosses fascinés, un des grands, Pablo Etcheverria, était allé lui chercher querelle en se moquant de ses cheveux de fille. Luis ne l'avait même pas regardé. Mais plusieurs des gosses, rendus furieux par les manières de Pablo, lui avaient rendu moqueries pour moqueries.

J'observais la scène de mon coin et j'allais intervenir quand la chose s'est passée. Pablo a voulu lancer une gifle à un des gosses. Sa main s'est arrêtée à mi-parcours comme s'il s'était cogné contre un

mur. J'ai vu Luis se dresser. Ses yeux luisaient comme ceux d'un chat.

— Va-t'en ! a-t-il dit de sa voix claire. Va-t'en et ne reviens plus nous ennuyer, plus jamais !

Je n'oublierai pas de si tôt l'expression de Pablo. Il avait aisément une tête de plus que Luis et des épaules beaucoup plus larges. Et pourtant il est resté là, l'air ahuri, en se balançant d'un pied sur l'autre et il a fini par tourner les talons sans rien dire, suivi par les huées des gosses. Luis a repris le fil de son histoire comme si de rien n'était.

Ses histoires, j'en ai entendu quelques-unes, du moins par bribes, car il s'interrompait toujours quand il s'apercevait qu'un adulte l'écoutait. Peut-être est-ce pour cela qu'elles m'ont paru incompréhensibles à l'époque. Non pas tant parce qu'il y était question de choses extraordinaires comme d'arbres qui parlaient ou d'une eau vivante mais parce qu'elles n'avaient pour moi ni queue ni tête. Je veux dire que rien ne s'y produisait selon un enchaînement logique de circonstances, de causes et d'effets.

L'une d'elles, par exemple, racontait comment les choses se passent quand le temps *éclate*, je ne peux pas être plus clair, quand chaque être dispose d'un temps légèrement différent de celui du voisin et que personne ne vit tout à fait à la même heure. C'était affreusement compliqué et, d'une certaine manière, abstrait. Mais les gosses avalaient ça comme le plus féerique des contes de fées. Je me souviens aussi d'une sorte de fable – mais Luis en parlait comme d'une histoire vraie – où des fleurs intelligentes s'aimaient d'amour et, pour se faire la cour, s'offraient des bouquets d'hommes.

Le plus curieux c'est qu'avec une pareille imagination Luis ne faisait rien de bon en rédaction. M. Cardoze, le professeur de lettres, y perdait son latin et se fâchait tout rouge en recevant la copie sur laquelle Luis avait tracé quelques lignes négligentes et sèches, quel que fût le thème proposé. Luis se bornait souvent à résumer, à sa manière, le sujet de la rédaction. Par exemple, à la question : « Qu'est-ce que représente pour vous la Patrie ? » il s'était contenté de répondre : « Une maladie mentale ». Et quand il s'était agi de définir la nation de Dieu, il avait osé écrire au milieu de la page cette formule sacrilège : « Dieu : une diphtongue ».

Inutile de dire que M. Cardoze lui en voulait beaucoup et le massacrait de zéros. Ce dont Luis ne semblait pas se préoccuper le moins du monde. Je comprends pourquoi aujourd'hui. Il n'était évidemment pas là pour faire des études et réussir des examens...

La première fois que j'ai compris qu'il se passait quelque chose de vraiment pas normal entre Luis et les autres gosses, ça a été la nuit où je les ai surpris dans un coin du dortoir. Je revois encore la scène. Ils

étaient six, dont Luis, assis par terre, en rond, et se tenaient par les mains. Ils avaient les yeux fermés et, sur leur visage, une expression de concentration que je n'avais jamais aperçue chez un enfant. Ils avaient moins l'air de jouer à un jeu que de célébrer une espèce de culte. C'est l'idée qui m'est venue à ce moment-là et je me souviens l'avoir trouvée absurde. Et pourtant...

Je suis certain de n'avoir fait aucun bruit mais ils ont dû me sentir car ils ont tous ouvert les yeux en même temps et ont regardé dans ma direction. J'ai ressenti un choc, je ne parle pas d'un choc psychologique mais d'un heurt physique, comme si je recevais un coup à la tête et, très précisément, à l'intérieur de la tête. Les yeux de Luis étaient terrifiants. On aurait cru que ses prunelles émettaient une flamme phosphorescente. Les yeux des autres brillaient aussi mais beaucoup moins. J'ai essayé de retrouver mon sang-froid.

— Alors..., ai-je demandé, qu'est-ce que vous fabriquez là à cette heure de la nuit ?

Ils se sont tous tournés vers Luis comme s'il était le seul à pouvoir me répondre et c'est lui en effet qui m'a répondu avec un sourire éclatant :

— Nous faisons la fête ! m'a-t-il dit, non sans une certaine insolence.

J'ai mis un moment à retrouver la parole.

— La fête ? Quelle fête ? En tout cas, ce n'est pas le moment ! Filez dans vos lits tout de suite ou je me fâche ! Et dès demain matin je parlerai de tout ceci à M. le directeur !

— Nous ne faisons rien de mal, *viejo*, a dit Luis d'une voix câline, rien d'autre que d'être heureux ensemble. Tu ne vas pas nous faire punir parce que nous essayons d'être heureux ?

C'était dit d'une telle façon que j'ai su tout de suite que je ne les dénoncerai pas. J'ai peut-être eu tort. Je me demande encore parfois ce qui se serait passé si je l'avais fait. Est-ce que cela aurait changé quelque chose à la suite des événements ? J'en doute. Car nous avons appris depuis qu'en même temps que Luis des centaines – ou des milliers peut-être, allez savoir ! – de gosses comme lui faisaient la même chose dans d'autres orphelinats, d'autres pensions, d'autres villes, d'autres pays, à travers le monde.

CHAPITRE II

Il faut dire que, dans notre pays, un certain nombre d'enfants vivaient, en ce temps-là, dans des conditions vraiment lamentables. Ceux qu'on appelait *los gamines*, les gamins, grouillaient dans les faubourgs de la ville où ils s'entassaient par bandes entières dans des cahutes misérables sans que personne, ou presque, ne s'en soucie. Ils s'étaient enfuis de chez eux parce qu'ils y étaient maltraités ou bien ils avaient été purement et simplement jetés à la rue par leurs parents et depuis ils assuraient leur subsistance, les garçons en volant et les filles en se prostituant.

De temps en temps, la police en arrêtait quelques-uns, les gardait en prison pendant une semaine ou un mois et puis les relâchait faute de savoir quoi en faire. Et, bien entendu, ils recommençaient aussitôt. Les journaux n'en parlaient même plus.

Pourtant, un jour, les journaux se sont remis à parler des gamins. Sur un tout autre ton. Avec une certaine peur. Je revois encore un gros titre à la première page d'un magazine : « *Une organisation terroriste a-t-elle noyauté les gamins ?* » Et, en effet, sans parler pour autant de terrorisme, il se passait des choses bizarres dans les bidonvilles où habitaient les gamins.

Des policiers qui avaient tenté d'y faire une rafle avaient été jetés à terre par des gosses de douze ou treize ans. Des patrouilles de gamins armés interdisaient l'entrée du quartier aux adultes, même à ceux qui voulaient les secourir. Plus étonnant encore : on voyait peu à peu les baraques disparaître et être remplacées par des maisonnettes, construites certes avec les moyens du bord, mais d'apparence propre et même confortable.

Les gamins, eux aussi, semblaient se transformer. Ils se lavaient, portaient des vêtements décents et, surtout, paraissaient avoir renoncé au vol et à la prostitution. De quoi vivaient-ils ? C'est ce que personne ne savait. Mais ils vivaient mieux, en tout cas, cela se voyait à leur mine, et ils vivaient autrement pour ce qu'on pouvait en savoir.

Tout se passe, écrivait un journaliste, comme si un certain nombre d'éducateurs inconnus avaient pris les gamins en main et leur apprenaient à vivre. Si c'est le cas, pourquoi ces éducateurs ne se font-ils pas connaître ? D'où viennent-ils ? Que veulent-ils ? Quelles sont leurs ressources ? Autant de questions auxquelles il semble impossible pour

l'instant de répondre.

D'autres tentatives furent faites pour pénétrer dans le quartier occupé par les gamins, les uns pacifiques, les autres violentes. Le résultat fut chaque fois le même : les étrangers au quartier étaient chaque fois repoussés, avec douceur ou énergie selon leur mode d'approche.

« Nous n'avons pas besoin de vous, disaient les gamins à ceux qui voulaient parlementer ; nous nous sommes toujours tirés d'affaire sans vous et nous continuons. »

Quant aux policiers qui tentaient de forcer les barrages, ils se trouvaient régulièrement terrassés. « Je ne sais pas comment ils s'y prennent, dit l'un d'eux après une expédition manquée. J'ai été mis au tapis par deux moutards dont le plus âgé n'avait pas dix ans... Et je n'ai même pas eu le temps de voir ce qu'ils faisaient ! Ce doit être une nouvelle forme de close-combat... »

Un jour, un reporter particulièrement audacieux réussit à se glisser dans le quartier des gamins et à y passer quelques heures sans être repéré. Son reportage est bien connu, il a été publié dans le monde entier. Il disait que le quartier était méconnaissable, propre, bien aménagé, avec des espaces verts et des massifs de fleurs et que les gosses y paraissaient heureux.

Ils obéissent certainement à des règles, sinon des lois, écrivait le reporter, mais ils le font apparemment sans contrainte. Je n'ai jamais entendu autant de rires d'enfants en si peu de temps et surtout de nuit. Car ils semblent vivre de préférence la nuit. Ils chantent, ils font des rondes et des sortes de danses que je n'ai jamais vues nulle part, ils jouent à des jeux auxquels je n'ai rien compris.

Le plus sensationnel dans ce reportage – et qui fit grand bruit à l'époque – c'était le fait que, parmi les gamins, se trouvaient quelques enfants d'un type physique entièrement différent de la norme. Alors que la plupart des gamins avaient le teint basané, les cheveux noirs et étaient de petite taille, ces enfants étaient grands, blonds et leurs yeux, disait l'article, « avaient une teinte indéfinissable ». Ils paraissaient occuper une place particulière dans le groupe.

... non pas celle de chefs ou d'organiseurs mais plutôt celle d'éducateurs, ce qui paraît d'autant plus singulier qu'ils ne sont pas plus âgés que les autres et n'ont, en tout cas, guère plus de treize ou quatorze ans. D'où sortent ces étranges enfants et que font-ils là ? Est-ce à eux que sont dues les étonnantes transformations des gamins et de leur quartier ?

Bien entendu, dès que j'ai lu cet article, j'ai pensé à Luis et au rôle qu'il jouait à l'orphelinat. Et j'ai eu peur. Je ne sais pas exactement de quoi. L'impression de toucher à quelque chose qui me dépassait, qui

nous dépassait tous... Mais il fallait que je parle de cet article à Luis et que je lui pose quelques questions.

Je n'ai pas eu l'occasion de le faire car, dans la nuit qui a suivi la parution du reportage, Luis et une dizaine de ses camarades avaient disparu de l'orphelinat et, plus extraordinaire encore, le quartier des gamins s'était vidé de ses occupants. Où étaient-ils passés ? Personne n'en avait la moindre idée. Et on a bientôt cessé d'y penser parce qu'on avait des problèmes bien plus graves : la situation économique était catastrophique, une série de grèves a paralysé le pays et il y avait du coup d'État dans l'air. De plus, une de mes filles, mariée et mère de quatre enfants était tombée gravement malade, et comme son mari était un ivrogne et un incapable il a fallu que je demande un congé à l'orphelinat pour m'occuper du ménage et des gosses.

Si bien que, pendant plusieurs semaines, j'ai complètement oublié Luis et les autres. Mais, quand il est entré un soir dans le petit appartement où j'étais en train de préparer le repas, je l'ai reconnu tout de suite et j'ai su aussitôt que je n'en avais pas fini avec lui.

— *Viejo*, a-t-il dit en souriant, il faut que tu viennes avec moi, nous avons besoin de toi.

Il avait dit cela d'une voix tranquille et presque indifférente mais cela sonnait comme un ordre et j'ai senti à l'instant même que je ne pourrais rien faire d'autre que de lui obéir. J'ai malgré tout essayé de résister. J'ai montré la table où les quatre gosses attendaient que je remplisse leur assiette et j'ai dit :

— Eux aussi, ils ont besoin de moi, Luis.

Il les a regardés longuement, un à un, sans rien dire et j'ai vu que les gosses étaient déjà fascinés par lui. L'aînée, Dolores, douze ans, lui a souri comme elle sait sourire quand elle veut séduire quelqu'un et lui a demandé :

— Tu connais des histoires ?

— Des tas, a assuré Luis en lui rendant son sourire. Tu veux que je te raconte celle de la pluie qui chante ?

— Oh oui, raconte ! ont dit les quatre gosses presque en même temps.

Et, pendant qu'ils mangeaient, Luis s'est mis à parler. Moi, je faisais le va-et-vient entre la cuisinière et la table si bien que je n'ai pas tout entendu. C'était encore un de ces contes étranges qui défiaient toute logique. Il y était question d'une pluie dont chaque goutte était une note de musique et dont l'ensemble baignait le monde dans une symphonie colossale et magnifique. C'était, par instants, terriblement difficile à suivre mais les gosses écoutaient avec une telle passion

qu'ils en oubliaient leur assiette. Quand Luis s'est arrêté, ils se sont tous mis à crier à la fois :

— Encore ! Raconte encore !

Luis s'est tourné vers moi.

— C'est simple, *viejo*, on les emmène.

— Où ?

— Tu verras bien. Ils seront en tout cas mieux soignés là-bas qu'ici.

— Et ma fille ?

— Tu lui diras que tu as emmené ses gosses dans un endroit où ils seront heureux... Et c'est vrai, a-t-il ajouté avec un sourire un peu ironique. Viens, *viejo*, nous partons. Il y a une voiture en bas. J'ai réussi à l'amener jusqu'ici sans trop attirer l'attention mais il vaut quand même mieux que ce soit toi qui conduises.

Ainsi, c'était pour cela qu'il avait besoin de moi ! Pour faire, à sa place, des choses que seul un adulte peut faire, dans notre monde, sans être remarqué. Je ne l'ai pas tout de suite compris aussi clairement. Mais j'ai quand même obéi et si l'on me demande pourquoi, je dirai simplement que c'est parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autre chose.

À ce propos, on a beaucoup parlé, depuis, des méthodes hypnotiques des gosses. Je crois, moi, qu'il s'agissait d'un procédé très différent. Luis et les siens présentaient les choses d'une certaine manière, apparemment absurde et irrationnelle, un peu comme dans leurs histoires. Mais ils les présentaient avec une telle autorité qu'ils arrivaient à vous convaincre que c'était leur façon de voir qui était la bonne, et non la nôtre. Ils vous attiraient, en quelque sorte, à l'intérieur de leur logique... Je ne vois pas comment je pourrais être plus clair...

En tout cas, au moment dont je parle, j'ai trouvé tout naturel de prendre le volant de cette voiture, probablement volée, avec Luis et les quatre enfants de ma fille, de traverser toute la ville en direction de la sortie sud et de rouler encore pendant une cinquantaine de kilomètres jusqu'à une énorme villa entourée d'un parc qui était, en fait, je l'ai su après, une clinique privée. C'est là que Luis et quelques-uns des siens avaient établi leur quartier général avec une partie des *gamines* venus des bidonvilles.

Là encore, il m'a semblé normal de voir ces gosses installés dans cette clinique comme s'ils étaient chez eux. Et les quelques adultes qui s'y trouvaient encore avaient l'air, eux aussi, d'admettre la présence des gosses comme allant de soi. Cela peut paraître incroyable, une pareille soumission à des gosses dont les plus âgés n'avaient pas

quatorze ans. Mais nous, les adultes, nous ne nous posons pas de questions à ce sujet. Pas plus que vous ne vous en posez quand vous rêvez que vous volez par exemple. Vous constatez que vous volez et c'est tout à fait naturel...

J'ai été beaucoup plus étonné en voyant, à la clinique, les autres gosses pareils à Luis. Ils étaient tous – une quinzaine en tout – rigoureusement *identiques*, des sosies parfaits, depuis la moindre boucle blonde jusqu'au son de la voix. Quand j'ai fait, par la suite, la remarque à Luis – que je pourrais aussi bien appeler Iul désormais – il a souri et hoché la tête.

— Oh mais non ! a-t-il assuré... Nous ne sommes pas tous pareils. Il y a des groupes de bruns, de roux, de châains, des groupes plus grands ou plus petits que nous.

— Mais pourquoi êtes-vous si totalement identiques à l'intérieur d'un même groupe ?

Il a haussé les épaules sans cesser de sourire et s'est mis à parler d'autre chose. Mais je savais qu'au fond il était amusé par mes questions, exactement comme, dans notre monde, la curiosité d'un enfant amuse un adulte. Et cette inversion des rapports adulte-enfant était caractéristique de la situation qui existait à la clinique. Nous étions là pour exécuter les tâches auxquelles les gosses n'auraient pu s'atteler sans se faire repérer : conduire les voitures, faire venir les fournisseurs, régler leurs factures. Mais l'organisation de la clinique, l'emploi du temps, le règlement intérieur, bref tous les secteurs de décision et de responsabilité étaient entièrement et exclusivement entre les mains des gosses. Et il n'était même pas question pour nous d'entrer dans les salles d'examen et les laboratoires. Aucun d'entre nous n'a jamais essayé de le faire.

Nous nous posions d'ailleurs peu de questions entre nous au sujet des gosses. Les six adultes qui se trouvaient là – je me souviens de Beatriz, Maria, Felipe et j'ai oublié le nom de deux autres hommes – assistaient presque sans réaction au spectacle extraordinaire d'un monde totalement régi par des enfants et dans lequel nous n'avions qu'un rôle utilitaire et subalterne. Tout comme les adultes d'autrefois regardaient jouer leurs enfants mais sans prendre part à leurs jeux et sans les comprendre. Notre situation ici n'était pas tellement différente sauf que, je le répète, les rapports de force étaient inversés : c'était les gosses qui étaient les maîtres.

Ils l'étaient notamment parce qu'ils avaient de l'argent. J'ignorais à l'époque la manière dont ils se le procuraient mais ils en avaient beaucoup. Beatriz pensait même qu'ils avaient racheté la clinique, ce qui leur avait permis de mettre à la porte le personnel médical sans donner d'explication. Il n'y avait donc plus un seul médecin dans cette

étrange clinique. Ainsi les gosses étaient-ils libres de faire ce qu'ils voulaient dans les salles d'examen et les laboratoires. Ils y passaient des heures à fabriquer je ne sais quoi en compagnie de nos gosses à nous.

On pourra s'étonner que, sachant mes quatre petits-enfants entre les mains des gosses, je ne me sois pas fait plus de souci à leur sujet. Mais l'état de passivité dans lequel je me trouvais ne m'incitait pas à me faire du souci pour qui ou quoi que ce soit. Et puis je revoyais régulièrement mes petits-enfants et il m'aurait suffi d'un coup d'œil sur eux pour que je cesse d'être inquiet si je l'avais été. Ils grandissaient, ils forcissaient, ils se portaient mieux qu'ils ne s'étaient jamais portés et, mieux encore, ils paraissaient étonnamment heureux.

C'est une chose que je n'oublierai jamais et qui m'aide souvent à supporter l'idée du départ de ces gosses, les miens et ceux des autres : l'air de bonheur qu'ils avaient tous, ces rires continuels qui s'élevaient à longueur de journée et de nuit dans tous les coins de la clinique, ces chants qui résonnaient partout. J'espère que, là où ils sont, ils continuent à rire, à chanter, à danser, à jouer à ces jeux étranges qui les fascinaient.

Ils se développaient physiquement et intellectuellement à une vitesse stupéfiante. En quelques semaines, Dolores, ma petite-fille, était devenue... j'allais écrire : une petite femme, mais ce n'est pas cela. Plutôt une nymphette dont les petits seins pointaient de plus en plus joliment sous le corsage et dont les sourires étaient plus que jamais ensorcelants... Mais rien de plus que le fruit vert auquel personne ne songerait à toucher... Ceci non plus n'est pas tout à fait exact, mon Dieu que tout cela est difficile...

Ils se touchaient entre eux, au contraire, et beaucoup, ils échangeaient souvent des caresses et des baisers. J'ai même surpris parfois des jeux nettement érotiques. Je me souviens d'un jour où, dans un coin du parc, j'ai aperçu quatre petites filles jouer « au docteur ». L'une d'elles, qui dirigeait visiblement les opérations, avait ordonné aux trois autres de se déshabiller et les « auscultait » méticuleusement en insistant, bien entendu, sur leur ventre et leurs cuisses qu'elle triturerait avec une fièvre évidente.

Puis l'une d'elles m'a vu. Elle a dit quelque chose aux autres. Et elles se sont mises à rire, toutes les quatre, et ont continué leur manège, exactement comme si je n'étais pas là, ou plutôt comme si cela n'avait aucune espèce d'importance qu'un adulte soit là, à les regarder. J'ai compris, à ce moment-là, que, nous n'avions plus, à leurs yeux, ce qui constituait jusque-là un des éléments essentiels de notre prestige d'adulte : nous n'étions même plus capables de les culpabiliser.

CHAPITRE III

Iul... Ior... Iël... Iaz... Iud... Iek... Iom... Iav... Je n'oublierai jamais ces noms étranges qu'ils faisaient chanter de leur voix cristalline et qui zébraient l'air comme les gouttes de la pluie musicale chère à Iul... Chacun d'eux avait la charge d'un groupe d'enfants. Quand je dis : la charge, cela ne ressemblait en rien au rôle d'un éducateur ou d'un pédagogue. Les gosses ne donnaient jamais d'ordres, apparemment, et ils n'exigeaient autour d'eux aucune obéissance. Et pourtant les groupes s'ordonnaient comme d'eux-mêmes, leurs activités – celles du moins dont nous pouvions avoir connaissance – se déroulaient selon un rythme bien établi et que chacun respectait d'instinct.

Bien sûr, j'ai assisté à des querelles, des empoignades, des crises de larmes. Chez nos gosses à nous, jamais chez les autres. Et il suffisait qu'un des autres paraisse pour qu'aussitôt tout s'apaise et rentre dans l'ordre. Au début, Iul et les siens parlaient beaucoup aux gosses, les faisaient rire ou bien leur racontaient une de leurs étonnantes histoires. Par la suite, il leur suffisait de prendre la main du gosse en colère ou en larmes et de la garder dans la leur pendant quelques secondes pour que le calme revienne.

Ils communiquaient souvent entre eux en se tenant ainsi par les mains. Ce que Iul, à l'orphelinat, avait appelé « faire la fête ». Pourtant, cela ne ressemblait pas vraiment à une fête, du moins au sens que nous donnons à ce mot. Je le répète, on aurait plutôt dit un rite, la célébration d'un culte. Et la gravité, l'intensité de leur visage excluaient toute idée de joie. Mais lorsqu'ils sortaient de ces « fêtes », ils étaient tous plus gais, plus rieurs, plus enthousiastes que jamais.

Et aussi plus intelligents... Mais, une fois de plus, nos mots, nos vieux mots fatigués conviennent mal pour parler de tout cela. Au sens strict qui nous est familier, oui, l'intelligence des gosses se développait de façon extraordinaire. Je pouvais le constater surtout chez ma petite-fille Dolores qui, jusque-là, n'avait jamais fait grand-chose à l'école et qui, maintenant, me tenait des propos d'une maturité stupéfiante. Mais ses progrès, ses vrais progrès étaient ailleurs. Par exemple dans la lucidité du regard qu'elle posait sur moi pendant que je lui parlais et qui me donnait l'impression d'être compris par elle avant que je m'exprime, et compris plus en profondeur que je n'aurais

pu le faire moi-même.

Un jour où je lui demandais si elle ne souhaitait pas revoir sa mère qui se rétablissait lentement mais n'était pas encore en état de quitter l'hôpital, Dolores me regarda fixement pendant quelques secondes puis dit d'une voix posée :

— Non. D'ailleurs je ne crois pas que ce soit souhaitable.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'a pas vraiment envie de me revoir, ni mes frères.

— Qu'est-ce qui te fait croire une chose pareille ?

Elle a haussé les épaules et souri, dans un geste qui était une imitation volontaire ou inconsciente d'une des attitudes familières de Iul.

— Je ne le crois pas, je le sais. Pour ma mère, nous n'avons jamais été, mes frères et moi, que de pénibles accidents.

C'était vrai, je ne le savais que trop et ma fille Carmen me l'avait assez dit. Mais jamais, j'en suis sûr, elle ne s'était conduite avec ses enfants de manière à leur faire sentir qu'elle ne les avait pas désirés.

— D'où te viennent de pareilles idées ? ai-je demandé à Dolores.

Elle a eu un geste bizarre, un geste que je devais revoir souvent par la suite. Elle a porté la main à l'arrière de son crâne et répondu, en souriant toujours :

— Elles viennent de là.

Cette sorte d'intuition – je ne trouve pas d'autre mot – n'était pas la seule faculté qui se développait chez les gosses. Une nuit, alors que j'essayais en vain de trouver le sommeil – il faut dire que la clinique était presque aussi bruyante de nuit que de jour – une bande de gosses a envahi ma chambre pour me demander où étaient les outils de jardinage. Je le leur ai dit puis leur ai demandé ce qu'ils comptaient en faire à cette heure.

— Nous allons soigner des fleurs dans le parc, des fleurs qui sont en train de tomber malades.

J'avais constaté dans la journée que plusieurs massifs de lauriers-roses avaient, en effet, triste allure.

— Oui, je sais, ai-je dit, les lauriers-roses...

— Il ne s'agit pas des lauriers-roses, *viejo*. Eux, ils n'ont rien de grave, ça s'arrangera tout seul. Ce sont les rosiers qui ne vont pas bien.

— Les rosiers ? Mais ils sont superbes !

— Ils ont l'air superbes, *viejo*. Mais ils vont tomber malades si nous ne faisons pas quelque chose tout de suite.

— Comment le savez-vous ?

— Nous l'avons senti...

Senti de quelle manière ? Quel était le sens mystérieux qui pouvait avoir averti les gosses qu'une plante était en train de tomber malade ?

J'eus bientôt une autre démonstration de ce curieux pouvoir, démonstration d'autant plus éclatante que j'en fus à la fois le sujet et le bénéficiaire. Une autre nuit – les choses importantes se passaient presque toujours la nuit avec les gosses – je dormais cette fois d'un profond sommeil, terrassé par une soudaine fatigue qui m'avait pris dans la soirée sans raison précise, je me réveillai en proie à une angoisse atroce, aggravée par une douleur dans la poitrine et une sensation d'étouffement progressif.

J'ouvris les yeux et sursautai. Dans la pénombre, j'aperçus Iul et trois autres gosses penchés sur moi, deux de chaque côté de mon lit. Ils se tenaient par les mains et de leurs yeux émanait une sorte de phosphorescence verdâtre.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous faites là ? demandai-je.

— Ne parle pas, ne bouge pas, *viejo*, murmura Iul d'une voix que je ne lui connaissais pas, une voix sourde et un peu rauque qui révélait une énorme tension intérieure ; tu as failli mourir mais nous sommes arrivés à temps, laisse-toi aller, laisse-toi faire...

J'obéis d'autant plus facilement que je me sentais épuisé. Je fermai les yeux et j'attendis la suite. Il me semblait que quelque chose, un souffle, un courant, un flux, je ne sais comment appeler cela, passait à l'intérieur de ma poitrine et la libérait peu à peu de l'étouffement qui la contractait. Bientôt, je pus respirer plus librement et mon angoisse disparut, progressivement remplacée par une impression de bien-être que je n'avais jamais ressentie. Non seulement j'allais mieux que l'instant d'avant mais mieux que je ne m'étais jamais porté. Il me semblait même que ma vieille douleur intercostale à laquelle je ne pensais presque plus tant j'y étais habitué s'en était allée avec le reste.

— Voilà, dit Iul d'une voix redevenue claire et limpide, tu ne risques plus rien, *viejo*. Tes poumons sont libres et nous en avons profité pour nettoyer quelques petites choses là-dedans. Mais heureusement que nous t'avons entendu à temps...

Entendu quoi ? Qu'est-ce qui les avait avertis de mon état ? Et comment m'avaient-ils sauvé ?

Les repas se tenaient le plus souvent dans le vestibule de la clinique que nous avions aménagé en réfectoire. Et comme je servais les gosses, j'avais remarqué qu'avant toute autre nourriture, ils absorbaient deux

fois par jour de petites capsules dont la couleur variait chaque semaine. Un jour, en voyant que Dolores avalait une capsule bleue, je ne sais quel vieil instinct, quel sens de la responsabilité me donnèrent l'audace de poser la question à Iul.

— Qu'est-ce que tu leur fais prendre ? Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Il a eu son haussement d'épaules et son sourire habituels.

— Ce n'est pas la peine que je te réponde, *viejo*, tu n'y comprendrais rien. Mais je peux l'assurer que cela leur fait du bien. D'ailleurs cela se voit à leurs mines, non ?

Encouragé peut-être par son sourire, j'ai posé une autre question.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire d'eux ? Que vont-ils devenir ?

J'ai vu passer un reflet phosphorescent dans ses yeux clairs et son visage est devenu grave.

— Ils vont devenir ce qu'ils sont capables d'être, ce qu'ils ne seraient jamais devenus si... Il a hésité un instant puis, d'une voix presque sèche, il a ajouté tout d'une traite :

— ... s'ils étaient restés avec vous !

Je n'ai compris que beaucoup plus tard le sens terrible de cette phrase. Mais j'ai senti plus que jamais à quel point Iul et les siens nous en voulaient. Pourquoi ? Qu'avions-nous fait ? De quoi étions-nous responsables ? Même nous, les adultes de la clinique, qui leur rendions pourtant quantité de services et, pour le reste, les laissions – et pour cause – entièrement libres de faire ce qu'ils voulaient, nous leur inspirions, je le savais, une sorte de répugnance insurmontable. Que devaient-ils éprouver alors envers les autres adultes ? Je n'allais pas tarder à l'apprendre.

Un jour, entre deux tâches harassantes, je me suis mis à feuilleter distraitement un vieux journal qui traînait là. C'était la première fois depuis des semaines que je reprenais contact avec le monde extérieur. Un énorme titre a tout de suite attiré mon attention. Je le revois encore.

Le Centre des surdoués de Birmingham était entièrement tombé aux mains de ses petits pensionnaires.

« C'est un scandale intolérable, déclare le ministre de l'Instruction Publique. Les adultes qui ont manqué à tous leurs devoirs seront sévèrement sanctionnés. »

Je ne me souviens pas de l'article mot à mot mais fort bien de son contenu. Depuis quelque temps, il y avait eu, dans la région de Birmingham, un tel afflux d'enfants surdoués que les autorités locales, aidées par le gouvernement, avaient ouvert un Centre pour eux. Et, très vite, ce Centre s'était vu dirigé par les enfants eux-mêmes, les éducateurs et les pédagogues chargés d'eux laissant faire avec une passivité incompréhensible. Mais certains voisins du Centre, irrités par le bruit continu qui s'échappait du bâtiment, jour et nuit, et scandalisés par certaines scènes « immorales » auxquelles ils avaient assisté, s'étaient plaints et avaient ainsi provoqué l'ouverture d'une enquête.

Je ne comprenais que trop bien la passivité « incompréhensible » des adultes du Centre. Ce que je ne voyais pas du tout, c'est comment le gouvernement et la municipalité comptaient « reprendre en main », selon l'expression du ministre, les enfants surdoués qui ne pouvaient évidemment être que des gosses pareils aux nôtres. Et, en me souvenant de ce qui s'était passé quand la police avait voulu pénétrer de force dans le quartier des *gamines*, je me suis mis à craindre le pire et à lire régulièrement les journaux.

Le pire est évidemment arrivé. Les nouveaux éducateurs mis en place dans le Centre en ont été aussitôt chassés par les gosses. La police venue mettre le holà s'est retrouvée expulsée de la manière la plus efficace. Et la presse s'est mise à parler des « forcenés de Birmingham ». C'était le début d'une crise qui allait peu à peu devenir mondiale et entraîner les terribles conséquences que nous savons. Mais à l'époque personne ne pouvait imaginer ce qui allait s'ensuivre. Personne, sauf moi. Car j'étais mieux placé que quiconque, à la clinique, pour voir comment évoluaient maintenant les gosses. Et le visage de plus en plus sombre de Iul et des siens n'était pas fait pour me rassurer.

C'est alors que j'ai senti combien ces « anges » pouvaient être terrifiants, combien leur voix cristalline et leurs manières exquises cachaient mal un potentiel de violence et même de cruauté dont je ne les croyais pas capables auparavant. Et je réentends encore la voix de Iul me dire un soir, après avoir écouté un bulletin de radio qui parlait, une fois de plus, des « enfants enragés ».

— J'aurais préféré que cela se passe autrement avec les adultes. Mais s'il le faut...

Ses yeux flambaient littéralement et sa voix, si pure, si musicale était devenue presque rauque de haine.

La crise éclata le lendemain. Les autorités décidèrent d'attaquer de

nouveau le Centre, cette fois avec des gaz incapacitants. Toute résistance cessa aussitôt. Les gosses inconscients furent transportés dans un hôpital pour y être examinés. Et, tout de suite, ce fut la stupéfaction et, en même temps, une sorte de terreur quand on constata que certains des gosses, ceux d'ailleurs évidemment, étaient des sosies parfaits, tous bruns, de haute taille, les yeux transparents et âgés de treize ou quatorze ans.

La presse les appela aussitôt « les mutants », ce qui n'expliquait rien et ne correspondait d'ailleurs pas à la vérité mais permettait toutes les hypothèses les plus absurdes et les plus folles. Qui étaient ces « mutants » et d'où sortaient-ils ? Leurs pièces d'identité étaient des faux admirablement fabriqués et il semblait impossible de retrouver leurs parents et leur lieu de naissance. En fait, ils n'avaient pas d'état civil.

On s'interrogeait aussi sur les travaux qu'ils avaient effectués dans le laboratoire du Centre et sur les traitements qu'ils avaient fait subir aux gosses qu'ils avaient pris en charge. Mais, sur ces points, la presse était vague et confuse. Ou l'on n'avait rien trouvé de précis, ou il y avait une consigne de silence.

Iul et les siens dévoraient les journaux avec des mines de plus en plus sombres. L'atmosphère de la Clinique était brusquement devenue nerveuse, tendue, comme si tous les gosses ressentaient de la même manière le drame qui n'affectait pourtant que quelques-uns d'entre eux. Nous les adultes, nous attendions dans la crainte la réaction de Iul et de ses pareils. Elle ne tarda pas.

Le surlendemain de l'attaque du Centre de Birmingham, après une longue réunion silencieuse des sosies dans une des salles d'examen, Iul me fit venir dans son bureau. Je revois ce moment comme si j'y étais encore. Iul avait toujours l'air d'un ange mais d'un ange vengeur, je n'ose dire : exterminateur. Ses yeux transparents brûlaient d'une sorte de rage méprisante.

— Tu vas louer un avion, *viejo*, me dit-il d'une voix sèche, un avion assez grand pour nous transporter tous jusqu'en Angleterre. Toi et les autres adultes, vous viendrez avec nous. Arrangez-vous pour faire établir les documents qui prouveront que vous êtes les accompagnateurs d'un groupe d'enfants qui partent en vacances. Une fois là-bas, il faudra trouver un endroit où nous pourrions résider quelque temps sans attirer l'attention.

J'avais, une fois de plus, l'impression qu'il m'entraînait dans un de ces jeux fantastiques et irréels dont il avait le secret. Mais ce jeu-ci me parut si dangereux, si terrifiant que j'eus le courage de l'interroger.

— Qu'est-ce que tu comptes faire en Angleterre, Iul ?

Il haussa les épaules mais, cette fois, sans sourire.

— N'est-ce pas évident, *viejo* ? Nous allons délivrer nos amis et reconstituer avec eux un autre Centre mais qui sera beaucoup mieux protégé contre les adultes.

— Délivrer vos amis ? Mais comment ? Est-ce que vous allez attaquer l'hôpital où ils se trouvent ?

Son regard se fit encore plus brûlant.

— Ne t'occupe pas de cela, *viejo*. Fais ce que je te dis et laisse-nous tranquilles pour le reste.

Je faillis avoir un mouvement de révolte. Vers quoi m'entraînaient-ils, ces gosses ? Vers la mort peut-être ou vers la prison ? Iul dut sentir chez moi une esquisse de résistance. Ses yeux se plantèrent dans les miens, devinrent fixes... et, comme une nuit à l'orphelinat, je me sentis *frappé à l'intérieur de la tête*, très exactement à l'arrière du crâne. Et toute envie de discuter plus longtemps avec lui disparut aussitôt.

Il dut sentir que je capitulais car le sourire revint sur ses lèvres, un sourire un peu ironique.

— Ne t'en fais pas, *viejo*, dit-il d'une voix redevenue claire et limpide. Tout ira bien si vous, adultes, faites ce que nous vous disons de faire. Il faut vous rendre compte que nous savons beaucoup mieux que vous ce qui vous convient.

De nouveau j'ai eu l'impression qu'il s'adressait à moi comme un médecin parle à un malade. Et la scène n'aurait rien eu d'insolite si le médecin n'avait eu treize ou quatorze ans et le malade cinquante-quatre...

CHAPITRE IV

« Tout se passa comme dans un rêve » est un cliché rebattu. Pourtant, je ne vois pas d'expression plus exacte pour dépeindre la facilité presque miraculeuse avec laquelle s'organisa notre voyage en Grande-Bretagne. Il est vrai que les gosses disposaient de ressources financières apparemment illimitées et que cela facilitait bien des choses. Mais des moyens matériels même énormes n'auraient pas suffi s'ils n'avaient été accompagnés par la chance. Et cette chance, les gosses l'avaient à un point inimaginable.

La chance... Depuis cette époque, je continue à m'interroger. Quelqu'un a écrit un jour que « la chance, c'était d'être branché en prise directe sur le courant du destin ». Cette définition convient parfaitement aux gosses. Car non seulement ils étaient branchés sur ce courant mais je crois même qu'ils le manipulaient ; qu'ils l'orientaient dans le sens qui leur était le plus favorable. Oui, plus j'y pense, plus il me semble évident que, parmi leurs étonnantes et inquiétantes facultés, les gosses avaient celle d'infléchir le destin...

J'en ai eu la preuve indirecte le jour où, me débattant avec les innombrables problèmes que me posait l'organisation du voyage, je me plaignis à Iul de la difficulté qu'il y avait à trouver, à plusieurs milliers de kilomètres de distance, une résidence assez grande pour qu'elle puisse nous héberger tous.

— J'y penserai, dit-il.

Une heure plus tard, il me tendait un bout de papier où se trouvait écrit un numéro de téléphone.

— Je crois que cela pourra t'aider, *viejo*, murmura-t-il en souriant.

J'appelai aussitôt le numéro en question et j'obtins, au bout du fil, un notaire passablement stupéfait. Oui, il avait, dans ses dossiers, un domaine à vendre qui correspondait exactement à ce que je cherchais mais comment diable avais-je pu l'apprendre ? Ledit domaine n'était en vente que depuis la veille, le propriétaire venant de mourir !

Je jouai l'homme richissime et puissant qui avait des correspondants personnels un peu partout dans le monde en même temps que des comptes en banque fastueux et parvins aisément à convaincre le notaire de me donner une option sur Spetchley Hall, à mi-chemin entre Birmingham et Stratford-sur-Avon. Cette comédie

n'était pas sans m'amuser mais, simultanément, je me sentais la gorge serrée : comment Iul avait-il pu connaître l'existence de ce domaine et la mort de son propriétaire ? Qui lui avait donné le numéro de téléphone du notaire ? Et – j'osais à peine me poser cette dernière question tant elle était aberrante – *dans quelle mesure était-il responsable de cette mort ?*

Notre voyage fut sans histoires et l'arrivée à Londres se fit sans l'ombre d'un problème. Il est vrai que les gosses et nous avions tous des passeports impeccablement fabriqués et que les gosses avaient en outre pris la précaution de dissimuler leurs cheveux blonds sous des perruques de couleur différente et de porter des lentilles de contact qui masquaient la transparence de leur regard.

Quand j'aperçus Spetchley Hall, j'eus, plus que jamais, l'impression de vivre un rêve. C'était, au milieu d'un parc immense, un grand château Renaissance admirablement conservé. Le notaire nous y attendait ainsi que les héritiers du défunt propriétaire et ils parurent assez effarés, pour dire le moins, de me voir arriver en compagnie d'une centaine de gosses. Mais, là encore, Iul avait tout prévu et je jouai sans aucun mal le rôle qu'il m'avait prescrit : celui d'un milliardaire sud-américain dont le hobby était la pédagogie et qui allait ainsi, de par le monde, fonder des institutions pour les orphelins qu'il avait recueillis.

En entendant cela, un des héritiers fronça les sourcils.

— Ce ne sont pas des surdoués, au moins ? demanda-t-il en regardant les gosses qui étaient en train de s'ébattre joyeusement sur les pelouses. Parce que nous ne voudrions pas avoir ici les mêmes ennuis qu'à Birmingham...

Je le rassurai aussitôt. Non, mes orphelins n'étaient pas des surdoués mais des enfants malmenés par la vie auxquels je tentais de redonner un certain équilibre et un certain goût du bonheur par des méthodes pédagogiques dont j'étais l'inventeur.

— De toute façon, dis-je en conclusion, ils ne risquent pas de perturber le voisinage. Ils ne sortiront pratiquement pas du domaine.

L'affaire fut très vite conclue et, en échange d'un chèque dont le montant me donna le vertige, je devins nominalement le propriétaire de Spetchley Hall. Non sans plaisir d'ailleurs, bien que tout cela ne fût qu'illusion. J'éprouvais, à tenir mon rôle, une satisfaction grandissante. Certes, ce n'était qu'un rêve et un rêve qui risquait de se terminer par un terrible réveil. Mais telle était déjà l'influence des gosses sur moi que je me satisfaisais, comme un enfant, de vivre un rêve ou, si l'on veut, un conte de fées sans plus me préoccuper du réel.

Cela devait se sentir d'ailleurs car Iul et son groupe me

témoignaient de plus en plus souvent des marques de sympathie et presque d'affection, tout en gardant bien entendu leurs distances.

— Tu te plais avec nous, hein, *viejo* ? me dit Iul, quelques jours après notre installation. Tu as moins peur de nous et de ce que nous faisons.

C'était en partie vrai. J'avais moins peur dans l'immédiat et j'évitais de songer au futur. En somme, j'étais en train de perdre le sens de la relation de cause à effet qui est, comme on le sait, la marque de l'âge adulte.

Quand je lui dis cela, Iul haussa les épaules et se mit à rire.

— Sornettes ! Sornettes d'adulte, *viejo* ! Il n'y a de relations entre la cause et l'effet que celles que l'on veut bien laisser s'établir. Mais, pour cela, il faut un peu d'imagination. Et c'est ce qui vous manque le plus à vous autres. Veux-tu que nous développons un peu ton imagination, *viejo* ? Ce serait facile et tu ne t'en sentirais que mieux...

Je refusai avec une sorte de terreur. Mais il revint à la charge quelques temps plus tard en abordant le problème par un autre biais.

— *Viejo*, me dit-il, tu as un rôle à jouer et tu ne le joues pas mal. Mais il va falloir le jouer mieux encore et, par exemple, acquérir les connaissances pédagogiques que tu es censé posséder.

Je lui ris au nez.

— Tu ne t'imagines quand même pas que je vais me replonger dans les livres à mon âge ! lui dis-je. Déjà, quand j'étais jeune, je ne valais pas grand-chose pour les études. Alors, maintenant, tu penses...

— Il ne s'agit pas de livres, mon pauvre *viejo*, dit-il avec une condescendance amusée, c'est le pire des moyens d'apprendre quoi que ce soit. Un livre est comme un boulet que l'on s'attache à l'esprit qui doit ensuite le traîner avec lui toute sa vie. Nous disposons d'autres moyens plus légers et plus efficaces. Ils sont surtout valables chez les enfants. Mais je serais curieux de voir l'action qu'ils pourraient avoir sur un adulte. Et, de toute façon, tu n'y perdras rien. Tout ce que tu risques c'est de rester aussi adulte que tu l'es en ce moment.

À partir de ce jour, je me mis à absorber les curieuses capsules de couleur différente que l'on faisait prendre aux gosses. Au début, elles ne me firent aucun effet et Iul était sur le point d'abandonner l'expérience quand soudain cela commença.

Il m'est très difficile de parler de tout cela aujourd'hui. Les gosses sont partis et ont emmené avec eux leurs capsules et ce qu'elles contenaient ainsi que leurs bizarres techniques d'apprentissage. Je suis donc redevenu ce que j'étais, ou presque : un adulte borné. Mais il me

reste quand même, de ce temps-là, je ne sais quelles bribes d'une intelligence... autre, ou, pour être plus précis, d'une autre approche du savoir.

Quand cela a commencé, je n'ai ressenti au début qu'une sorte de démangeaison mentale, un frémissement dans ma tête, quelque chose de comparable au bourdonnement d'une ruche qui s'éveille. Puis, à mesure que cela se précisait, s'éclaircissait, je m'aperçus que je voyais davantage de choses autour de moi, que j'entendais mieux et comprenais plus vite. J'étais comme un homme qui s'est levé avant l'aube et marche dans la campagne. Autour de lui, c'est la fin de la nuit, la lumière est faible, les formes sont indistinctes, les couleurs invisibles.

Puis, peu à peu, à mesure que le jour se lève, les reliefs apparaissent, les volumes se diversifient, s'identifient. Ce qu'on avait pris pour une masse confuse et noire apparaît comme un bouquet d'arbres en lisière d'une prairie dont on distingue maintenant l'herbe verte et, tout en bas, le ruisseau qui la traverse. Les cailloux du chemin se mettent à luire, les fleurs à prendre leurs teintes vraies. Un monde naît, sort de ses limbes grises et se met à sa place exacte. Tout ce qui était, avant l'aube, brumeux, indécis, indéfinissable, devient évident, lumineux et beau.

Voilà ce que j'ai connu et je ne l'oublierai pas. Bien que cette autre vision des choses et des êtres m'ait laissé, quand je l'ai perdue, une nostalgie dont je ne guérirai jamais. Car j'ai vu, moi, adulte, le monde de l'enfance, j'ai retrouvé le vert paradis oublié depuis longtemps... Et puis le crépuscule des adultes est retombé sur tout cela.

Il m'en reste pourtant quelque chose. Comme si les gosses avaient éveillé dans ma tête tant et tant de facultés nouvelles que certaines continuent encore à fonctionner, confusément et par à-coups. Je m'en rends surtout compte en écrivant ceci. Tantôt les idées me viennent, se bousculent, s'harmonisent, je retrouve ce bondissement de l'esprit que je possédais et qui me permettait de jongler avec les mots comme avec des balles... Et puis cela cesse. Mon cerveau redevient adulte et enchaîne péniblement, lourdement, des idées sommaires les unes aux autres, selon les lois de la logique dont nous nous satisfaisons d'ordinaire.

C'est en ce temps aussi que j'ai perdu le sommeil. Mais je ne considérais pas alors que c'était un mal, au contraire. Comme Iul me l'avait dit un jour, à l'orphelinat, il y a tellement mieux à faire de ses nuits que de dormir ! Rester, par exemple, à l'écoute de ce qui passe dans sa tête, ces vols fugitifs et légers qui ne sont ni des idées ni des rêves mais participent des deux en quelque sorte, des idées qui seraient libérées du poids de la raison raisonnante...

J'ai ainsi assimilé, de jour comme de nuit, une somme de connaissances incroyables dont je ne puis rien dire puisque j'en ai tout oublié. Je n'ai gardé que le souvenir vague du mouvement mental par lequel je les ai acquises et celui, beaucoup plus précis, hélas, du bonheur que ce mouvement m'apportait. Mais trêve de regrets ! Je n'écris pas ceci pour me lamenter sur le monde fabuleux que j'ai pu, un instant, entrevoir, mais pour faire savoir aux adultes qui restent sur cette terre ce qui s'est réellement passé en ce temps-là.

Iul et les siens suivaient de très près les nouvelles des « enfants enrégés » de Birmingham et elles étaient loin d'être bonnes. Des médecins de toute sorte continuaient à se pencher sur le cas des mystérieux « mutants » et ne cessaient de découvrir des choses stupéfiantes. Par exemple que si ces garçons avaient l'air d'avoir treize ou quatorze ans, ils étaient, physiologiquement, des adultes admirablement formés sauf sur un point précis : ils n'étaient pas pubères. Mais, pour le reste, ils avaient une constitution d'hommes de trente ou quarante ans.

— Je dirais même plus, cinquante, soixante ou davantage, déclara un des médecins dans une interview, si ces âges n'étaient, chez l'homme, ceux du vieillissement. Pour essayer de me faire comprendre, je dirai que ces prétendus enfants sont, en fait, des vieillards mais de jeunes vieillards au sommet de leur forme.

— Nous nous trouvons donc bien en présence d'une mutation ? avait demandé l'intervieweur.

— Mutation mon œil ! avait répondu brutalement le médecin. Si ces gamins-là ne viennent pas d'une autre planète, je veux bien être pendu !

Il n'avait pas été pendu mais couvert de sarcasmes et d'insultes. Le monde de cette époque se refusait plus que jamais à croire à l'existence d'Extraterrestres et de planètes habitées. A-t-il d'ailleurs tant changé ? Ne reste-t-il pas encore des adultes, et beaucoup, pour prétendre que les gosses n'étaient rien de plus que le résultat monstrueux d'expériences de laboratoires génétiques et que le départ de nos enfants à nous est dû à telle ou telle machination de telle ou telle puissance étrangère, chacun ayant la sienne, bien entendu.

Les gosses réagirent tout autrement à l'interview du médecin.

— Maintenant que certains d'entre eux savent, me dit Iul, nous n'avons plus de précautions à prendre. C'est la guerre entre eux et nous et elle ira jusqu'au bout. Iras-tu avec nous jusque-là, *viejo* ?

Je suis incapable de dire s'il m'avait posé cette question verbalement ou mentalement. Car il lui arrivait de plus en plus souvent de se livrer, avec moi et les autres adultes qui vivaient à

Spetchley Hall, à ce que j'hésite à appeler des expériences de télépathie. Car, une fois de plus, nos mots ont sclérosé et comme calcifié les idées. Avec Iul, il n'y avait pas à proprement parler de transmissions de pensée mais une sorte d'osmose entre sa pensée et la mienne.

Cela ne marchait pas très souvent d'ailleurs et, devant certains échecs répétés, Iul soupirait en hochant la tête :

— Évidemment, mon pauvre *viejo*, il te manque, il vous manque à tous, le principal. Mais n'empêche, il t'en reste quelques traces, je les sens, essayons encore...

J'ai mis longtemps à savoir ce qu'était ce « principal » qui me manquait et quand je l'ai appris, le monde s'est effondré sous moi. C'était si simple, si lumineusement simple ce qui était arrivé aux adultes et il aurait suffi de si peu de chose pour que nous continuions à connaître, nous aussi, le merveilleux bonheur de l'enfance !

Je ne sais donc plus comment il m'a posé sa question mais je me réentends très clairement exprimer ma réponse.

— Tu sais bien, Iul, que je ne peux plus rien faire d'autre que d'aller jusqu'au bout avec vous ?

Il m'a fouillé les yeux de son regard de cristal.

— Même s'il s'agit de lutter contre tes semblables ?

J'ai hésité. Puis j'ai haussé les épaules et souri. Comme lui.

— Tu sais bien que ce ne sont plus tout à fait mes semblables, Iul.

Et c'était terriblement vrai. Ce l'est d'ailleurs encore aujourd'hui.

CHAPITRE V

Les gosses étaient-ils nombreux sur la Terre ? Où se cachaient-ils ? Comment communiquaient-ils entre eux ? Autant de questions auxquelles je suis incapable de répondre. Je ne sais donc pas non plus comment Iul avait pris contact avec le groupe de fillettes qu'il me chargea d'aller chercher à l'aéroport de Heathrow ce jour-là.

Ce que je sais fort bien, en revanche, c'est que je n'ai jamais été aussi troublé, ému, perturbé que lorsque j'ai aperçu les fillettes de l'autre côté des barrières de police. Elles étaient une vingtaine, conduites par une adulte, miss Lynn (qui, je devais l'apprendre par la suite, jouait auprès d'elles le même rôle que moi auprès de Iul) et toutes également... ensorcelantes, le mot peut paraître ridicule mais je vous jure qu'il correspond parfaitement à la réalité.

D'ailleurs je n'étais pas le seul à être envoûté par elles. L'attitude des voyageurs qui se trouvaient à proximité, celle des policiers, des douaniers, des hôteses de l'air était identique à la mienne. Nous étions tous et toutes fascinés par ces petits êtres d'une grâce indescriptible, jolies, certes, mais bien plus encore.

J'ai employé le mot de nymphette pour décrire ma petite fille Dolores. Et, d'une certaine manière, il convenait fort bien aux nouvelles arrivantes. Elles avaient sans conteste le charme acide, aigu, presque irritant des fruits verts. Mais il y avait tout autre chose. J'ai parlé d'anges à propos de Iul et des siens. Celles-ci étaient aussi des anges mais avec quelque chose d'ambigu, à la fois inaccessibles et provocantes. Le fruit vert était défendu mais paraissait en même temps prêt à être cueilli.

La presse les a, par la suite, baptisées de noms absurdes ou révoltants, celui de succube par exemple. Les fillettes n'avaient rien de ces démons femelles qui viennent, la nuit, s'unir aux hommes. Car il n'était pas question, pour elles, de s'unir avec qui que ce soit. C'était de petites vierges séduisantes et hors de portée, des fées-enfants qui ne deviendraient jamais des femmes et le savaient. Ce qui ne les empêchait pas de jouer de leur séduction avec une habileté consommée.

Qu'on n'aille pas voir là l'attitude un peu fiévreuse d'un quinquagénaire que les tendrons affolent. Le charme des fillettes agissait sur tout le monde, hommes et femmes, jeunes et vieux, et sur

les gosses eux-mêmes. Et j'ai vu Iul et ses pareils devenir pâles de désir devant les coquetteries de ces demoiselles.

Elles aussi s'étaient affublées de perruques et avaient mis des verres de contact pour passer les contrôles de l'aéroport. Mais, dès qu'elles furent dans le car qui nous ramenait à Spetchley Hall, elles se débarrassèrent en riant de leurs postiches et j'éprouvai un nouveau choc. Elles avaient toutes de longs cheveux soyeux, de la même teinte or cuivré et leurs yeux, bien que transparents comme ceux des gosses, luisaient de reflets émeraude.

Plus tard j'ai su leurs noms, Aïm, Aëz, Aor, Aül, Aïs, qui avaient la même grâce musicale et aérienne que ceux des gosses et semblaient flotter autour d'elles comme des battements d'ailes. Mais elles n'avaient rien d'irréel, mangeaient comme quatre, riaient sans cesse et se comportaient en tout point comme des gamines de leur âge.

Leur arrivée devait faire partie des plans de Iul car à peine étaient-elles installées qu'il me fit venir et me donna des instructions bien singulières. Il fallait que je me procure de toute urgence un autre car, plusieurs voitures et des costumes de carnaval pour une centaine d'enfants, ainsi que des masques.

— Pour nous, prends ce que tu veux, dit-il, mais pour les filles je veux des collants couleur chair et tout ce que tu pourras trouver : comme bijoux, colliers, bracelets et ceintures. Et une montagne de jouets...

Je savais que le carnaval approchait mais je n'arrivais pas à comprendre le parti que Iul comptait tirer de ces déguisements. Je ne le sus d'ailleurs que quelques instants avant de me mettre en route avec les gosses et les fillettes. Le spectacle à vrai dire était extraordinaire. Ils étaient une cinquantaine déguisés en corsaires, en petits marquis, en Robin des Bois, en mousquetaires, que sais-je, et les filles, toutes pareilles et plus que jamais ensorcelantes dans leurs collants couleur chair qui soulignaient leurs formes juvéniles, à peine dissimulées par les bijoux de pacotille dont elles s'étaient harnachées. Et tout ce monde riait, criait, chantait, faisait des rondes avant de monter dans le car comme s'ils portaient vraiment pour une formidable fête. Or ils allaient délivrer leurs camarades internés.

Iul me l'avait dit comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde.

— Direction : l'hôpital pour enfants de Birmingham. Tu demanderas à voir le directeur et tu lui diras qui tu es et qui nous sommes censés être. Tu ajouteras qu'une tradition de ton pays veut que, le jour du carnaval, les enfants bien portants aillent porter des cadeaux aux malades. Le temps que tu lui expliques tout cela et nous

aurons envahi l'hôpital.

— Et s'il refuse ? S'il se méfie ?

— Débrouille-toi, *viejo* ! Fais-lui un chèque rondelet comme contribution aux frais de son établissement, dis-lui que nous serions horriblement déçus si l'on nous privait de ce plaisir. D'ailleurs rassure toi, tu ne seras pas seul : les fillettes t'aideront...

Je n'imaginai pas comment elles pourraient m'aider et c'est sans joie aucune que je pris la direction de l'hôpital qui se trouvait dans la banlieue de Birmingham. Je me trouvais à l'avant du car, à côté du chauffeur et j'entendais derrière moi les gosses continuer à manifester une gaieté un peu folle. « Quels qu'ils soient, ce ne sont quand même que des gosses, pensai-je, incapables d'évaluer clairement les conséquences de leurs actes. Ils risquent d'être arrêtés dans moins d'une heure et de se retrouver entre les mains de ces adultes qu'ils haïssent. Et ils chantent comme s'ils vivaient la plus belle journée de leur vie... »

C'était vrai mais je me trompais en les taxant d'inconscience. Les gosses évaluaient fort bien les dangers qui les menaçaient. Mais ils étaient capables, non de les oublier, mais de les transmuier, d'en tirer de la joie au lieu de se laisser envahir par la peur... Ou peut-être, après tout, savaient-ils déjà qu'ils ne couraient aucun risque...

Notre traversée de la ville eut quelque chose de féérique. Birmingham n'est pas exactement une cité souriante et gaie. Aussi le passage de notre car avec tous les gosses et les fillettes aux fenêtres, riant, criant, chantant, agitant des flots de rubans, jetant des serpentins fit-il l'effet d'une fusée de feu d'artifice dans un ciel noir. J'avais l'impression que nous laissions derrière nous comme une traînée de sourires et de gaieté qui illuminerait longtemps les rues tristes et les visages renfrognés. Et je commençai à croire que cette fantastique expédition avait ses chances de réussir.

À l'hôpital, ce fut pareil, en un peu plus marqué peut-être. Les gosses n'attendirent même pas que j'aie vu le directeur et que je lui aie fait mon petit discours. En un éclair, ils se répandirent dans les couloirs et les escaliers et l'énorme édifice se mit bientôt à bourdonner comme une ruche, tout secoué de rires et de chants.

Aor et Aïs étaient restées avec moi, sans doute sur l'ordre de Iul. Et, dès que le directeur arriva, passablement irrité par cette invasion saugrenue, j'assistai à un numéro de séduction extraordinaire. Les deux fées en collant chair prirent en même temps une expression à la fois languide et moqueuse et se mirent à parler avant même que j'aie eu l'occasion de placer un mot.

— Oh ! Monsieur le directeur, vous n'allez pas nous chasser, n'est-

ce pas ? dirent-elles. Ça nous fait tellement plaisir d'offrir des cadeaux à vos malades et nous serions si tristes si vous nous empêchiez de le faire. Allons ! Dites-nous tout de suite que vous nous permettez d'aller dans toutes les chambres et vous aurez un gros baiser pour la peine...

Le directeur rougit un peu, les yeux rivés sur les jeunes seins bien formés que le collant moulait comme un gant, me jeta un regard ébahi.

— Je ne comprends vraiment pas..., commença-t-il d'un air qui se voulait revêche.

Mais déjà, avec de petits cris ravis, les deux coquines se pressaient contre lui, câlines et provocantes, et lui plaquaient chacune un long baiser sur la joue en criant :

— Oh ! Merci ! Vous êtes un chou, un amour ! Tenez ! On vous embrasse encore et encore !

Dans les couloirs de l'hôpital, le vacarme allait de plus belle. Le directeur, de plus en plus rouge, me regarda et je fis mon petit discours. Aor et Aïs étaient restées à côté de lui et le tenaient chacune par une main. Quand j'eus terminé, le directeur toussa pour s'éclaircir la voix, regarda alternativement les deux fillettes puis eut un sourire hésitant.

— Eh bien, je dois dire, balbutia-t-il, que je suis à la fois... surpris et ému par votre charmante initiative, bien que... euh... il aurait été peut-être préférable de m'en avertir quelque temps à l'avance. Mais enfin, soit, puisque vous êtes là...

Nouveaux cris et nouveaux baisers des fillettes. Je vis Aïs faire en sorte que la main du directeur frôle sa poitrine. Le directeur tressaillit, devint pivoine et murmura d'une voix étranglée en indiquant les étages supérieurs où la fête battait son plein :

— Euh... Peut-être pourriez-vous demander à vos protégés de faire... un peu moins de bruit...

— Je cours les prévenir, dit Aor en lâchant la main du directeur avec un air de regret.

— Elles sont exquises, fit le directeur en la suivant des yeux, absolument exquises...

Je regardais la même chose que lui et j'étais bien de son avis. Mais ce n'était pas aux enfants que nous pensions l'un et l'autre. C'était aux petites fesses rondes et dures d'Aor qui s'éloignaient là-bas, dans le couloir. Et nous dûmes faire le même effort pour détourner les yeux et entreprendre une conversation qui ne pouvait, évidemment, porter que sur les enfants. Le directeur avait entendu parler de mon centre de Spetchley Hall et me félicita pour mon entreprise.

— Vos enfants, me dit-il, ont un tel air de bonheur que ce doit être une joie permanente pour vous de vivre avec eux.

Je me mordis les lèvres pour ne pas rire. S'il avait su, le malheureux ! Et s'il savait, maintenant, ce qui était en train de se passer à son nez et à sa barbe ! Car j'avais bien vu que Iul et les autres avaient pris avec eux des déguisements et des masques supplémentaires. Ils devaient maintenant les passer à leurs camarades et, dans quelques instants, nous allions repartir nettement plus nombreux que nous n'étions arrivés. Que ferions-nous ensuite ? C'est ce que je n'arrivais pas à imaginer. Car, dès que la disparition des gosses venus d'ailleurs serait découverte, les soupçons se porteraient inmanquablement sur les pensionnaires de Spetchley Hall.

— C'est vrai, dit Iul avec un sourire éclatant quand je lui fis part de mes craintes, mais nous n'allons pas à Spetchley Hall. Nous allons dans cette île que tu viens d'acheter dans les Caraïbes.

J'eus une sorte d'éblouissement.

— Moi ? J'ai acheté une île ?

— Oui. Sous un autre nom. Il y a quelques jours. C'est miss Lynn qui s'est chargée de tout en se faisant passer pour ta secrétaire. Tu es trop repéré, maintenant, *viejo*, et nous aussi. Et il nous fallait une nouvelle résidence, assez grande pour y faire venir d'autres amis.

D'autres amis ? D'autres gosses, bien sûr. Mais pourquoi avaient-ils besoin d'être aussi nombreux ? Iul dut deviner ma question ou peut-être l'avait-il lue dans mon esprit. Il sourit.

— Vois-tu, *viejo*, les choses, ici, ne se passent pas aussi simplement que nous l'avions prévu. Les adultes de cette planète sont terriblement durs et méfiants, surtout avec les enfants. Nous allons devoir employer d'autres méthodes et, pour cela, il nous faut être plus nombreux. Mais ne te fais pas de souci. Cela ne change rien à ta position parmi nous. Sauf sur un point...

Il eut un petit rire ironique.

— Il va falloir que tu épouses miss Lynn.

— Comment ?

— Oui. Il vaut mieux qu'il y ait un couple à la tête du centre que nous allons établir sur l'île. Cela rendra les choses plus vraisemblables.

Je n'avais eu que de rares contacts avec Melinda Lynn, une grande femme blonde, un peu chlorotique, plutôt effacée et qui semblait éprouver pour les gosses une véritable vénération. Elle ne m'était pas antipathique mais l'idée d'en faire ma femme, sur ordre de Iul, me révolta soudain. C'était vraiment le monde à l'envers si les marmots se mettaient à Contraindre les adultes au mariage !

Iul dut sentir ma colère et se mit à rire de plus belle.

— Ne le prends pas ainsi, *viejo*. Ce ne sera qu'un mariage blanc, si tu le préfères. À moins...

Il retroussa légèrement le nez, comme si quelque chose le dégoûtait un peu...

— ... à moins que tu ne veuilles qu'il en soit autrement, bien entendu.

CHAPITRE VI

L'île... J'en revois chaque vallée, chaque colline, chaque torrent, chaque plage. Souvent la nuit, quand je cherche en vain le sommeil, je m'y retrouve. Je suis le chemin creux qui allait de la maison principale aux bungalows dispersés parmi les palmiers, les bougainvillées et les flamboyants.

Je marche jusqu'à la cascade qui tombe en écumant dans un petit lac transparent, aussi transparent que les yeux des gosses. L'eau en est très fraîche, glacée par endroits. Mais après je m'allonge sur la mousse qui en tapisse les bords et je me réchauffe au soleil qui danse entre les branches basses. Et les parfums d'herbes, de fleurs et de fruits qui m'entourent et me baignent sont si forts, si pénétrants que la tête m'en tourne, délicieusement.

Tout est calme, tout se tait. C'est l'heure où les gosses sont rassemblés dans la clairière, là-bas, de l'autre côté du morne Bayon, une petite montagne surmontée d'un pilon pointu. Ils font ce qu'ils appellent une « fête » et qui continue, pour moi, à ressembler davantage à une cérémonie religieuse. Ils sont là, près de deux cents maintenant, assis en un cercle immense, se tenant par les mains, les yeux baissés, le visage grave et tendu. Et je sais aujourd'hui ce qu'ils font : ils communiquent avec les leurs qui sont je ne sais où, quelque part dans l'espace, ils leur disent ce qu'ils ont fait et ce qu'ils s'approprient à faire et ils reçoivent en retour des conseils ou des critiques.

Mais tout à l'heure, la fête finie, ils redeviendront ce qu'ils sont, du moins en apparence : des gosses. Avec tout ce que cela suppose de gaieté débridée et un peu folle, de cocasseries inattendues, de drôlerie sans complexes et aussi, quelquefois, tout à coup, de cruauté impitoyable, de férocité pure. Même entre eux, ce que je n'aurais pas cru possible parce que je ne puis m'empêcher, au fond, de les considérer comme des adultes.

Oui, l'île et la vie que j'y ai vécue m'auront marqué à jamais. En bien et en mal. J'y ai connu des moments qui étaient très proches du bonheur. Et des heures affreuses, surtout vers la fin, quand tout s'est abîmé. Mais les premiers mois y ont été presque idylliques.

Nous y étions venus par groupes séparés d'abord miss Lynn et moi avec Iul, quelques-uns des siens et une demi-douzaine de fillettes. Puis

d'autres sont arrivés, les grands bruns qui s'étaient échappés de l'hôpital de Birmingham, des rouquins sortis je ne sais d'où, des fillettes encore, des blondes, des noires, des châains, toutes belles à damner les saints. Et puis nos gosses à nous, ceux que Iul et ses pareils avaient décidé de garder avec eux parce que, selon ses propres termes, « ils en valaient la peine ». Dolores, ma petite-fille était de ceux-là, elle aussi toujours plus jolie et plus délurée et s'éloignant toujours plus de moi, au point de m'appeler, comme ils le faisaient tous, *viejo*.

À ma grande surprise, Melinda Lynn n'avait pas fait la moindre objection à l'idée de se retrouver mariée avec moi. Pour cette grande créature timide, subjuguée par les gosses bien plus que je ne l'étais, un ordre de Iul ou d'un des siens ne pouvait même pas être discuté. Elle considérait les gosses non pas comme des anges mais comme des dieux. Elle me le dit elle-même un soir, très sérieusement.

— Je crois que ce sont des dieux et qu'ils sont venus sur la Terre pour sauver la race des hommes, m'assura-t-elle avec ferveur.

— La race des enfants des hommes, répondis-je, car le salut des adultes ne les intéresse certainement pas !

— Et alors ? lis ont sans doute raison de voir les choses ainsi, de ne vouloir sauver des hommes que ce qu'ils ont de plus pur, de plus sacré, leur enfance.

Nous nous mariâmes donc le plus légalement du monde, à ce détail près que c'était sous de faux noms, et nous nous installâmes dans la plus grande maison de l'île, celle qui comportait les bureaux. Car la gestion du centre était devenue une affaire assez compliquée, d'autant plus que nous devons camoufler pas mal de choses. Nous achetions par exemple un nombre insolite d'instruments de laboratoires et des quantités fabuleuses de produits tels que l'adrénaline et la dopamine (il y en avait beaucoup d'autres mais j'ai oublié leurs noms). Pour que ces achats n'attirent pas l'attention, nous répartissions nos commandes entre divers fournisseurs et nous faisons livrer à des endroits et sous des noms différents. J'allais ensuite rassembler le tout dans un domaine près de Tampa, en Floride, et ramenais mon chargement en avion-cargo jusqu'à l'île.

C'est ainsi que j'ai pu voir d'autres centres de gosses et me rendre compte de la vitesse à laquelle ils se multipliaient. Rien qu'aux États-Unis j'en ai compté une dizaine, chacun hébergeant de deux à trois cents gosses (je parle aussi bien des gosses venus d'ailleurs que des nôtres) et quelques adultes qui, comme nous, servaient de caution et de gens à tout faire.

À ce que j'ai cru comprendre, des centres de ce genre existaient un peu partout dans le monde et avaient tous la même activité : recruter

des enfants et les soumettre aux mystérieux traitements qui les rendaient pareils aux gosses venus d'ailleurs. Et je ne pouvais m'empêcher de me demander en tremblant combien de temps ce manège pourrait durer avant que toute l'affaire ne vienne au jour. Car les gosses ne se contentaient certainement pas de recruter parmi les orphelins et les enfants abandonnés. Comment s'arrangeaient-ils pour les autres et que faisaient les parents de ceux-ci ?

La question qui me hantait le plus et à laquelle j'essayais de penser le moins possible était la suivante : que voulaient les gosses ? Quel but visaient-ils en transformant ainsi nos enfants ? Melinda croyait qu'ils allaient s'emparer de tous les pouvoirs sur la Terre et les remettre entre les mains des enfants. L'idée me semblait absurde et terrifiante. Comment les gosses pourraient-ils jamais dominer le monde politique, l'armée, les finances, les grandes administrations nationales ou internationales ? Et s'ils essayaient quand même, jamais les adultes ne se laisseraient déposséder de ces pouvoirs ? Alors quoi ? La guerre ? Une guerre entre adultes et enfants, celle dont Iul avait parlé un jour ? Cette perspective me semblait à la fois impossible et monstrueuse.

Elle s'éloigna d'ailleurs pendant les premiers mois que nous avons passés sur l'île. L'atmosphère y était joyeuse, détendue. Les enfants continuaient à faire des progrès stupéfiants tant sur le plan physique qu'intellectuel. Dolores était devenue une gamine ravissante, peut-être pas tout à fait aussi ensorcelante que les fillettes mais il s'en fallait de fort peu. Certains des gosses lui tournaient autour et cela ne semblait pas lui déplaire, au contraire.

Arriva ce qui devait arriver. Un jour je l'ai trouvée en compagnie de Iul au pied de la cascade. Ils étaient nus tous deux et se caressaient. Non pas comme des adultes qui se préparent à faire l'amour. Comme des gosses qui jouent à des jeux érotiques, avec de petits rires, des attouchements furtifs, des airs appliqués, Iul était visiblement en train de faire découvrir le plaisir à Dolores et la petite se laissait explorer avec une expression ravie, tout en examinant, de son côté, le corps et le sexe de Iul.

J'eus un réflexe stupide, le réflexe du grand-père qui surprend sa petite-fille en train de faire des « saletés ». J'ai crié :

— Dolores ! Tu n'as pas honte !

Elle a sursauté, s'est dressée toute pâle et a croisé ses bras sur ses petits seins en pomme. Oui, maintenant elle avait honte devant moi. Les gosses n'avaient pas encore réussi à lui faire passer le sens du péché. Mais Iul ne l'avait pas, lui. Il a bondi vers moi, les yeux flamboyants de colère et a hurlé :

— Va-t'en, vieil imbécile !

Et je me suis senti frappé à l'arrière de la tête avec une force qui m'a littéralement projeté sur le sol. Le temps que je reprenne mes esprits et ils avaient disparu. Je suis rentré chez moi et j'ai tout raconté à Melinda qui, bien entendu, m'a donné tort.

— Nous n'avons pas à nous mêler de ce qu'ils font, même dans ce domaine, a-t-elle dit en rougissant. Leur morale n'est pas la nôtre.

— Mais enfin, Melinda, ce n'est qu'une petite fille !

— Une petite fille qui en sait beaucoup plus que toi et moi sur bien des sujets.

— Ça ne l'empêchera pas de se retrouver enceinte un de ces jours si elle continue !

Je la revois encore. Elle m'a jeté un long regard stupéfait puis s'est mise à rire.

— Tu es fou ! Tu n'as donc pas remarqué qu'ils sont tous impubères ? Ce sont vraiment des enfants sur ce point, ou des anges, si tu préfères...

« Des anges impurs alors », ai-je pensé. Puis d'autres choses me sont revenues à l'esprit : l'horreur de Iul, à l'orphelinat, devant les « grands », ceux qui avaient de l'acné, quelques poils au menton et qui muaient, *ceux qui avaient atteint la puberté* ; et ces fillettes si évidemment, si ostensiblement pucelles ; et l'expression un peu dégoûtée de Iul quand il avait émis l'hypothèse que je pourrais consommer mon mariage avec Melinda Lynn... Était-ce là le grand secret des gosses ? Ils étaient impubères et faisaient en sorte de le rester, de ne pas dépasser l'âge de treize ou quatorze ans.

Aucun n'avait vieilli d'un jour depuis qu'ils étaient parmi nous. Et les enfants dont ils s'occupaient non plus. Dolores venait d'avoir treize ans et ne changeait pas. Les fillettes restaient identiques à ce qu'elles étaient le jour de leur arrivée à Londres. Était-ce leurs drogues diverses qui arrêtaient la croissance chez eux ? Sans doute mais pourquoi ? Qu'espéraient-ils en demeurant ainsi impubères ? Avaient-ils découvert le secret de l'immortalité ?

De ce jour, je les considérai d'un regard différent. Ils étaient beaux, séduisants, doués de facultés et de pouvoirs extraordinaires. Mais ce n'était ni plus ni moins que des monstres qui, plus que jamais, me faisaient peur.

Cette scène eut d'ailleurs une conséquence inattendue. Elle m'avait ému, je l'avoue, et, tout en m'indignant, le spectacle de ces deux corps juvéniles et de leurs jeux avait éveillé chez moi un certain trouble. J'eus un coup d'œil vers Melinda. Elle était loin d'être laide avec ses longues jambes brunes et sa poitrine généreuse sous son corsage. Et,

après tout, c'était ma femme.

Je voulus le lui prouver... et j'eus droit à la plus belle crise d'hystérie que j'aie vue de ma vie. Dès que je tentai de la prendre dans mes bras et de l'embrasser, Melinda se mit à hurler, à pleurer, à me repousser avec une force incroyable avant de s'enfuir dans sa chambre où elle s'enferma à double tour.

Il lui fallut des heures pour en sortir et accepter d'entendre les excuses que je lui présentai d'ailleurs à contrecœur. Car je ne voyais pas vraiment ce que j'avais fait de si horrible.

— Tu ne comprends pas, me dit-elle enfin. C'est eux, ce sont ces gosses qui ont raison. Il faut absolument nous comporter comme eux.

— Alors pourquoi ne pas jouer comme eux à des jeux érotiques ? demandai-je, plaisantant à demi pour alléger quelque peu l'atmosphère.

Melinda me foudroya du regard.

— Ce n'est plus de notre âge ! dit-elle avec emphase, leur âge à eux leur permet tout. Le nôtre ne nous laisse qu'une seule attitude possible : les aider chaque fois qu'ils ont besoin de nous.

Un tel asservissement me révolta et je le lui dis :

— Pourquoi devrions-nous nous soumettre à ce point à ces gosses ? Qu'avons-nous fait pour être réduits à être leurs esclaves ?

— Nous sommes vieux ! cria-t-elle avec une expression de désespoir. Nous sommes laids, tristes, décrépits ! Eux sont beaux, lumineux, inaccessibles aux atteintes de l'âge. Ce sont nos maîtres ! Ce sont nos dieux !

Je jugeai inutile de discuter plus avant avec cette exaltée et plus encore d'essayer de nouveau de lui rappeler que nous étions mari et femme. Si j'ai évoqué un peu longuement l'attitude de Melinda envers les gosses c'est qu'elle annonçait celle qu'allaient prendre nombre d'êtres humains des deux sexes au moment de la grande crise qui allait suivre.

L'attitude des gosses envers le sexe et l'érotisme était d'ailleurs plus qu'ambiguë et j'en eus la preuve quelques heures seulement après la scène que je viens de rapporter. Aïis qui. Je le pense encore, avait dû en surprendre quelque chose, ne fût-ce que les hurlements de Melinda, se glissa tout à coup dans mon bureau et me fit un curieux sourire en s'asseyant devant moi, la jupe retroussée sur ses cuisses beaucoup plus haut qu'il n'était normal.

— Alors, *viejo* ? demanda-t-elle... Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Tout va le mieux du monde, Aïis. Qu'est-ce que tu veux ?

Elle se trémoussa sur sa chaise et son sourire se fit enjôleur.

— Pauvre *viejo*, murmura-t-elle d'une voix câline, tu dois être bien seul ici, sans personne avec qui jouer, sans femme...

Je détournai les yeux tant son regard était gênant et perspicace.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, Aïs.

Elle se mit à rire, du même rire cristallin qui était celui des gosses mais qui, chez les fillettes, avait quelque chose d'aigu et de provocant.

— Mais si, *viejo*, tu vois très bien ce dont je parle ! Et tu ne demanderais pas mieux que j'en parle davantage, mais tu n'oses pas. Tu peux oser, tu sais, je ne dirai rien à personne...

Je me sentis rougir et mon ventre se contracta. La petite démonsse était là, devant, moi, les yeux langoureux, les lèvres humides, les cuisses découvertes, vertigineusement belle et dangereuse, attirante comme le péché lui-même, sachant très bien le trouble qu'elle me causait et s'en délectant. Je dis, sans conviction :

— À quoi veux-tu en venir, Aïs ?

Elle eut une moue ironique.

— Ça m'amuserait de voir comment ça se passe pour vous, les adultes, ces choses-là. Je viendrai te voir cette nuit, dans ta chambre.

Elle est venue... et je n'ai pas envie d'en dire plus, sinon que ce fut sans doute l'heure la plus délicieuse et la plus cruelle de ma vie, celle où j'ai cru retrouver le chemin qui me ramenait au vert paradis pour découvrir ensuite que je n'avais plus la grâce qui m'aurait permis d'y entrer.

CHAPITRE VII

La première alerte fut donnée le soir où un yacht de plaisance, la *Margerita*, chassé par le mauvais temps, vint chercher refuge dans le petit port naturel de notre île. Je me souviens fort bien du moment où les deux couples, Tom et Jenny Harris et Paul et Myriam Elder vinrent frapper à la porte de la maison principale. Des trombes d'eau tombaient depuis des heures et les quatre jeunes gens étaient aussi trempés que s'ils étaient arrivés à la nage. Ils essayaient de faire bon visage mais leur épuisement était visible et il était clair aussi qu'ils avaient eu très peur.

Melinda leur apporta des vêtements secs, de quoi boire et manger et leur montra les chambres où ils pourraient se reposer en attendant que la tempête s'apaise. Les Harris et Myriam Elder s'y retirèrent aussitôt, mais Paul demanda à rester encore un peu devant le grand feu que j'avais allumé dans la cheminée en réchauffant dans sa main le verre de vieux rhum que je lui avais offert.

— J'ai l'impression d'avoir de l'eau de mer au lieu de moelle dans les os, dit-il en riant avec effort ; c'est égal, monsieur Guedez (c'était le nom que je portais alors), je vous bénis, vous et votre île ! J'ai bien cru que nous finirions notre voyage de noces par cinq mille pieds de fond !

— Un voyage de noces sur la mer des Caraïbes, comme c'est charmant ! dis-je distraitemment.

— Encore plus charmant que vous ne le pensez, car il s'agit, en fait, d'un double mariage, Tom Harris et moi, nous sommes des amis d'enfance, nous avons fait toutes nos études ensemble, nous nous sommes mariés le même jour, nous avons décidé de partir, tous les quatre, sur mon yacht, pour faire une croisière... et il s'en est fallu de peu que nous ne mourions noyés tous ensemble !

Il but une gorgée de rhum et jeta un regard autour de lui.

— Vous devez être merveilleusement bien ici, monsieur Guedez. Cette île est certainement un paradis quand il ne fait pas ce temps-là. Puis-je vous demander si vous résidez ici tout le temps ou si vous y êtes seulement en vacances ?

Je maudis le sort qui avait poussé vers nous ce bavard doublé d'un indiscret.

— Nous vivons ici toute l'année, dis-je. Ma femme et moi nous y dirigeons un home d'enfants.

— Un home d'enfants ! s'exclama-t-il. C'est une coïncidence fantastique ! Myriam, ma femme, est elle-même licenciée en pédagogie et travaille dans un établissement où l'on applique la méthode Montessori, vous la connaissez certainement.

— Bien entendu, ré pondis-je en essayant de garder mon sourire. Ce n'est pas celle que nous appliquons ici mais nous nous inspirons parfois de certains de ses principes.

— Cela passionnera Myriam, assura-t-il. Dès qu'elle sera un peu reposée je suis sûr qu'elle se fera une joie de visiter votre home et de parler à vos enfants. Elle les adore !

— Bien volontiers, monsieur Elder, dis-je avec effort, mais n'oubliez pas, quand même, que vous êtes en voyage de noces...

C'était la catastrophe ! Une pédagogue découvrirait, du premier coup d'œil, tout ce que les gosses avaient d'exceptionnel. Dès que le maudit Paul Elder fut allé se coucher, je courus au pavillon de Iul et lui racontai l'affaire. Il fronça d'abord les sourcils puis, curieusement, se mit à sourire.

— C'est peut-être l'occasion que je cherchais, *viejo*, murmura-t-il.

— L'occasion de quoi faire, Iul ?

— D'entrer en contact avec les adultes et de jouer cartes sur table avec eux, répondit-il sans me regarder. Nous ne pourrons pas continuer très longtemps à vivre la vie que nous avons. Il va falloir bientôt convaincre les adultes... ou alors les combattre, ajouta-t-il d'un ton rêveur. Amène-nous ta pédagogue et ne te fais pas de soucis, *viejo*.

Je ne dormis pas de la nuit, ce qui d'ailleurs n'avait rien d'inhabituel. Comment se passerait le contact entre Myriam Harris et les gosses ? De quoi Iul voulait-il la convaincre ? Et comment, d'autre part, comptait-il combattre les adultes si besoin en était ?

À l'aube, le ciel était redevenu splendide. Je descendis dans la cuisine préparer le petit déjeuner et j'y fus bientôt rejoint par Myriam Elder. C'était une assez jolie rousse à laquelle de grosses lunettes de myope n'arrivaient pas à donner l'air sévère. Après m'avoir remercié pour notre hospitalité, elle se lança tout de suite dans le vif du sujet.

— Tom m'a dit que vous dirigiez un home d'enfants, monsieur Guedez, et que vous y appliquez vos propres méthodes. Je meurs d'envie d'en savoir davantage.

Grâce à Iul, j'avais absorbé – au sens strict – assez de connaissances en matière de pédagogie pour pouvoir parler du sujet avec compétence. Pendant une bonne demi-heure, nous discutâmes donc

des mérites comparés des méthodes Montessori et Decroly, des théories de Piaget, que sais-je encore. Puis Myriam Elder posa la question que je redoutais.

— Et maintenant, monsieur Guede, me permettez-vous de rencontrer quelques-uns de vos enfants et de bavarder avec eux ? Cela me ferait tellement plaisir...

Il m'était d'autant moins possible de refuser que Iul lui-même souhaitait cette rencontre. Je conduisis donc la pédagogue au pavillon où il se trouvait en compagnie d'autres gosses et de certains de nos enfants, dont Dolores.

Dès qu'elle aperçut Iul et ses pareils, les yeux de Myriam Elder s'agrandirent derrière ses grosses lunettes et elle poussa une exclamation étranglée.

— Oh, mon Dieu ! Comme ils sont... beaux ! souffla-t-elle... Et comme ils se ressemblent ! ajouta-t-elle en regardant successivement Iul, Iël et Iav qui se tenaient côte à côte, de propos délibéré je suppose.

Elle se tourna vers moi, les sourcils froncés.

— Est-ce que par hasard ce serait... Je pense à ces étranges enfants qui ont disparu, à Birmingham...

Iul m'épargna l'embarras de répondre. Il s'avança d'un pas et dit, avec un sourire éclatant :

— Oui, madame Elder, nous faisons partie du groupe de ces étranges enfants, comme vous dites. Est-ce que cela vous fait peur ?

— Euh... non, non, pas du tout, répondit nerveusement la jeune femme. Qu'est-ce que... Je veux dire, comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici ?

— Ce serait une trop longue histoire, madame Elder. Mais permettez-moi de vous poser une question : trouvez-vous que l'on a eu raison, à Birmingham, de nous traiter comme on l'a fait, comme un mélange de bêtes curieuses et d'animaux de laboratoire ?

Je vis la pédagogue pâlir sous son hâle et reculer d'un pas sous le regard transparent qui s'attachait à elle.

— Mon Dieu, souffla-t-elle, je... je ne sais pas, vraiment. Vous a-t-on maltraités là-bas ?

— Nos amis de Birmingham n'ont pas été battus ni marqués au fer rouge, si c'est cela que vous voulez dire, répliqua Iul narquoisement, mais ils ont quand même subi un véritable viol de leur personnalité. Pensez-vous que la personnalité d'un enfant doit être respectée, madame Elder ?

— Certainement, dit aussitôt la jeune femme.

— Aussi respectée et peut-être même respectée davantage que celle des adultes ?

La pédagogue hésita. Elle paraissait avoir retrouvé un peu de son sang-froid maintenant qu'elle se trouvait sur son terrain.

— En tout cas aussi respectée, admit-elle avec un sourire un peu forcé, vois-tu... Comment t'appelles-tu ?

— Iul.

— Quel joli nom ! On dirait une note de musique ! Il est de quelle origine ?

Pas un muscle ne bougea dans le visage de Iul.

— Lointaine, dit-il d'une voix froide.

— Je vois, fit Myriam Elder en hochant la tête... Eh bien, vois-tu, Iul, je ne pense pas qu'il y ait une différence fondamentale entre les enfants et adultes et ceux-ci ne sont certainement pas supérieurs à ceux-là.

Il y eut des rires dans le groupe qui nous faisait face.

— Vous croyez vraiment cela, madame Elder ? demanda Iul ; ou bien le dites-vous parce que vous croyez nous faire plaisir ? Eh bien, vous ne nous faites aucun plaisir ! En outre, vous vous trompez et il y a une différence fondamentale entre les enfants et les adultes : c'est que les premiers sont infiniment, incommensurablement supérieurs aux seconds.

Je vis les yeux de la pédagogue papilloter derrière ses lunettes mais elle parvint à conserver son sourire.

— Oh vraiment ? dit-elle gaiement. Je serais bien heureuse de savoir comment tu es arrivé à cette conclusion, Iul ?

— En vous regardant et en nous comparant, vous et nous, répliqua Iul d'une voix joyeuse. Nous faisons tout, ou presque tout, mieux que vous. Nous nous amusons beaucoup plus, nous sommes plus beaux, plus vifs, plus gracieux, nous avons plus d'intuition, plus d'intelligence véritable des êtres et des choses, et beaucoup, beaucoup plus d'imagination. Quand on vous regarde vivre et agir, on se dit que ce que vous avez de moins antipathique ce sont quelques traces vagues qui vous restent de votre enfance. Vous êtes arrivée ici en bateau, n'est-ce pas, madame Elder ?

— Euh... oui, balbutia la jeune femme.

— Vous êtes en voyage de nocces, je crois ?

— Oui. J'espère que tu n'y vois pas de mal, répondit Myriam Elder en riant nerveusement.

— Moi ? Je trouve cela répugnant, mais ce n'est pas le sujet. Et vous avez fait ce voyage pour connaître ce que vous appelez « l'aventure », n'est-ce pas ?

La pédagogue hocha la tête de nouveau.

— Oui, si tu veux, on pourrait l'exprimer ainsi.

Iul eut un sourire triomphal.

— Eh bien, nous, nous n'avons pas besoin de courir les mers pour trouver l'aventure ! déclara-t-il. Parce que l'aventure, nous l'avons en jouant. Nous vivons naturellement, dans nos jeux ce que vous, adultes, essayez laborieusement de reconstituer à travers l'aventure, je ne sais pas si vous me suivez, madame Elder...

Du coin de l'œil, je vis que la pédagogue commençait à s'irriter d'être ainsi malmenée par ce gamin de quatorze ans.

— Je te suis très bien, Iul, dit-elle d'une voix un peu sèche, et il se peut que tu aies raison sur certains points. Ce que je ne comprends pas, en revanche, c'est pourquoi tu me dis tout cela sur un ton tellement agressif.

De nouveaux rires s'élevèrent dans le groupe des enfants.

— Parce que c'est ainsi qu'il faut parler aux adultes, madame Elder ! s'exclama Iul qui riait plus fort que les autres. Sinon, si nous leur parlons comme ils le veulent, en bons petits enfants bien soumis, ils nous prennent pour leurs esclaves et en profitent pour nous écraser. Mais peu importe mon ton ! Je voudrais vous poser une question, madame Elder, une question capitale...

Il fixa des yeux étincelants sur la pédagogue qui était visiblement de plus en plus irritée et mal à l'aise.

— Ne croyez-vous pas qu'il est temps, plus que temps que les adultes fichent la paix aux enfants, qu'ils cessent de les emprisonner dans ces schémas bornés qui constituent ce qu'ils nomment l'éducation, ces petits cercueils où ils nous enferment vivants ? Bref, ne croyez-vous pas que les adultes devraient désormais nous laisser vivre comme nous l'entendons ?

Myriam Elder pinça les lèvres et me jeta un coup d'œil indigné.

— Non, je ne le crois pas, répondit-elle d'un ton glacé, et je ne crois pas non plus que j'aie envie de poursuivre plus longtemps cette conversation.

Elle tourna les talons et sortit du bungalow d'un pas si rapide que j'eus du mal à la rejoindre.

— Vos méthodes donnent de curieux résultats, monsieur Guedez, dit-elle sans me regarder, et d'ailleurs certains de ces enfants sont, de

toute évidence, des anormaux. Ils ne peuvent avoir qu'une influence déplorable sur les autres. En outre, comment sont-ils venus de Birmingham jusqu'ici ? Il y a des choses bizarres dans tout ceci, monsieur Guede, très bizarres... Je regrette, mais je vais être obligée de faire un rapport sur votre homme dès que je serai rentrée...

Je retournai aussitôt prévenir Iul qui haussa les épaules et eut un grand sourire.

— Un rapport ? Dès qu'elle sera rentrée ? Très bien, on va s'en occuper... Venez, vous autres !

La peur me saisit tout à coup. Ils étaient là, tous, prêts à suivre Iul, les yeux brillants, les lèvres retroussées en une grimace qui tenait plus du rictus que du sourire, terrifiants avec leur air de férocité joyeuse.

— Iul ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

Il m'écarta d'un geste du bras. Ses cheveux blonds flottaient autour de sa tête comme une auréole mais, en ce moment, il ressemblait beaucoup plus à un jeune fauve qu'à un ange.

— Laissez-nous tranquilles, *viejo*, ce sont nos affaires ! D'ailleurs, nous n'allons rien faire de pire que d'aller assister au départ de ces gens-là.

Ils disparurent dans les taillis en direction du port. Je retournai à la maison principale le cœur lourd. L'atmosphère y était tendue. Myriam Elder avait dû dire, à propos des gosses, quelque chose qui avait déplu à Melinda car les deux femmes étaient en train de s'apostropher, toutes griffes dehors.

— Vous êtes peut-être pédagogue mais vous n'y comprenez rien quand même ! criait aigrement Melinda. Ces enfants sont et seront toujours infiniment meilleurs que nous !

— Ce sont des gens comme vous qui fabriquent des adolescents ingouvernables et des délinquants ! ripostait la jeune femme. Et qui sont ces garçons qui se ressemblent ? Je me demande à quelles expériences monstrueuses vous vous livrez sur cette île...

Son mari l'entraîna vers la porte puis, avant de sortir, me jeta :

— Merci quand même pour l'hospitalité, Guede. Mais Myriam a raison : s'il se passe ici des choses anormales, il est de notre devoir de les signaler à qui de droit. D'autant plus qu'il s'agit d'enfants...

Je les regardai s'éloigner et les suivis des yeux, à la jumelle, quand leur yacht commença à s'éloigner du port. Le temps était splendide et la mer de velours. Paul Helder était assis à la barre, la pipe au bec. À côté de lui, Tom Harris étudiait la carte. Les deux femmes étaient invisibles. Sans doute avaient-elles réintégré leurs cabines respectives. « Ainsi, c'est terminé, pour l'île ! pensais-je. Il va falloir encore une

fois s'enfuir, trouver un autre asile, changer de noms, se camoufler, ce n'est pas une vie ! »

Soudain, je vis la pipe de Paul Elder tomber sur le sol et lui-même porter les deux mains à sa tête avant de s'écrouler lourdement sur le côté. Tom Harris se pencha aussitôt sur lui en criant quelque chose... et lui aussi s'abattit en travers de la barre. Il avait dû toucher la manette des gaz en tombant car le yacht prit tout à coup de la vitesse. J'eus le temps de voir apparaître Myriam dans le haut de l'escalier qui menait aux cabines, puis Jenny Harris qui la suivait, la bouche ouverte sur un hurlement inaudible. Et, toutes deux, elles roulèrent sur le pont et ne bougèrent plus.

Épouvanté, je fis décrire un demi-tour à mes jumelles... et mon cœur s'arrêta de battre. Là-bas, sur le sommet du rocher qui dominait le port, les gosses avaient formé la ronde et se tenaient par la main. Mais ils ne faisaient pas la « fête » habituelle. Leurs yeux étaient fixés sur le yacht qui s'éloignait à une vitesse folle en décrivant d'inquiétants zigzags.

Le spectacle de ces enfants unis dans je ne sais quelle affreuse et mystérieuse vengeance était si effrayant que je faillis laisser tomber mes jumelles et m'enfuir à toutes jambes. Mais quelque chose me retint : là-haut, les gosses s'étaient dressés, le cou tendu vers la mer où la *Margerita* n'était plus qu'une forme indistincte. Et soudain, sans se lâcher les mains, ils se mirent à danser en rond, avec des cris et des rires si aigus qu'ils en étaient intolérables.

Je sentis, à ce moment-là, que quelque chose venait de se rompre entre eux et moi. Je n'étais peut-être plus tout à fait de la race des hommes mais je n'appartenais certainement pas à celle des gosses venus d'ailleurs.

CHAPITRE VIII

Je ne revis ni Iul ni aucun des gosses de la journée. Je ne sais pas où ils étaient allés, sans doute dans la grande clairière derrière le morne Bayon pour y entrer en communication avec leurs frères de l'espace. Mais je ne me sentis pas le courage de partir à leur recherche. Pour quoi faire ? Ils ne m'auraient pas écouté plus qu'ils ne l'avaient fait jusque-là. Et d'ailleurs qu'avais-je à leur dire ?

Le soir tombait quand Iul entra dans mon bureau. Il paraissait assez défait et, pour la première fois, j'eus l'impression qu'il pouvait lui arriver de douter de lui.

— *Viejo*, me dit-il d'emblée, je crois que nous avons fait une bêtise, ce matin.

Je le regardai, incrédule, lui, l'orgueilleux Iul, était-il donc capable de reconnaître ses torts ?

— C'est un peu plus qu'une bêtise, dis-je d'un ton morne. En langage humain, cela s'appelle un assassinat.

Il haussa les épaules et retrouva son sourire habituel.

— Nous nous moquons pas mal du langage et des accusations des hommes ! assura-t-il. Nous savons, nous, que nous n'avons pas frappé ces gens de manière qu'ils en meurent. Nous aurions pu les tuer, remarque. Nous avons assez de...

Il hésita un instant comme s'il cherchait le terme exact et termina, avec un geste désinvolte :

— ... disons : de force mentale.

— Que vous l'ayez voulu ou pas, il est vraisemblable que ces gens sont morts à l'heure qu'il est. Tous les quatre inconscients, sur un yacht qui n'était plus gouverné et allait à pleine vitesse, ils couraient à la catastrophe.

Iul haussa de nouveau les épaules.

— C'est leur problème, dit-il. Le mien, le nôtre, c'est que je n'ai pas réussi à établir un vrai contact avec cette femme. Il est vrai qu'elle était vraiment trop sottre et trop prétentieuse. Et moi trop impatient. C'est en cela que j'ai fait une bêtise.

Ainsi, il ne regrettait rien du traitement affreux qu'il avait infligé aux deux couples et de ses conséquences probables. Il ne s'avouait

coupable que d'impatience...

— Je viens d'en parler avec les nôtres, poursuivit-il. Je ne crois pas qu'aucun de nous pourra jamais s'entendre avec les adultes, ils nous répugnent trop. Il nous faudrait quelque chose comme un... ambassadeur. C'est toi qui joueras ce rôle, *viejo*.

J'aurais pu, j'aurais dû me révolter contre cette nouvelle exigence. Mais quelque chose me retint : l'espoir sans doute de pouvoir intervenir à temps pour éviter la catastrophe ; mais aussi, et surtout, la curiosité : en quoi consistait exactement mon « ambassade » ? Iul me l'expliqua.

— Tu feras comprendre aux adultes que nous ne voulons que du bien à leurs enfants, ce qui est la pure vérité. Nous avons, de ce bien, une conception entièrement différente de celle des adultes mais qui vaut bien la leur. C'est cela qu'ils doivent admettre. Il faut qu'ils nous laissent tranquillement nous occuper d'un certain nombre de leurs gosses, sans intervenir, sans poser de questions et, surtout, sans essayer de savoir qui nous sommes et ce que nous faisons.

Je secouai la tête, découragé d'avance.

— Ils n'accepteront jamais, Iul. Les adultes sont persuadés qu'ils sont les seuls à savoir ce qui convient à leurs enfants. Ils n'accepteront pas de vous les confier, surtout quand ils ont les meilleures raisons de croire que vous êtes d'une autre espèce et que vous ne voulez aucun bien à celle des hommes.

Une grimace de dépit enlaidit un instant son visage d'ange.

— Mais tu ne comprends rien, *viejo* ! cria-t-il d'une voix tendue. Nous ne leur voulons que du bien, aux hommes ! Tout ce que nous cherchons, c'est à les guérir de la maladie qui les ronge ! S'ils savaient seulement, les malheureux, ce que...

Il s'interrompit tout à coup et fronça les sourcils comme s'il regrettait d'avoir trop parlé.

— ... Mais ils sont encore moins capables de comprendre cela que tout le reste, murmura-t-il comme pour lui-même. Dis-leur simplement ceci, *viejo* : quand leurs enfants, du moins une partie d'entre eux, seront passés par nos mains, ils seront devenus des génies, comme vous dites, et bien plus encore. Ce qu'ils pourront apporter à votre planète est inimaginable. Ils n'auront plus les cinq sens habituels, mais neuf, et incroyablement développés. D'un coup d'œil, ils seront capables de détecter les maladies chez les hommes, les animaux et les plantes et de savoir comment les guérir. Ils pourront repérer sous le sol et même dans la profondeur des mers les gisements de minerais et de métaux précieux. Ils communiqueront entre eux par la pensée, à quelque distance qu'ils se trouvent. Ils pourront établir des...

Il eut une nouvelle hésitation.

— ... des barrages mentaux contre les dangers ou les attaques et, réciproquement, leur... force mentale leur permettra de combattre n'importe qui et n'importe quoi. Bref, ces enfants, ainsi traités, apporteront aux adultes la santé, la richesse et la puissance. Tu ne crois pas que cela les tentera, *viejo*, que cela leur donnera au moins l'envie de nous laisser risquer l'expérience ?

Je soupirai.

— Il y a chez nous une fable sur la poule aux œufs d'or... Les hommes sont ainsi faits que, si on leur offre des richesses, ils veulent tout de suite en connaître la source pour pouvoir se servir eux-mêmes, plus et plus vite. Et puis, tu oublies une chose, Iul. Cette planète n'est pas unie. Elle est faite de pays et de blocs qui se haïssent entre eux. Si je fais part de ta proposition à l'un d'eux, les autres l'apprendront aussitôt et voudront instantanément avoir leur part.

Son sourire se fit un peu méprisant.

— Ah ! Vous êtes bien décidément des malades ! ricana-t-il.

Je ne relevai pas le sarcasme, j'y étais trop habitué.

— Je ne vois qu'un moyen de transmettre les propositions aux adultes, dis-je, c'est de m'adresser non pas à des pays ou des gouvernements, mais à ces corps constitués qui ont une influence internationale. Aux hommes de science par exemple...

Iul éclata de rire et ses yeux étincelèrent d'une ironie presque blessante.

— Vos hommes de science..., commença-t-il.

Puis il s'interrompit et eut un geste condescendant.

— Bon, ce n'est rien, continue.

— Je puis entrer en contact avec certains d'entre eux et leur faire des propositions concrètes. Êtes-vous, toi et les tiens, capables de lutter contre une épidémie ?

— Bien sûr, dit-il avec impatience et comme si je lui faisais perdre son temps avec des questions oiseuses.

— Il y en a pas mal dans le monde en ce moment, surtout en Afrique et dans le Sud-est asiatique. Si vous vous rendiez dans tel ou tel de ces endroits et si vous y utilisiez vos pouvoirs, sous le contrôle des hommes de science, ils commenceront à croire que vos propositions valent la peine d'être examinées. Mais surtout, Iul, il ne faudra pas parler de vos facultés offensives ou défensives, et moins encore de celles qui vous permettent de détecter les métaux sous le sol ou de communiquer entre vous par télépathie.

— Rien à voir avec la télépathie ! dit-il avec irritation.

Puis il se mit à réfléchir et dit, au bout d'un moment :

— Oui, je vois ce que tu veux dire, *viejo*. Il ne faut pas trop en révéler aux hommes, surtout en ce qui concerne la richesse et la guerre, sinon ils se jetteront sur nous et nous éviscèreront pour chercher nos œufs d'or. Mais en leur offrant nos services sur un plan auquel ils sont sensibles, celui de la santé, nous avons une chance de pouvoir les convaincre que nos méthodes ont du bon.

— C'est cela.

— Eh bien, pars, et reviens le plus vite possible nous dire ce que tu as obtenu.

Il avait l'air de croire que je serais de retour, mission accomplie, dès le surlendemain. Je savais, moi, que ce serait beaucoup plus long et difficile. Mais j'avais une petite idée sur la façon de procéder. Quelques années auparavant, j'avais rencontré à l'orphelinat, au cours d'un contrôle médical, un médecin avec lequel j'avais sympathisé, le docteur Carlos Palma. Nous nous étions revus plusieurs fois par la suite et avions même échangé quelques lettres. Puis j'avais appris, par les journaux, qu'il avait été chargé d'un poste important à l'Organisation Mondiale de la Santé, à Genève. Je ne pouvais évidemment pas préjuger l'accueil qu'il réserverait à mon extraordinaire « ambassade » mais j'étais sûr au moins qu'il ne me jetterait pas à la porte dès ma deuxième phrase.

Trois jours plus tard, fatigué par un voyage compliqué et le changement de fuseaux horaires, je me retrouvai dans le bureau du docteur Palma avec qui j'avais pris rendez-vous par téléphone et qui me fit un accueil chaleureux.

— Monsieur Mojica, quel plaisir ! me dit-il en me donnant mon véritable nom.

Il y avait si longtemps que je ne l'avais plus porté que j'éprouvai presque de la surprise à l'entendre.

— Je ne sais pas si vous direz la même chose lorsque vous m'aurez entendu, docteur, mais, quoi qu'il arrive, je vous remercie infiniment d'avoir bien voulu me recevoir.

Il me regarda un instant d'un air intrigué et, d'un geste, m'indiqua un siège en face du sien. J'entrai aussitôt dans le cœur du sujet.

— Docteur, vous souvenez-vous des enfants de Birmingham, ceux qu'on a appelés à l'époque les « forcenés », les « enragés » ou bien encore les « mutants » ?

— Et qui ont ensuite disparu dans des conditions inexplicables ? Oui, je m'en souviens fort bien.

— Il se fait que, depuis leur disparition, j'ai eu l'occasion d'entrer en contact avec certains d'entre eux. Ne me demandez ni où ni comment, je n'ai pas le droit de vous le dire. En vivant avec ces enfants, en les observant, j'ai découvert qu'ils disposaient de facultés extraordinaires, celle notamment de guérir les maladies en utilisant ce qu'ils appellent une certaine « force mentale » dont ils disposent lorsqu'ils se trouvent en groupes.

Je vis Palma froncer les sourcils et levai aussitôt la main.

— Docteur, vous me connaissez assez pour savoir que je ne serais pas venu vous déranger pour faire de la réclame à des charlatans du genre des guérisseurs philippins. Je suis sûr de ce que je dis : les enfants dont je parle peuvent, entre autres choses, guérir les maladies. Je ne vous demande d'ailleurs pas de me croire sur parole mais, au contraire, de mettre ces enfants à l'épreuve. En les envoyant, par exemple, dans une région du monde qui est particulièrement éprouvée par une épidémie. Et en faisant contrôler leurs activités par un groupe d'hommes de science.

Le médecin eut un sourire un peu las.

— Mon cher monsieur Mojica, dit-il avec gentillesse, vous n' imaginez pas le nombre de propositions de ce genre que nous recevons tous les jours ! De tous les coins du monde, des sorciers, des mages, des thaumaturges de tout genre nous adressent, quotidiennement, leurs offres de service. Inutile de vous dire qu'elles sont toutes, systématiquement, rejetées. Nous avons assez de problèmes graves et urgents à régler pour ne pas nous encombrer, en outre, de fariboles.

— Il ne s'agit pas de fariboles en ce qui me concerne, docteur, assurai-je. Permettez-moi de vous raconter l'affaire un peu plus en détail.

Et, en passant sous silence les faits qui auraient pu mettre les gosses en danger, je lui résumai ce que je savais d'eux et de leurs intentions. Et je terminai en rapportant la scène au cours de laquelle Iul et les siens m'avaient sauvé la vie, une nuit, prévenus par je ne savais quel sens mystérieux que j'étais en train de mourir étouffé par ce qui était probablement un œdème pulmonaire.

En entendant cela, le docteur Palma tressaillit.

— Voilà au moins un fait concret qui peut se vérifier aisément, dit-il en se redressant. Acceptez-vous de passer tout de suite un examen radioscopique ?

— Bien entendu.

Quelques instants plus tard, il se penchait sur l'écran derrière

lequel je me tenais. Je l'entendis pousser une exclamation stupéfaite.

— C'est incroyable ! Vous avez les poumons d'un athlète de vingt ans ! Vous fumez ?

— Beaucoup.

— Et il n'y a pas trace d'emphysème ! Vos alvéoles pulmonaires sont comme neufs ! Je... je ne comprends pas...

Nous revînmes dans son bureau où il resta un long moment silencieux, les yeux dans le vague.

— Monsieur Mojica, dit-il enfin, s'il n'y a qu'un quart de vrai dans votre fantastique histoire, vous vous rendez compte de tout ce que cela implique ?

Je soutins son regard insistant.

— Oui, docteur.

— S'ils font ce que vous dites, ces gosses ne sont pas, ne peuvent être des mutants comme on l'a prétendu.

— En effet.

— Par conséquent, ce sont des...

Il s'interrompit comme si le mot ne parvenait pas à passer ses lèvres. Je terminai sa phrase pour lui.

— Des Extraterrestres, oui, docteur, j'en suis convaincu. Des êtres venus d'ailleurs pour accomplir sur notre planète une mission bien précise qui consiste à sauver nos enfants, ceux d'entre eux du moins qui en valent la peine, comme ils disent.

Palma se remua nerveusement sur sa chaise.

— Les sauver ? Les sauver de quoi ?

J'eus un geste vague.

— Pour autant que j'aie compris, ils nous considèrent, nous, les adultes, comme des malades et ils ont trouvé le moyen de prolonger leur état d'enfance au-delà de toutes les limites concevables. Ils veulent arriver au même résultat avec nos enfants à nous.

Le médecin se leva soudain comme si son siège le brûlait.

— Tout cela est dément ! s'exclama-t-il. Personne n'acceptera jamais de vous croire et moins encore de traiter avec ces... avec vos protégés.

Je ne relevai pas le terme. Il me paraissait inutile de perturber encore un peu plus le docteur Palma en lui disant qu'en fait j'étais beaucoup plus protégé par les gosses que je ne les protégeais.

— Il ne s'agit ni de me croire ni même de traiter avec eux, du moins pour l'instant. Donnez-leur simplement la possibilité de faire la

preuve de leurs pouvoirs thérapeutiques, sous le contrôle médical le plus sévère que vous pourrez imaginer. Une fois cette expérience terminée, il sera temps de reparler du reste.

Nous discutâmes encore fort longtemps avant d'aboutir à un accord : en compagnie de quelques autres adultes – ceci pour sauvegarder les apparences – j'allais me constituer en association de bienfaisance. Notre but officiel serait d'aller porter secours aux malheureux qui mouraient d'épidémie dans telle ou telle partie du monde. Nous serions accompagnés de jeunes gens et de jeunes filles (sans insister sur leur âge réel) qui rempliraient le rôle d'aides-soignants. Pour le reste, et une fois sur place, ce serait aux gosses de jouer.

Palma n'eut pas à chercher longuement dans ses dossiers pour désigner l'endroit où se déroulerait l'expérience. Une épidémie de peste venait d'éclater dans l'île de Sabang, au nord de Sumatra, où plusieurs dizaines de milliers de réfugiés thaïlandais, cambodgiens et malais vivaient dans des conditions effroyables.

— Nos équipes médicales sont totalement débordées, me dit-il, et je ne suis même pas sûr qu'il y aura des survivants lorsque vous arriverez dans les camps. De plus, j'espère que vous ne vous faites pas d'illusions : vous allez vous trouver là-bas dans un véritable enfer.

— Je m'y attends.

— Et vous y risquerez votre vie et celle de ces... enfants.

Je me mis à rire.

— Sur ce point, docteur, je ne crains rien. Ferez-vous partie de la commission médicale qui contrôlera les gosses ?

Il me jeta un regard étrange, à la fois défiant et apeuré.

— Je ne voudrais manquer cela pour rien au monde, assura-t-il.

CHAPITRE IX

J'imagine que l'île de Sabang a dû, un jour, donner l'image exacte du paradis sur terre : plages blanches bordées de palmiers, collines couvertes de forêts épaisses, d'un vert presque noir sous le ciel bleu tendre, massifs de fleurs éclatantes où les orchidées sont reines, bouquets d'arbres portant des fruits délicieux, mangues, ananas, goyaves...

L'arrivée, dans ce paradis, de quelque trente mille réfugiés l'avait transformé en enfer. De hideux baraquements de tôles ou de planches s'étendaient à perte de vue sur les plages et dans la campagne. Les arbres avaient été coupés, les fleurs saccagées, la mer elle-même était souillée d'innombrables et innommables détritiques qui, en de nombreux endroits, en avaient rendu l'accès impossible.

Il y avait plus laid encore. C'était les hommes, les femmes et les enfants qui s'entassaient dans ce bagne, terrorisés par les dangers qu'ils avaient courus dans leurs pays respectifs, puis torturés par la faim, la soif et la crasse et maintenant hantés par une menace encore plus redoutable : la peste.

Mais, je regrette de devoir le dire, l'atmosphère qui régnait dans l'équipe médicale de l'île était, à elle seule, plus déprimante que tout le reste. Et cette atmosphère était due, essentiellement, à la personnalité du docteur Kenneth Ryan, le médecin-chef. Je ne saurai jamais pourquoi Ryan avait choisi cette mission mais il me paraît encore aujourd'hui incompréhensible qu'un homme aussi misanthrope, aussi neurasthénique et aussi raciste se soit délibérément fait désigner pour soigner ses semblables dans cette région du monde. Peut-être était-ce pour trouver le plus possible d'occasions de haïr et de mépriser l'humanité et il est vrai qu'à Sabang elles ne manquaient pas.

Notre voyage avait été long et fatigant et la traversée du petit détroit qui sépare la pointe nord de Sumatra de l'île passablement périlleuse. Aussi étions-nous fourbus en arrivant au camp, du moins nous, les adultes, Melinda, Beatriz, Felipe et moi-même. Mais les gosses étaient rayonnants et riaient comme s'ils s'apprêtaient à participer à un jeu encore plus extraordinaire qu'à l'habitude.

Ce furent sans doute ces rires qui indisposèrent le plus le docteur Ryan quand notre petite troupe – vingt gosses et vingt de nos enfants –

se présenta à lui dans la baraque réservée à l'équipe médicale. Ryan était un homme de haute taille et d'une maigreur anormale dont le visage osseux, étiré en longueur, était marqué à la joue droite par la cicatrice d'une brûlure. Ses yeux noirs, profondément enfoncés sous d'épais sourcils broussailleux et grisonnants, avaient une expression menaçante que renforçait encore la moue dédaigneuse de sa bouche aux lèvres minces.

Dès qu'il nous aperçut, il se raidit et je vis sa cicatrice devenir rouge sombre.

— Qu'est-ce que c'est que cette école gardienne ? demanda-t-il hargneusement. J'avais demandé des secouristes, pas des enfants à la mamelle !

Je lui expliquai posément qui nous étions et lui tendis la lettre du docteur Palma qui confirmait notre mission. Ryan n'y jeta qu'un bref coup d'œil, la fourra dans sa poche et regarda les gosses que son accueil ne semblait pas avoir troublés le moins du monde.

— Palma se fout de moi ! dit-il d'une voix glacée... Ou alors il a complètement perdu la tête ! J'ai une épidémie de peste sur les bras, moi ! Il me meurt vingt malades par jour et ça ne fait qu'augmenter ! Et il m'envoie ces bébés !

C'était le moment ou jamais de lui dire ce dont nous étions convenus, Palma et moi.

— Ce sont loin d'être des bébés, docteur. Ce sont des enfants surdoués qui savent parfaitement ce qui les attend ici et ont été spécialement entraînés pour faire face à ce genre de situation. Ils en savent plus que bien des infirmiers professionnels. Ils sont prêts à se mettre au travail, à l'instant même si vous le désirez. Il suffit que vous nous disiez ce qu'il faut faire...

Un mauvais sourire étira sa bouche en coup de sabre.

— Je vais vous dire ce que vous allez faire ! ricana-t-il. Vous allez vous trouver un coin où passer la nuit, il n'y a plus de place nulle part mais je m'en fous, débrouillez-vous, et, dès demain, vous prenez le premier bateau en partance pour Sumatra. Compris ?

Ce que je craignais depuis un moment arriva, lui avança d'un pas et dit de sa voix cristalline :

— Non, nous ne comprenons pas, docteur. Nous venons vous offrir nos services et, alors que vous manquez de monde, vous nous chassez sans même essayer de savoir ce dont nous sommes capables.

Les yeux de Ryan flamboyèrent mais il se contint et parvint même à sourire.

— Ah ! Je suppose que voilà la forte tête du groupe, dit-il d'une

voix sarcastique. Comment l'appelles-tu ?

— Iul.

— Iul comment ?

— Iul tout court.

— Drôle de nom. Et quel âge as-tu ?

— Peu importe. C'est ce que je sais faire qui compte en ce moment, pas mon état civil.

Ryan hocha la tête avec dédain.

— Et insolent avec ça ! Tu crois vraiment que tu es capable de faire quelque chose pour moi, mon garçon ?

— Certain. Et tous mes camarades aussi.

— Tu as déjà soigné des malades ?

— Bien sûr.

— Et vu des pestiférés ?

Iul hésita.

— Je... je ne crois pas, mais...

Le sourire de Ryan s'agrandit.

— Alors je vais t'en faire voir, mon garçon. Et à vous tous aussi ! hurla-t-il en se tournant vers notre groupe. Venez, venez voir ce qui vous attend ! Et quand vous aurez vu ce que je vais vous montrer vous serez tellement épouvantés que vous n'aurez plus qu'une envie : partir d'ici le plus vite possible et par n'importe quel moyen, fût-ce à la nage ! Suivez-moi !

Il s'enfonça dans un sentier, entre deux haies d'épineux, sans même se retourner pour voir si nous suivions. Dans le crépuscule, les pans de sa blouse blanche flottaient autour de lui. « Comme un suaire, pensai-je en frissonnant. » J'avais peur, je l'avoue. Comment les gosses allaient-ils réagir devant le spectacle que Ryan allait certainement leur choisir le plus affreux possible ? Et nos enfants, bien qu'ils aient été soigneusement recrutés parmi les plus évolués ? *Et nous*, les adultes ? Iul et les siens nous avaient certes préparés de toutes les manières et fait absorber des quantités de produits mystérieux qui devaient surtout nous aider à faire bonne figure. Mais cela serait-il suffisant ?

Iul dut se poser la même question, du moins en ce qui nous concernait, car, au moment où nous arrivions en vue d'une série de baraquements qui devaient être l'hôpital du camp, il dit soudain, à mi-voix mais assez haut pour être entendu de tous :

— Les mains !

Je ne compris qu'en les voyant former la ronde et je me reculai

d'un pas pour ne pas les gêner.

— Toi aussi, *viejo* ! dit Iul d'une voix joyeuse, et Melinda, Beatriz, Felipe, tendez vos mains, profitez-en pour une fois !

Je sentis des mains s'emparer des miennes et, presque aussitôt, quelque chose naquit en moi, quelque chose d'infiniment complexe : un sentiment de soulagement tout d'abord, comme si je me sentais soudain protégé par... très précisément par la chaîne que formaient nos mains, ou, mieux encore, par ce qui en émanait ; puis le sentiment d'appartenir à un ensemble infiniment plus puissant que moi mais où, pourtant, j'avais ma place, où j'étais nécessaire et qui me rendait mon apport au centuple ; et enfin – mais ceci est presque impossible à décrire – l'impression non pas de communiquer en esprit avec les autres mais de faire partie d'un esprit global, constitué de tous nos esprits confondus, et qui rendait chacun de nous beaucoup plus fort, plus intelligent, plus lucide qu'il ne l'était l'instant d'avant.

— Eh bien ? cria la voix brutale de Ryan qui s'était arrêté devant une des baraques... Vous avez déjà peur, les moutards ? Vous faites votre prière ?

Ce qui était presque vrai, d'une certaine manière...

— Allons, dit Iul.

Nos mains se détachèrent. Mais je n'avais plus peur en m'avancant vers la baraque, malgré les bruits qui en sortaient et devenaient de plus en plus nets à mesure que nous approchions, des plaintes, des cris, des halètements rauques.

— Entrez ! dit rudement Ryan en ouvrant la porte. Et s'il y en a qui tombent dans les pommes, arrangez-vous entre vous ! Je ne suis pas là pour soigner des gosses !

J'entrai et, malgré la ronde pacifiante que nous venions de former, je sentis mon cœur défaillir. Je ne sais plus ce qui était le plus horrible dans cette géhenne, l'odeur, une odeur lourde et sirupeuse de sang, de sanie et d'excréments ou le spectacle de ces dizaines de corps allongés sur des lits de fortune, certains inertes et comme exsangues, jaunâtres dans la pauvre lumière des lampes à acétylène, la tête de mort déjà fortement marquée sous la peau parcheminée du visage, d'autres secoués de spasmes frénétiques, luttant furieusement contre la douleur qui les tenaillait, d'autres encore prostrés, immobiles mais vivants, les yeux larges ouverts sur l'abîme qui les appelait.

Une femme en blouse blanche s'approcha vivement de nous avec une expression à la fois stupéfaite et irritée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Ils viennent nous aider, docteur West ! ricana Ryan. Mais je crois que, dans un instant, c'est nous qui devons les aider... à sortir ! Qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces deux-là ? gronda-t-il en regardant Iul et Iaz se pencher sur un des lits. Éloignez-vous de là, maudits gamins ! Vous ne savez même pas que la peste est contagieuse ? D'ailleurs cette malade est condamnée !

Sans répondre, les deux gosses joignirent les mains et les promenèrent lentement au-dessus de la forme prostrée sur le lit.

— Mais qu'est-ce qu'ils font ! s'exclama Ryan en faisant mine de s'approcher.

— Laissez-les, ne les troublez pas, murmura un des gosses qui se trouvaient à sa hauteur.

— Fous-moi la paix, tu veux ! grommela Ryan en continuant d'avancer.

Soudain, je le vis s'arrêter comme s'il s'était heurté à un obstacle invisible. Le gosse venait de poser la main sur son bras. Il souriait.

— Laissez-les, répéta-t-il doucement. Dans un instant ils auront fini et le malade sera sauvé.

La cicatrice de Ryan devint rouge vif et je vis saillir ses veines sur ses tempes sous l'effet de la colère. Il ouvrit la bouche pour hurler quelque chose mais aucun son n'en sortit. Et il demeura sur place, figé par la main du gosse qui était simplement posée sur l'avant-bras du médecin.

La voix claire de Iul s'éleva à l'autre bout de la salle :

— Elle est sauvée, dit-il tranquillement. Mais il lui faudra beaucoup de bonne nourriture et beaucoup de repos pour être tout à fait bien.

Le gosse qui immobilisait Ryan retira sa main et sourit de plus belle.

— Je vous l'avais bien dit, murmura-t-il.

— Qu'est-ce que cette..., gronda Ryan en se frottant l'avant-bras.

Je vis le docteur West se précipiter vers le lit où se tenaient Iul et Iaz, se pencher sur la malade, puis se relever vivement.

— Ryan ! cria-t-elle d'une voix étranglée. Venez voir ! Ils ont raison ! Elle est sauvée !

Ryan hocha la tête d'un air farouche.

— Impossible ! Elle n'avait plus que quelques heures à vivre.

— Je le croyais aussi. Mais venez voir ! Elle respire avec facilité maintenant et son pouls est normal !

Elle regarda les deux gosses qui souriaient en observant la malade.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda-t-elle d'une voix incrédule. Qu'est-ce que vous avez bien pu lui faire ? Vous n'allez pas me dire que vous êtes des magnétiseurs ou quelque chose comme ça ?

— Non, docteur West, répondit Iul doucement, mais je vais vous dire que vous êtes en train de tomber malade et que, si vous le voulez bien, nous allons vous soigner tout de suite...

— Je veux que vous me laissiez tranquille ! dit sèchement le docteur West en essayant d'un revers de manche la sueur qui perlait à son front.

— Vous avez tort, assura Iul d'une voix tranquille. Vous serez très malade demain et il nous sera beaucoup plus difficile de vous soigner. Allons, docteur, laissez-vous faire. Asseyez-vous sur cette chaise que voici et ne bougez plus...

Je vis le docteur West ouvrir la bouche pour répondre puis se laisser tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur la chaise que lui désignait Iul. Elle avait en effet l'air totalement épuisée. Ses cheveux blancs – elle pouvait avoir une cinquantaine d'années – étaient collés à son front par la transpiration.

Iul et Iaz croisèrent les mains au-dessus de sa tête.

— West ! cria Ryan, vous n'allez quand même pas vous laisser faire par cette bande de...

— Je suis prête à n'importe quoi, Ryan, dit la femme d'une voix lasse, même à signer un pacte avec le diable pour que cessent ces maudites migraines !

— Oui, c'est votre tête qui souffre, docteur, murmura Iul, mais ce n'est pas une migraine... Attendez... Là, j'ai trouvé...

Les deux gosses rapprochèrent leurs mains jointes et les posèrent lentement sur le crâne du médecin. Ils demeurèrent ainsi un long moment. Tout à coup, je vis le docteur West tressaillir et redresser la tête. Elle regarda Iul et Iaz avec une expression stupéfaite.

— C'est fini, dit-elle d'une voix blanche. Ma migraine est passée. De ma vie, je n'ai vu quelque chose de plus...

Elle se dressa soudain, prit Iul par les épaules, et lui plaqua deux gros baisers sur les joues et recommença l'opération avec Iaz.

— Je ne sais pas ce que vous avez fait ! cria-t-elle, et je ne veux surtout pas le savoir. Mais soyez bénis, mes enfants ! C'est la première fois depuis plusieurs semaines que je vis sans migraine et vous ne pouvez pas savoir...

— Ce n'était pas simplement une migraine, docteur, dit Iul avec simplicité. Vous souffriez d'un début de... de ce que vous appelez, je crois, une tumeur.

Le médecin devint blême et se passa machinalement la main sur le front.

— Vous voulez dire..., commença-t-elle.

Elle se laissa retomber sur la chaise comme si les genoux lui manquaient.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle dans un souffle. D'où venez-vous ? Mon Dieu ! Comme vous vous ressemblez !

Pour ce voyage, les gosses s'étaient de nouveau munis de perruques et de verres de contact. Mais cela ne suffisait pas à camoufler leur ressemblance, du moins pour un observateur attentif.

— Qu'importe qui nous sommes et d'où nous venons, docteur West, dit Iul en souriant. Est-ce que ce qui compte surtout, ce n'est pas ce que nous sommes capables de faire ? Vous devriez aller vous reposer, docteur, et vous aussi, docteur Ryan. Nous allons passer la nuit ici, dans cette baraque et soigner le plus de gens que nous pourrons. J'espère que demain la situation sera tout à fait différente.

Ryan s'avança vers lui. Ses yeux noirs flamboyaient au fond de ses orbites.

— Vous êtes tous complètement fous ! gronda-t-il. Sortez d'ici ! Filez, et que je ne vous revoie plus !

— Pardon, docteur, fit Iul d'une voix tranquille, vous nous avez dit tout à l'heure de nous trouver un refuge pour la nuit. Eh bien, c'est fait ! C'est ici que nous choisissons de passer la nuit !

— Complètement fous ! répéta Ryan en se tournant vers moi. Et vous ? Vous ne dites rien, vous ne faites rien. Vous n'avez donc aucune espèce d'autorité sur eux ?

Iul m'épargna l'embarras de répondre.

— Il n'est pas question d'autorité entre nous, docteur Ryan, dit-il. Nous constituons un groupe dont chacun des membres agit de son mieux dans l'intérêt de tous.

Ryan leva les bras d'un air excédé.

— Et des discours en plus ! J'en ai assez, je vais me coucher. Faites ce que vous voudrez après tout. Mais ne touchez pas aux malades !

— Nous ne les toucherons pas, promit Iul en souriant avec un peu d'ironie.

— Et arrangez-vous pour prendre le premier bateau demain matin... Du moins ceux d'entre vous qui seront encore vivants !

CHAPITRE X

Le premier bateau du lendemain avait à son bord la commission conduite par le docteur Palma et ce fait modifia la situation de fond en comble. D'autant plus que les gosses avaient utilisé leur nuit de manière fort efficace. Les trois quarts des malades du baraquement étaient guéris ou en voie de l'être. Ce fut constaté formellement par le docteur West qui tint en outre à rapporter la façon dont Iul et Iaz l'avaient apparemment délivrée d'une migraine tenace qui était peut-être le signe annonciateur d'une tumeur cérébrale.

— Vous êtes vraiment convaincue de cela ? demanda Palma d'un air songeur tandis que les autres membres de la commission de contrôle échangeaient des regards scandalisés ou ironiques.

— Je ne suis convaincue que d'une chose, mon cher confrère, répliqua le docteur West avec un grand sourire, cette migraine ne me lâchait plus depuis plusieurs semaines et aucun médicament n'y faisait quoi que ce soit. Elle s'est littéralement envolée dès que ces deux-là ont passé leurs mains jointes sur mon crâne. Quant à l'état de santé des malades de cette baraque, je vous montrerai mes feuilles d'observation des jours précédents et vous pourrez comparer avec la situation d'aujourd'hui.

Un petit homme dont la barbe était d'un blanc de neige et dont les yeux très doux luisaient derrière des verres à double foyer se tourna vers moi. Je savais, par Palma, que c'était le professeur Luigi Venzoni, un éminent microbiologiste italien.

— Vous prétendez vraiment que ces enfants ont le pouvoir de guérir ainsi, par simple imposition des mains ? me demanda-t-il.

— Je ne prétends rien, monsieur le professeur. Je me borne à constater ce qui se passe, tout comme le docteur West...

— Et vous autres, insista Venzoni en s'adressant aux gosses, qu'en pensez-vous ?

— Nous ne pensons pas, monsieur, nous agissons, dit Iul avec un geste circulaire en direction de la salle. Et si vous voulez bien nous laisser continuer à agir, je vous promets des résultats encore plus spectaculaires.

Venzoni le considéra pensivement en silence puis s'adressa à Palma.

— Vous aviez beau nous avoir prévenus, mon cher Palma, c'est encore plus extraordinaire que tout ce que vous nous aviez dit. Des enfants aussi jeunes... Et cette étonnante ressemblance... Certains d'entre vous se trouvaient-ils dans ce centre de Birmingham ?

— Non, répondit Iul, mais nous faisons partie du même groupe.

— Et qu'est-ce que c'est que ce groupe ? demanda Venzoni avec une sorte de crainte.

Les gosses se mirent à rire tous ensemble.

— Mais qu'est-ce que ça peut vous faire ? cria Iul, jovialement. N'y a-t-il pas plus urgent, vraiment, que de savoir qui nous sommes et comment nous opérons ? Nous avons une épidémie sur les bras et la situation est catastrophique. Laissez-nous nous en occuper et, quand les choses iront mieux, nous pourrons peut-être discuter de tout cela ensemble.

Le docteur West ne le quittait pas des yeux. Elle intervint brusquement.

— Je suis d'accord pour ma part, dit-elle au groupe des médecins. Nous sommes dépassés, nos moyens ne suffisent plus à enrayer l'épidémie. Peu m'importe qui sont ces gosses et quels sont leurs pouvoirs. Puisqu'ils semblent avoir celui de faire ce dont nous ne sommes plus capables, par tous les saints, laissez les faire et qu'ils en sauvent le plus possible !

Le docteur Ryan arriva à ce moment-là. Il avait l'air d'un homme qui a bu plus que de raison pendant une partie de la nuit et s'est réveillé de fort mauvaise humeur. Très vite, le ton monta entre lui et Palma.

— La commission que je préside vous avait formellement ordonné..., commença Palma.

— Je n'ai pas lu votre lettre, coupa Ryan ; pas eu le temps ! Nous avons beaucoup à faire ici, vous savez.

— Vous avez d'abord à exécuter les ordres de la commission dont vous dépendez ! répliqua Palma, furieux.

— Et à me laisser envahir par cette bande de moutards ! hurla Ryan. Il n'en est pas question ! S'ils ne sont pas partis d'ici une heure, je démissionne !

Il démissionna et quitta Sabang en proférant des insultes et des promesses de vengeance, promesses qu'il tint, hélas, par la suite. Car Ryan est l'un de ceux qui ont joué le pire des rôles quand les rapports commencèrent à s'envenimer entre les gosses et les adultes.

Ce qui s'est passé ensuite sur l'île de Sabang est bien connu car la presse s'est emparée de l'histoire, malgré les consignes de silence qui

avaient été données. L'arrêt quasi miraculeux de l'épidémie, la manière spectaculaire dont les survivants retrouvèrent la santé, non seulement physique mais morale, la réorganisation du camp, l'instauration d'une discipline collective fondée pour une bonne part sur la vénération, pour ne pas dire le culte, des gosses, tout cela fit, pendant longtemps, les gros titres des journaux.

Ce dont ils ne parlèrent pas, et pour cause, c'est de la réaction de la commission de contrôle dirigée par le docteur Palma. Les résultats obtenus par les gosses étaient indéniables. Un bon tiers de la commission préféra pourtant leur refuser toute valeur puisqu'il ne pouvait leur trouver d'explications rationnelles. Les autres, Palma et Venzoni en tête, acceptèrent, avec plus ou moins de bonne grâce, d'admettre qu'il y avait là quelque chose qui les dépassait et d'accorder aux gosses le droit d'ouvrir ce qu'on appela pudiquement des « Centres de formation pour enfants surdoués » où les gosses pourraient « donner des cours » aux enfants qu'on leur confierait. Ces « cours » seraient soumis à un contrôle scientifique et médical permanent et les contrôleurs auraient, à tout moment, le droit de les interrompre s'ils estimaient que la sécurité des enfants qui les suivaient n'était plus assurée.

— La sécurité ! s'exclama Iul avec hargne, quand il prit connaissance de cette clause... Ils en ont de bonnes, décidément, les adultes ! Est-ce qu'ils tiennent tellement compte de la sécurité de leurs enfants avant de les mettre au monde et de les faire vivre dans des conditions comme celles-ci ?

Nous étions encore à Sabang, à l'époque, et Iul désignait d'un doigt vengeur l'interminable rangée de baraques qui s'étendait depuis la plage jusqu'aux pieds des collines verdoyantes. Et le spectacle, en effet, n'était pas beau à voir. L'épidémie, certes, avait été enrayée et l'état de santé des réfugiés était meilleur qu'il ne l'avait jamais été. Mais enfin ils étaient toujours réfugiés et attendaient depuis des mois maintenant que telle ou telle région du monde voulût bien leur donner la possibilité de vivre décemment.

J'essayai de faire comprendre à Iul que ces malheureux n'étaient pas responsables de leur situation et n'avaient pu prévoir qu'ils seraient condamnés un jour à vivre aussi misérablement.

— Ils ont fui, dis-je, des pays où l'existence quotidienne était devenue insupportable.

— Pourquoi n'ont-ils pas essayé de changer cette existence dans le pays où ils se trouvaient ?

— Parce que cela leur était impossible. D'autres hommes avaient pris le pouvoir et imposaient leur conception de la vie à tout le

monde.

— De quel droit ?

— Du droit du plus fort, je le crains.

Iul hocha la tête et dit d'un air songeur :

— Tout est toujours une question de rapports de forces entre vous, n'est-ce pas ? Il faudra nous en souvenir, le jour où...

Il me quitta sans terminer sa phrase.

Les ennemis des gosses – et ils ne manquaient pas, même dans l'île – les accusaient de secourir plus volontiers les enfants que les adultes. J'en parlai un jour à Iul qui haussa les épaules.

— Mais oui, bien sûr ! Et c'est normal ! Vos enfants souffrent plus, ils sont plus fragiles, plus vulnérables. Il est tout à fait juste que nous les protégeions davantage. Et puis ils représentent le futur de votre espèce alors que vous n'en êtes que le présent et, pour beaucoup déjà, le passé. Et enfin, ces petits, ils n'ont pas demandé à naître !

— Nous non plus !

— Sans doute. Mais, une fois devenus adultes, vous avez fait ce qu'il fallait pour qu'ils soient là. Vous en êtes donc – ou plutôt vous devriez en être – responsables. Malheureusement vous ne l'êtes pas. Vous êtes incapables de prévoir et d'organiser votre avenir et, à plus forte raison, le leur. Et c'est bien pire pour eux que pour vous. Car si cet avenir est malheureux, le leur durera beaucoup plus longtemps que le vôtre...

Je ne prétends pas ici rapporter mot à mot mes conversations avec Iul. Mais je suis certain de ne pas trahir sa pensée, laquelle était assez simple d'ailleurs dans ce domaine. On pourrait la résumer ainsi : les enfants représentaient un potentiel prodigieux d'énergies, de facultés, de pouvoirs qui allaient en se dégradant à mesure que l'enfant devenait un homme. Pour lui, pour tous les gosses venus d'ailleurs, *l'âge adulte n'était ni plus ni moins qu'une maladie* dont il fallait à tout prix protéger les enfants.

— Mais tu veux les empêcher de se développer, de s'épanouir ! disais-je.

— Que non ! assurait Iul. Ce que vous appelez votre épanouissement d'adulte n'est, en fait, qu'une décrépitude contente d'elle-même. Tout ce que vous apporte l'âge adulte c'est votre fameuse vie sexuelle qui est à la base même de votre dégradation progressive. Dès qu'il atteint la puberté, l'adolescent acquiert la faculté de procréer mais se met à régresser sur tous les autres plans, celui de l'intelligence notamment. C'est à partir de ce moment-là qu'il commence à perdre cent mille neurones par jour ! Et vous n'avez jamais fait le rapport !

Vous vous plaignez souvent, à juste titre, de ne pas utiliser plus d'un dixième de vos facultés cérébrales. Et vous ne vous êtes jamais demandé si, en restant enfants, vous n'auriez pas trouvé le moyen d'employer les neuf dixièmes inutiles !

Je rapportais parfois certains de ces propos au docteur Palma qui, chaque fois, restait rêveur.

— Tout cela, disait-il, est moins aberrant qu'il ne semble. À l'âge de deux ans le petit chimpanzé est plus intelligent que le petit homme. Et c'est parce qu'il devient adulte le premier que le chimpanzé cesse de développer son intelligence. Inversement, si l'homme est plus intelligent que les animaux c'est parce que son enfance dure beaucoup plus longtemps que la leur. De là à déduire qu'une enfance infiniment prolongée assurerait un développement intellectuel infiniment supérieur... Et c'est pourtant ce que nous avons sous les yeux en ce moment !

— Alors la preuve est faite que les gosses ont raison.

— Elle est faite pour eux. Mais comment admettrons-nous, dans un, cinq ou dix ans, de voir se multiplier, parmi nous, ces enfants non pas retardés, au contraire, mais prolongés ? Comment pourrions-nous nous empêcher de les considérer comme des monstres ? Comment arriverons-nous jamais à considérer que nous, adultes, représentons la dégradation de l'enfance et non pas son épanouissement ?

Il avait secoué la tête d'un air préoccupé.

— Je n'augure rien de bon de cette expérience, Mojica. Je continue à croire qu'elle devait être faite mais je crains fort qu'elle ne finisse mal. On parle beaucoup trop des gosses, notamment dans les milieux politiques, scientifiques et militaires. Le jour où ces gens-là se seront mis d'accord pour s'occuper des gosses et de leurs étranges pouvoirs, craignez le pire...

Je le craignais déjà. Et ce n'était pas l'attitude de Iul et des siens, cette attitude intolérante et provocante qui pouvait apaiser mes craintes. À cet égard, il y eut, au cours de notre voyage de retour, un incident significatif. Pour diverses raisons, parmi lesquelles dominait, je crois, la curiosité, les gosses avaient décidé de faire une escale de quelques jours à New York. Je me trouvais avec trois ou quatre d'entre eux dans l'ascenseur de notre hôtel en compagnie de deux autres clients quand la voix de Iul s'éleva, vibrante et tendue, comme à chaque fois qu'il était secoué par une émotion un peu vive.

— Regardez-moi ça !

De son bras tendu, il désignait la petite plaque fixée sur la paroi de la cabine et qui portait l'inscription suivante :

*L'usage de l'ascenseur est interdit aux enfants de moins de quatorze ans
non accompagnés*

Les gosses se mirent à rire mais la voix indignée de Iul les interrompit.

— Il n'y a pas de quoi rire ! C'est une honte ! C'est l'exemple le plus cynique de la dictature que les adultes exercent sur les enfants ! Car enfin de quel droit nous interdirait-on l'ascenseur si un adulte n'est pas là pour nous surveiller ? Pour qui nous prend-on ?

— En tout cas, pour un sacré petit bavard, dit près de nous un homme d'une quarantaine d'années aux cheveux coupés en brosse et à l'allure vaguement militaire.

Un éclair passa dans les yeux de Iul et il fit face à l'homme.

— Pourquoi bavard ? demanda-t-il d'un air moqueur. Parce que je pose des questions que vous ne vous étiez jamais posées ?

Le quadragénaire rougit de colère et me jeta un coup d'œil torve.

— Tu as de la chance que je ne sois pas ton père, fiston ! grommela-t-il. Sinon, tu aurais déjà reçu une baffe qui t'aurait remis la tête à l'endroit !

Une dame âgée intervint d'un air pincé.

— De mon temps, dit-elle, on disait souvent : « Les enfants doivent être vus mais pas entendus. » Eh bien, je continue à croire que l'on avait raison !

— Et voilà ! fit Iul en se tournant vers les autres gosses, non seulement ils nous interdisent l'usage de l'ascenseur mais ils ne veulent même pas que nous demandions pourquoi, de peur sans doute d'être incapables de nous répondre.

— Dites donc ! fit soudain le quadragénaire en m'apostrophant, vous ne feriez pas partie de la bande des gosses guérisseurs, par hasard ?

C'était un des noms dont la presse avait affublé notre groupe après les événements de l'île de Sabang.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda la dame âgée d'un air inquiet.

— Une bande d'anormaux qui prétendent faire des surdoués de nos mêmes, dit le quadragénaire. Quand on voit de près ce que ça donne, on a plutôt envie de les envoyer tout de suite en maison d'éducation surveillée, vos surdoués ! Et les adultes qui s'en occupent, à l'asile !

La cabine était heureusement arrivée à notre étage. La porte

s'ouvrit.

— Mais vous y êtes ! jeta Iul avant de sortir. Votre monde n'est qu'un asile pour adultes !

La cabine repartit, emmenant avec elle la voix furieuse du quadragénaire et les glapissements aigus de la vieille dame.

— Iul ! fis-je d'un ton de reproche.

Puis je m'arrêtai. Que lui dire ? Il était sans doute beaucoup plus âgé que moi, en temps terrestre, et certainement un million de fois plus intelligent mais il ne pouvait s'empêcher d'exprimer certaines de ses révoltes d'une manière *puérile*...

L'incident de l'ascenseur avait dû le frapper car il y revint à plusieurs reprises par la suite.

— C'est le symbole même de votre attitude envers vos enfants, disait-il, vous les considérez comme des débiles ! Quel est celui de vos prétendus grands hommes qui a dit des enfants : « Ces demi-fous à qui nous permettons de vivre parmi nous » ? C'est bien cela qu'ils sont à vos yeux : des demi-fous qui vous font peur et à qui, par peur, vous interdisez tout ce qui pourrait vous menacer dans vos habitudes et votre confort. Parce que, vos enfants, vous ne les faites pas pour eux mais pour vous ! Dans votre optique, ils ne doivent pas devenir ce qu'ils sont mais ce que vous êtes.

« L'enfant idéal, à vos yeux, c'est celui qui vous obéit, donc vous singe. Et l'on pourrait, à la rigueur, admettre ce point de vue si vous étiez, vous-mêmes, tellement réussis, tellement lucides, équilibrés, cohérents, tellement heureux. Mais non ! Vous ne cessez de commettre les plus piteuses ou les plus monstrueuses erreurs, que ce soit dans votre vie privée ou collective, de dénoncer ces erreurs – chez les autres de préférence – et puis d'en commettre d'autres, à peu près identiques, et vous tenez absolument à ce que vos enfants fassent les mêmes, un jour, quand ils seront grands ! »

— C'est faux ! répondais-je avec plus ou moins de conviction. Nombre de parents ne vivent que pour éviter à leurs enfants de faire les mêmes fautes qu'eux. C'est le but même de l'éducation.

— Comme si des malades pouvaient apprendre ce qu'est la santé à des bien-portants ! s'exclamait-il. Et puis l'éducation, parlons-en ! Ce n'est rien qu'un tissu de contraintes et d'interdits dans lequel vous emmaillotez vos gosses jusqu'à ce qu'ils soient aussi mutilés, paralysés, infirmes que vous l'êtes. C'est-à-dire aussi impuissants. Et, au fond, c'est délibéré. Vous avez peur de la puissance latente des enfants, peur de ce qu'ils pourraient devenir si vous n'y preniez garde. Alors vous les ligotez, pendant des années, pour qu'ils s'atrophient comme vous êtes atrophiés.

Comme on le voit, le ton montait en même temps que la tension. Parfois quelques mots suffisaient à déclencher, chez lui, une véritable fureur.

— Quand je pense, criait-il, non ! Quand je pense que les adultes américains n'ont que ce slogan à la bouche : « Papa sait mieux » ou « Maman sait mieux ». Alors que ni papa, ni maman ne savent rien de rien et surtout pas comment vivre ! Vous prétendez « élever » vos enfants alors que vous n'êtes vous-mêmes, capables que de descendre toujours plus bas ! Regardez vos guerres, vos camps, vos tueries, vos turpitudes de tout ordre ! Et ce sont les mêmes salauds qui, du haut de leurs saloperies, prétendent enseigner aux enfants l'art et la manière de faire le bien !

L'outrance de ces propos m'inquiétait de plus en plus. Elle venait en partie du fait que le mouvement des « enfants guérisseurs », ou bien encore des « surdoués » comme on nous appelait indifféremment, était attaqué de toutes parts. Des parents, des éducateurs, des pédagogues, des prêtres et bon nombre de psychologues et de psychiatres n'avaient pas de mots assez durs pour dénier nos centres et ce qu'on y faisait, avec d'autant plus de conviction et de flamme qu'ils ignoraient à peu près tout de nos activités.

Vint le jour fatal où Palma m'annonça l'arrivée, dans notre île, d'une « commission d'experts » désignés par le gouvernement américain (dont nous dépendions juridiquement) pour « enquêter sur les méthodes d'éducation employées dans le Centre de formation pour enfants surdoués ».

— Je n'y peux rien, me dit le médecin d'un air grave. On vous critique de partout et même à l'O.M.S. où je suis régulièrement pris à partie, à votre propos, par notre vieil ami Kenneth Ryan qui ne pardonnera jamais à vos gosses d'avoir réussi là où il avait échoué. Mais il y a plus inquiétant encore...

Son visage s'assombrit.

— Il semble bien que le gouvernement soviétique ait mis la main sur un certain nombre de centres du même genre qui avaient été établis sur son territoire et que les gosses qui ont été pris soient examinés – Dieu sait dans quelles conditions ! – à la fois par l'armée et par la police. Du coup, le Pentagone a estimé qu'il y avait là un problème de sécurité qui relevait de sa compétence et vous pouvez vous attendre à voir quelques militaires et peut-être même quelques agents de la C.I.A. parmi les « experts » que l'on vous envoie. D'ici à ce qu'ils essaient, eux aussi, de prendre les gosses en main et de les amener à travailler pour eux...

— Cela leur sera à tout jamais impossible, dis-je tristement, mais

cette fois, docteur, je crains vraiment le pire...

CHAPITRE XI

Je prévins Iul aussitôt et nous passâmes une nuit entière à préparer les réponses aux questions que nous poseraient les experts et à définir l'attitude que nous allions prendre devant eux. L'aube se levait quand Iul repoussa tout à coup les feuillets qui s'accumulaient devant lui, bâilla, croisa les mains derrière sa tête et se mit à se balancer sur sa chaise, les yeux fixés sur le plafond, en silence.

— Ça ne marchera pas, *viejo*, murmura-t-il enfin. On va faire ce qu'on vient de dire mais ça ne suffira pas, je le sens. Ces gens du gouvernement, ces militaires, ces espions vont vouloir en savoir toujours plus sur nos méthodes, les produits que nous utilisons, l'étendue de nos pouvoirs. Le moment viendra forcément où nous ne pourrons plus, où nous ne voudrons plus répondre. Par exemple quand ils nous demanderont qui nous sommes et d'où nous venons...

Il avait terminé sa phrase d'une voix tranquille et comme indifférente. Mais nous savions l'un et l'autre que là était la clé du problème, le grand sujet tabou qu'on n'abordait jamais, même entre nous. La presse et l'opinion publique étaient d'ailleurs curieusement embarrassées à ce propos. À part quelques inconditionnels du bizarre qui avaient la manie de voir des soucoupes volantes et des Extraterrestres partout, ceux qui s'intéressaient aux gosses n'arrivaient pas à décider si, oui ou non, ils venaient d'ailleurs. Et le nombre de ceux qui préféraient croire à des « mutations » (que rien n'expliquait et qui n'expliquaient rien) était beaucoup plus élevé que celui des partisans de la théorie des Extraterrestres.

— Sans doute, disait Iul d'un air malin, parce que les adultes répugnent à admettre qu'il puisse exister des Extraterrestres plus intelligents qu'eux, et des gosses en plus !

Mais jamais il n'avait abordé le problème avec aucun d'entre nous, même avec ceux de nos enfants qu'il traitait. Il était tacitement admis qu'au cours des étranges « fêtes » collectives qui les réunissaient périodiquement ils entraient en contact avec d'autres gosses, ceux de l'espace. Mais il n'était pas question de révéler le nom de ceux-là ni de situer l'endroit où ils se trouvaient.

— Oui, répéta Iul ce jour-là. Ils vont vouloir tout savoir et je n'ai pas l'intention de les satisfaire... Et alors ? Que va-t-il se passer ? Vont-ils nous arrêter, nous enfermer dans leurs laboratoires, nous

disséquer pour trouver l'origine des œufs d'or ? C'est ce qu'ils ont fait en U.R.S.S., je le sais. Pourquoi n'en feraient-ils pas autant ici ? Au nom de leur prétendue liberté ? Ils ne la pratiquent guère entre adultes et, en tout cas, ils la refusent aux enfants, à tous ceux qu'ils appellent des « mineurs ». Comme si eux-mêmes étaient « majeurs », les pauvres ! Je me demande si nous ne devrions pas faire prévenir la Secte...

La Secte des Adorateurs d'Enfants, que tout le monde n'appelait plus que la Secte, s'était constituée peu après les événements de Sabang. Le culte que les réfugiés avaient voué à ceux qui leur avaient sauvé la vie s'était peu à peu propagé, d'abord dans le Sud-est asiatique, puis dans le reste du monde et plus particulièrement aux États-Unis. Comme on pouvait s'y attendre, Melinda avait joué un rôle déterminant dans l'extension de ce culte et jouait un peu le rôle de sa grande prêtresse. Elle avait fondé un peu partout des « chapelles » où les fidèles venaient se prosterner devant les photos des gosses ou des statuettes à leur effigie.

Les gosses avaient laissé faire, plutôt ironiques et même goguenards au début, et puis peu à peu impressionnés par la rapidité avec laquelle proliférait la Secte.

— C'est à croire que beaucoup d'adultes sont encore travaillés par une certaine nostalgie de l'enfance, avait dit Iul. Bah ! Qu'ils nous adorent donc s'ils le veulent ! Ça ne peut pas leur faire de mal... et ça pourrait nous être rudement utile un jour.

— À quoi te servirait de prévenir la Secte ? demandai-je. Que pourrait-elle faire ?

Iul s'étira longuement et se frotta les yeux. Ai-je assez dit que chacun de leurs gestes était un enchantement, chez les garçons comme chez les filles, et qu'on pouvait rester des heures rien qu'à les regarder bouger, courir, danser ou, tout simplement, vivre ? C'était la grâce même, spontanée et naturelle, comme celle que nous observons chez de très jeunes animaux, mais sans la maladresse, la patauderie de ceux-ci. Oui, leur grâce était celle de l'enfance mais amplifiée, magnifiée par tout ce qu'ils étaient en plus...

— Je ne sais pas encore, répondit Iul d'une voix rêveuse. Si nous avions de gros ennuis, peut-être pourrait-elle protester, manifester, créer de ces grands mouvements d'opinion que semblent craindre les puissants les plus haut placés. Si nous en venions là, les membres de la Secte pourraient nous cacher, nous défendre, éventuellement se battre à nos côtés...

— Se battre ! Tu envisages des combats ?

Il haussa les épaules et sourit.

— Ce n'est pas moi qui les envisage, *viejo* ! Mais il est certain que si les adultes deviennent trop envahissants, il faudra bien que nous nous défendions contre eux. Et tu sais mieux que moi comment les adultes réagissent quand on leur résiste... surtout s'il s'agit de gosses ! Je vais en parler à Melinda...

Comme un roulement de tonnerre annonciateur de l'orage qui se préparait, Carmen, ma fille et la mère de Dolores, arriva un beau matin, accompagnée d'un certain Ramon Grimes qu'elle me présenta comme son « conseiller », sans préciser en quoi il la conseillait. Je pense que Grimes avait tout bonnement pris la place du mari de Carmen, disparu on ne savait où, et je n'y aurais vu pour ma part aucun inconvénient s'il ne m'avait par ailleurs fait une impression désastreuse. Petit, les yeux fuyants, le visage chafouin, il paraissait ne s'intéresser qu'au prix de chaque chose, bien qu'il se soit mis à me parler des enfants de Carmen avec un lyrisme d'autant plus déplacé qu'il ne les avait jamais vus.

— Où sont-ils, ces chers petits, que je les serre sur mon cœur ! disait-il en promenant partout un regard de commissaire-priseur. Carmen m'en a tant et tant parlé que j'ai l'impression de les connaître mieux que si j'étais leur père...

Je doutais que Carmen ait pris cette peine. Depuis que j'avais les enfants à ma charge, elle s'en était pratiquement désintéressée. Mais enfin, c'était ses enfants et je les fis venir. Je revois encore la scène. Ils étaient superbes, tous les quatre ; les trois petits costauds, râblés, pleins de vie, et Dolores belle à se mettre à genoux. Carmen se mit à jouer le rôle de la mère d'une façon geignarde et larmoyante qui me sembla fort artificielle. Ah ! Mon Dieu ! Comme on les lui avait changés ! Elle les reconnaissait à peine. Et ils étaient, comment dire ? si... étranges, avec quelque chose d'un peu... anormal, non ? Qu'est-ce qu'on leur avait fait, au nom du ciel ?

Quant à Grimes, il détaillait Dolores d'un œil luisant et avec une expression de convoitise si évidente qu'il me fit horreur.

— Mais tu n'as pas du tout grandi ! s'exclama Carmen en examinant sa fille d'un air de reproche. À ton âge pourtant tu devrais être...

Elle se pencha et souffla quelques mots à l'oreille de la fillette qui devint très rouge et recula d'un pas.

— Non, dit-elle sèchement. Et cela n'arrivera pas !

— Qu'est-ce que tu dis ! s'exclama sa mère d'un ton théâtral. Ainsi, c'est vrai ce qu'on raconte ! ajouta-t-elle en se tournant vers moi ; c'est vrai qu'on se livre ici à des expériences abominables sur ces petits malheureux !

— Tu trouves vraiment qu'ils ont l'air malheureux ? demandai-je avec ironie.

— En tout cas, il n'est pas question que je te les laisse plus longtemps ! assura-t-elle. Ces enfants ont besoin d'une mère... et d'un père, poursuivit-elle avec un regard langoureux en direction de Grimes.

Je vis le visage de Dolores se contracter.

— Qui te dit que nous avons besoin de toi ? lança-t-elle d'un air de défi.

Ma fille parut un instant déconcertée puis se mit à battre l'air de ses bras, de plus en plus théâtrale et de moins en moins convaincante.

— Des monstres ! cria-t-elle. Voilà ce qu'ils ont fait de mes petits ! Des monstres qui n'éprouvent plus aucun sentiment pour leur mère ! Mais ça ne se passera pas ainsi ! Je me plaindrai, j'écirai aux journaux, j'alerterai la terre entière...

— Tu joues la comédie et tu la joues mal ! dit Dolores d'une voix froide.

Carmen s'interrompit net, jeta un regard furieux sur la fillette puis, avec un cri de rage, marcha sur elle, la main levée.

— Ne me touche pas, fit Dolores, immobile.

— Je vais t'apprendre, moi, petite salope ! hurla ma fille en abattant le bras.

Elle poussa un cri de douleur et regarda avec une sorte de terreur sa main qui s'était arrêtée à quelques centimètres du visage de Dolores comme si elle avait été retenue par une surface invisible.

— Je t'avais dit de ne pas me toucher, murmura Dolores, impassible.

Ma fille paniqua brusquement.

— Ramon ! Partons d'ici ! dit-elle d'une voix qui chevrotait. Ce sont des... des diables !

— Attends-moi dehors, dit Grimes.

Il avait peur, lui aussi, cela se voyait à la rangée de fines gouttes de sueur qui s'était formée sur son front. Mais sa convoitise était plus forte que sa peur.

— Tout ceci est grave, très grave, dit-il d'un air docte. Vous avez en quelque sorte kidnappé ces enfants et détourné de leur mère l'affection légitime qu'elle est en droit d'attendre d'eux. N'importe quel tribunal vous condamnerait à de lourdes peines pour cela... Si nous portions plainte, bien entendu...

Je connaissais ce genre de petits avocats marrons qui

s'entremettent dans la première affaire venue pour l'envenimer et en tirer profit. Je ne fus donc pas surpris de l'entendre poursuivre :

— ... mais je pense avoir assez d'influence sur Carmen pour la dissuader de le faire. Encore faudrait-il qu'elle obtienne de vous une compensation matérielle suffisamment importante pour adoucir un peu son immense peine...

Il eut un coup d'œil oblique en direction de Dolores et enchaîna :

— ... et la promesse de nous envoyer régulièrement cette charmante enfant pour d'assez longs séjours...

Je ne sais ce qui m'écœura le plus : la demande d'argent ou l'intérêt trop évident que cet immonde individu portait à ma petite-fille.

— Foutez le camp, salaud ! hurlai-je en le saisissant au collet et en essayant de le pousser vers la porte.

Mais il était plus fort que je ne le pensais, et plus jeune que moi. Il se dégagea sans grand effort et m'envoya dans le creux de l'estomac un coup de poing qui me plia en deux.

— Vieux con ! ricana-t-il. Puisque tu le prends comme ça, je te ferai cracher jusqu'à ton dernier sou ! En attendant, ça va être ta fête ! Prends ça !

Je vis son poing partir, puis s'écraser à quelque distance de ma mâchoire sur la même surface invisible qui avait protégé Dolores. Grimes poussa un hurlement de douleur, puis un autre en portant ses deux mains à l'arrière de sa tête.

— Lâchez-moi, cria-t-il d'une voix étranglée ; laissez-moi tranquille avec vos manigances de sorciers !

— Sortez d'ici ! ordonna Dolores.

Je me tournai péniblement dans sa direction. Elle se tenait très droite, un peu raide. Ses yeux fixés sur Grimes flamboyaient.

— Sortez ! répéta-t-elle.

L'autre disparut sans mot dire. Dolores s'approcha de moi.

— Il t'a fait mal, *viejo* ? demanda-t-elle doucement. Tu veux que je te soigne ? Je suis seule mais j'y arriverai peut-être quand même. Donne-moi la main...

Elle la prit dans sa main droite et posa la gauche sur l'endroit où Grimes avait frappé. Presque aussitôt, je sentis la douleur s'atténuer. Quelques instants plus tard, il n'en restait plus rien. Je la pris dans mes bras et l'embrassai doucement sur le front.

— Tu es une bonne petite fille, murmurai-je.

Je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une sorte de terreur. Ainsi,

les gosses avaient réussi à transmettre leurs facultés à nos enfants...
Mais qu'allait-il sortir de tout cela ?

CHAPITRE XII

J'oubliai assez vite cet incident mineur et répugnant. Il allait pourtant avoir, dans le futur, des conséquences catastrophiques qu'un peu de réflexion m'aurait peut-être permis de prévoir. Mais les jours qui suivirent ne me laissèrent guère le temps d'y penser.

Dès que les experts arrivèrent dans l'île, je sus qu'il faudrait un miracle pour que leur enquête se termine sans dommages pour nous. Visages fermés ou soupçonneux, regards hostiles, attitude distante, ils avaient, de toute évidence, été montés contre nous. Surtout les militaires qui devaient voir, dans le comportement libéré et indépendant des enfants, un intolérable manquement à la discipline.

Je ne me souviens pas de tous les enquêteurs, et pour cause, mais je revois très bien le colonel Wilfrid Skinner. C'était un grand gaillard taillé en force, cheveux en brosse et mâchoires carrées qui était aussi fait pour s'occuper de problèmes concernant l'enfance – et quels problèmes ! – que moi de mécanique quantique. Il entra dans le vif du sujet comme dans une ville assiégée.

— Monsieur Guedez, vous êtes le directeur et le responsable de cet établissement. Mais que les choses soient bien claires dès le départ : aussi longtemps que durera notre enquête, c'est nous qui mènerons le jeu.

Le pauvre ! Il ignorait encore – mais il allait l'apprendre à ses dépens – que, sur l'île, c'était les gosses, et eux seuls, qui menaient le jeu !

Je subis tout d'abord un interrogatoire minutieux, pour ne pas dire tatillon, sur les méthodes d'éducation utilisées dans le centre, le règlement intérieur, les mesures disciplinaires, que sais-je encore. Comme rien de tout cela n'existait, sauf sur le papier, et que j'avais pratiquement appris les réponses par cœur, toujours aidé par les étranges drogues que Iul me faisait absorber, je ne me tirai pas mal de ce premier contact avec les enquêteurs. L'un d'eux, James T. Barnes, un « psychologue » qui devait se révéler par la suite comme étant un agent de la C.I.A., remarqua pourtant d'un ton pincé que la description que je faisais de l'organisation interne du centre ne paraissait pas concorder entièrement avec ce qu'il avait pu observer et que les enfants semblaient y jouir d'une autonomie presque totale.

— C'est le principe de base de notre méthode, expliquai-je. Dans le cadre d'un règlement aussi souple que possible, nos enfants s'organisent eux-mêmes par autodiscipline.

Le colonel Skinner eut un reniflement dédaigneux.

— Autodiscipline ? Ça doit être un fameux bordel, ici, de temps en temps !

— Vous pourrez constater par vous-même qu'il n'en est rien, assurai-je.

Mais ce n'était là que des escarmouches superficielles et nous le savions tous. Ces messieurs n'étaient pas venus pour éplucher mon règlement et ergoter sur mes méthodes. Ils voulaient savoir ce que nous fabriquions ici et en quoi nos activités pouvaient leur être utiles. Aussi le ton changea-t-il assez vite au cours de l'audition du « médecin de l'établissement », le brave Felipe que Iul avait rendu apte à jouer ce rôle de manière très satisfaisante.

— À quoi attribuez-vous l'état de santé apparemment exceptionnel dont jouissent les pensionnaires de ce centre ? lui demanda le docteur Terry Matthews, l'expert médical du groupe.

— À la vie qu'ils mènent et à la liberté dont ils jouissent, répondit Felipe.

— Ouais, fit Matthews avec une moue sceptique ; une vie saine et libre n'a jamais empêché un enfant d'attraper la coqueluche ou les oreillons ! Est-il exact que certains de ces enfants détectent en quelque sorte les maladies qui pourraient affecter les autres et les guérissent, ou même les préviennent, par simple imposition des mains ?

Comme la chose avait été rapportée à longueur de colonnes par tous les journaux de la planète, Felipe ne fut guère embarrassé pour répondre.

— C'est exact, dit-il.

— Et comment expliquez-vous cet extraordinaire pouvoir ?

Felipe haussa les épaules.

— Je ne l'explique pas plus que... personne !

Matthews hocha la tête comme si cette réponse l'irritait.

— Et ces enfants eux-mêmes, insista-t-il, ces enfants « guérisseurs », que disent-ils de leur prétendu pouvoir ?

— Rien. Ils n'en parlent pas.

— Même quand vous les interrogez à ce sujet ?

— Je ne les ai pas interrogés, répliqua Felipe en souriant.

Matthews fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas curieux pour un homme de science ! remarqua-t-il d'un ton acide.

— Docteur, intervint Barnes, ces enfants ont-ils, à votre connaissance, d'autres facultés paranormales ?

— Pas que je sache.

— Se battent-ils entre eux ?

— Rarement et presque toujours par jeu.

— Et contre des adultes ?

— Je ne les ai jamais vus se battre contre des adultes.

Je savais où Barnes voulait en venir. Il remettait sur le tapis les vieilles histoires du bidonville et du Centre de Birmingham où l'on avait vu des gosses de treize ans jeter à terre des policiers sans que personne ait pu comprendre comment ils avaient fait. Et c'était cela, entre autres, qui intéressait surtout Barnes et ses pareils !

— Revenons à ces enfants guérisseurs, proposa un sociologue dont le nom m'échappe. D'où viennent-ils ?

C'était à mon tour de répondre.

— D'un orphelinat.

— Vous avez leurs papiers d'état civil ?

— Bien entendu.

— Avez-vous jamais vérifié si ces papiers étaient authentiques ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

Le sociologue eut un sourire narquois.

— Monsieur Guede, vous avez certainement entendu parler des événements de Birmingham. Vous avez donc appris à l'époque que les papiers de certains enfants de ce centre étaient des faux, remarquablement fabriqués, mais des faux.

— En effet.

— Et cela ne vous a pas incité à vous demander si les papiers de vos enfants n'étaient pas, eux aussi, des faux ?

— Non.

— Vous non plus, vous n'êtes pas curieux ! ricana-t-il.

— Allons, Guede ! intervint le colonel Skinner... Là, entre nous, vous avez bien une idée sur la question ! D'où sortent ces enfants ? Qui sont-ils ? Vous n'allez pas me dire que vous ne vous l'êtes jamais demandé !

J'étais coincé et ils le savaient tous. J'eus l'impression d'une meute qui s'approchait, m'encerclait et attendait, l'œil brillant et la gueule

ouverte, le signal de la curée. Je jouai le tout pour le tout.

— Bien sûr que je me le suis demandé, colonel. Et puis j'ai cessé de le faire. Parce que cela m'a paru inutile. Ces enfants étaient ce qu'ils étaient, ils avaient tel et tel pouvoir qui nous étaient utiles, à nous, et aux autres enfants dont ils s'occupaient. Cela m'a paru beaucoup plus important que le problème de leurs origines dont ils ne faisaient pas mine, d'ailleurs, de vouloir parler.

Je laissai passer un instant puis j'ajoutai sans avoir l'air d'y toucher :

— C'est d'ailleurs la même attitude qu'a adoptée la commission de l'O.M.S. qui a vu opérer les enfants dans l'île de Sabang.

Je vis leurs visages s'allonger. Que cela leur plût ou non, nous étions encore sous la protection de l'O.M.S. et ils devaient en tenir compte. Je venais de marquer un point. On me le fit payer tout de suite.

— Monsieur Guedez, en tant qu'homme d'Église, quelque chose m'inquiète dans votre Centre...

J'ai également oublié le nom de celui qui venait de parler. C'était l'expert religieux du groupe, un pasteur épiscopalien je crois, un long bonhomme aux traits anguleux et qui, malgré son état, avait des allures de demi de mêlée.

— Vous venez de parler de ces autres enfants dont s'occupent vos étranges guérisseurs. En quoi consiste exactement le traitement qu'ils leur administrent ?

C'était une des questions cruciales et je m'y étais longuement préparé avec l'aide de Iul.

— Ils développent l'intelligence de ces enfants, les fortifient physiquement et moralement, les...

— Je crains que vous n'ayez pas compris ma question, monsieur Guedez, interrompit le pasteur d'un ton froid. Vous me parlez des résultats de ce traitement. Je vous ai demandé, moi, en quoi ce traitement consistait.

Je commençais à avoir chaud et cela se voyait.

— Il est assez complexe, dis-je avec embarras, il comporte de nombreux jeux éducatifs, des danses, des chants, l'absorption de certaines substances.

— Quelles substances ? demanda vivement le docteur Matthews.

— Des hormones, je crois.

— Vous croyez ! s'exclama Matthews. Est-ce à dire que vous laissez ces... ces guérisseurs administrer aux enfants dont vous avez la garde

des substances dont vous ignorez tout ?

C'était parfaitement exact et je voyais fort bien ce que cela pouvait avoir d'inquiétant à leurs yeux. Mais comment leur faire comprendre mon point de vue, la confiance totale que j'avais dans les gosses parce que je savais, moi, qu'ils étaient infiniment plus intelligents et plus puissants que nous ?

— Je pourrai répondre à cette question en consultant mes notes, dit bravement Felipe qui essayait de détourner l'orage sur lui.

Il y parvint plus qu'il ne le souhaitait.

— Ah ! Docteur ! dit le pasteur avec une satisfaction visible. C'est à vous précisément que je voulais poser la question suivante : vous nous parliez tout à l'heure de l'état de santé exceptionnel de ces enfants. Il y a pourtant un détail qui m'intrigue, pour ne pas dire qu'il m'angoisse. Est-il exact que tous ces enfants, garçons et filles, sont impubères ?

Felipe hésita puis se jeta à l'eau.

— C'est exact.

Les yeux du pasteur étincelèrent et son visage chevalin se contracta.

— Pourtant, nombre de ces enfants paraissent avoir treize ou quatorze ans, c'est-à-dire un âge où ils pourraient avoir atteint la puberté.

— Oui.

— Et cependant aucun d'entre eux n'est pubère ?

— Non.

Je sentais mes orteils se recroqueviller dans mes chaussures. Nous touchions là un point capital et particulièrement périlleux pour nous, les adultes. *Car nous ne savions que répondre.* Les gosses n'avaient jamais abordé ce sujet avec nous, pas plus que celui de leurs origines...

— Il y a combien de temps que vous connaissez ces enfants, docteur ? demanda le pasteur.

— Un an environ.

— Et, en un an, pas un garçon, pas une fille n'est arrivé à l'âge de la puberté ?

Felipe, complètement désarçonné, secoua la tête sans répondre. Le pasteur se dressa.

— Est-ce que cela ne pourrait pas signifier, docteur, demanda-t-il d'une voix tonnante, que ces mystérieux traitements, ces hormones inconnues ont pour effet de retarder ou peut-être même d'empêcher

l'apparition de la puberté chez ceux qui en sont l'objet... j'allais dire les victimes ? J'exige une réponse, docteur !

— C'est possible en effet, admit enfin Felipe en jetant un coup d'œil désespéré dans ma direction.

Hélas ! Je ne pouvais rien pour lui. Et le pasteur exploitait à fond son avantage.

— Ainsi, messieurs, il est possible, il est probable que, dans ce centre où il se passe tant de choses étranges et mal expliquées, certains traitements qui y sont appliqués ont pour but d'empêcher des enfants de se développer normalement, d'évoluer dans le sens qui est prévu par la nature et par Dieu, notre créateur. Je laisse à chacun d'entre vous le soin d'apprécier, en son âme et conscience, la gravité, l'horreur d'une pareille situation. Car, si j'ai bien compris, ce que l'on fait ici, de nos enfants, ce sont des monstres !

Je sus à cet instant que le centre était condamné. Car le pasteur venait de porter contre nous une accusation dont nous ne pourrions pas nous relever et qui allait nous faire un tort immense aux yeux de la prude et bigote Amérique : nous osions nous opposer à l'œuvre de Dieu ! En d'autres temps, on nous aurait brûlés comme sorciers... De nos jours on agit avec plus de nuances : on enferme les dissidents dans des cliniques psychiatriques. Il n'est pas sûr que ce soit tellement plus humain.

Pendant la suspension de séance qui suivit l'intervention du pasteur, Skinner s'approcha de moi et m'entraîna à l'extérieur du bâtiment.

— C'est plutôt mal parti pour vous, hein, Guedez ? dit-il rondement.

— Je le crains, colonel, et c'est vraiment navrant. Nous avons là une occasion unique de faire progresser nos connaissances dans certains domaines.

— Ouais, dit-il en se grattant le crâne. Écoutez, vieux, il y a peut-être moyen de s'arranger. Nous, toutes ces histoires de doigt de Dieu et de respect de la nature, on s'en cogne ! Ce qui nous intéresse, ce sont les facultés de ces gosses et, accessoirement, leurs origines... Encore, ça, on peut s'en passer... À condition que nous sachions exactement ce qu'ils ont dans le ventre et comment ils s'en servent.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et baissa la voix.

— Si vous arriviez à convaincre quelques-uns de ces gosses de nous suivre de leur plein gré et de collaborer sincèrement avec nous, nous pourrions sans douter fermer les yeux sur pas mal d'autres choses, vous voyez ce que je veux dire ?

Était-ce la planche de salut ou le brin de paille du noyé ? Je m'en saisis en tout cas.

— Je vais voir ce que je peux faire, colonel. Mais ce ne sera pas facile. Ces gosses sont habitués à une très grande autonomie, une liberté totale.

Un sourire agressif distendit ses lèvres épaisses.

— Ah oui ? ricana-t-il... Eh bien, il va pourtant falloir qu'ils fassent un effort. Guedez, parce que, s'ils refusent de collaborer avec nous, le centre sera fermé et nous les emmènerons quand même, que cela plaise ou non à leur sens de l'autonomie et de la liberté !

CHAPITRE XIII

Quand je rapportai ces propos à Iul, il prit une mine songeuse.

— Qu'est-ce qu'il entend exactement par « collaborer » ? demanda-t-il.

— Que vous lui disiez tout sur ce que vous êtes et ce que vous êtes capables de faire. Que vous en fassiez toutes les démonstrations qu'on vous demandera. Et que vous acceptiez de subir les tests qu'on vous imposera.

Il hocha la tête avec une sorte d'incrédulité.

— Mais en quoi tout cela les intéresse-t-il tellement ? Qu'est-ce qu'ils peuvent faire de ces tests ?

— Ils veulent voir si certaines de vos facultés ne pourraient pas être utilisées sur le plan militaire. Votre manière de vous battre, par exemple, ou d'arrêter les coups décochés contre vous par votre seule force mentale. Serais-tu capable d'arrêter une balle de fusil grâce à cette force ?

— Oui, bien sûr. Mais...

Soudain, ses yeux transparents s'agrandirent.

— Je comprends ! Ils croient qu'ils pourraient reproduire cette force mentale chez eux et s'en servir comme d'une arme !

— C'est bien cela.

Il se mit à rire avec un peu de mépris et, en même temps, de pitié.

— Les imbéciles ! Ils n'ont décidément rien compris ! Cette force mentale ne peut pas exister chez les adultes. Et ils ne vont quand même pas nous enrégimenter pour nous faire jouer aux petits soldats avec eux !

Je détournai les yeux.

— Je crois que c'est exactement ce qu'ils souhaitent faire.

Iul se dressa tout à coup, un peu pâle.

— Alors c'est non ! dit-il d'une voix dure.

— Mais que faire d'autre ? Ils sont prêts à vous emmener tous et à vous enfermer... Et ils en ont les moyens !

Iul avait déjà retrouvé son sourire.

— Nous avons les nôtres, assura-t-il de cette voix musicale qui contrastait étrangement avec la menace contenue dans ses paroles.

Les experts reprirent leur interrogatoire mais il n'était plus que de pure forme. Visiblement, leur siège était fait et leur décision prise : il n'était pas question de laisser des êtres aussi précieux que les gosses entre les mains d'amateurs comme moi, Melinda ou Felipe. Ils méritaient mieux que nous, m'expliqua le « sociologue » James T. Barnes au cours d'un aparté, et il était de notre devoir de laisser s'épanouir leurs extraordinaires facultés en les confiant à des gens qui sauraient leur faire atteindre un rendement maximum.

Quant à Skinner, il attendait que je réponde à sa proposition avec la tranquille assurance de quelqu'un qui savait – qui croyait savoir – que je n'avais pas le choix.

Le plus extraordinaire peut-être c'est que ni lui, ni Barnes, ni aucun des autres enquêteurs n'avaient l'air de se rendre compte que ce n'était pas à moi de choisir et que les gosses, et eux seuls, détenaient les clés du problème. L'attitude des experts à cet égard est parfaitement illustrée par le fait qu'à aucun moment ils ne cherchèrent à poser des questions aux gosses. Surdoués, mutants dotés de facultés parapsychique et peut-être extraterrestres, ce n'était jamais à leurs yeux que des enfants et, comme tels, des êtres inférieurs dont on ne demandait pas l'avis. Ce point de vue absurde allait puissamment contribuer à déclencher la crise qui couvait.

De leur côté, les gosses multipliaient les réunions dans la clairière et sans doute ces contacts extérieurs dont je ne savais rien. C'est probablement ainsi qu'ils apprirent que d'autres centres comme le nôtre – et notamment celui qui se trouvait près de Tampa – étaient l'objet des mêmes enquêtes et des mêmes pressions.

Je n'oublierai jamais la nuit où Iul entra dans ma chambre et me sortit du lit sans ménagement. D'une voix basse et tendue, il me dit ce qu'il venait d'apprendre : un des centres, situés dans les Montagnes Rocheuses, avait expulsé ses enquêteurs avec pertes et fracas. La police était aussitôt intervenue en force et, comme à Birmingham, avait utilisé des gaz incapacitants. Depuis, les gosses se trouvaient prisonniers sous bonne garde à l'hôpital du pénitencier d'Englewood.

— Cette fois, c'est fini, nous partons, me dit Iul d'un air grave. Il est impossible de s'entendre avec les adultes de cette planète ni même de les neutraliser. Nous avons commis une erreur en venant ici. Mais nous ne repartirons pas sans nos camarades emprisonnés. D'autres groupes s'occupent de ceux qui se trouvent en U.R.S.S. Le nôtre est chargé de libérer ceux du pénitencier d'Englewood.

Je n'essayai même pas de discuter. J'étais trop las, trop triste. Et

d'ailleurs qu'aurais-je pu dire ? Au point où en étaient les choses, il valait mieux, en effet, qu'ils s'en aillent. Ce que nous deviendrions après leur départ, je préférerais ne pas y penser.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? demandai-je.

Il retrouva aussitôt son sourire espiègle.

— Tu vas voir, *viejo*. On va bien s'amuser ! Pour commencer, tu vas aller, demain, voir les enquêteurs et leur dire que nous les retiendrons en otages aussi longtemps que nos camarades d'Englewood ne seront pas en liberté.

— En otages ! m'exclamai-je, les yeux hors de la tête. Mais, Iul, tu es complètement fou ! Ces gens sont des envoyés du gouvernement américain. Si tu en fais des otages, dans l'heure qui suivra l'île sera assiégée par les forces de la police et peut-être de la Navy. Ils enverront des avions qui vous inonderont d'incapacitants. Tu ne sais pas de quoi ils sont capables !

— Ils ne savent pas de quoi *nous* sommes capables ! répliqua-t-il en riant. Tiens, *viejo*, viens voir, je vais te montrer quelque chose de drôle, viens.

Je le suivis sans comprendre mais déjà terrorisé. Qu'est-ce que ces diables de gosses avaient encore inventé ?

Il pleuvait à torrents sur l'île et j'étais trempé quand j'arrivai à la clairière vers laquelle Iul m'avait conduit. Mais j'oubliai aussitôt cet inconvénient. Le spectacle qui s'offrait à moi était l'un des plus étonnants que j'aie jamais pu voir. Dans l'ombre épaisse, un immense cercle phosphorescent faisait le tour de la clairière et paraissait flotter à moins d'un mètre du sol. Je mis un moment à me rendre compte qu'il devait être créé par les yeux des gosses formant la ronde. C'était si impressionnant, si totalement irréel que je restai figé sur place, paralysé par une sorte de terreur sacrée. J'entendis le rire de Iul tout près de moi.

— C'est beau, la fête, hein, *viejo* ? Et puis c'est efficace... Viens, donne-moi la main et suis-moi...

J'obéis, je fis quelques pas en avant... et j'eus soudain l'impression que l'air s'épaississait autour de moi, comme si je devais lutter contre un vent violent, mais un vent qui aurait été, en même temps, parfaitement immobile... Je sais que cela n'a guère de sens mais je ne vois pas comment décrire ce phénomène d'une autre manière...

Soudain cette sorte de barrage immatériel céda et je m'aperçus aussitôt que la pluie avait cessé brusquement.

— Tu ne remarques rien ? demanda Iul.

— Il ne pleut plus, dis-je.

Iul rit de plus belle.

— Et pourtant si, *viejo* ! Écoute...

J'écoutai. À quelques mètres de moi, l'averse continuait avec une violence inchangée.

— Il ne pleut plus *ici*, *viejo*, continua Iul qui semblait s'amuser beaucoup. Nous avons créé un... une espèce de dôme au-dessus de cette clairière...

— Un dôme ? répétais-je en levant la tête vers le ciel noir.

— Une barrière si tu préfères. Faite à l'aide de la... force mentale. C'est une... modification de... ce que vous appelez le champ magnétique...

Il hésitait, cherchait ses mots comme chaque fois qu'il parlait de ces choses. Comme si le langage humain était trop pauvre, trop imprécis pour expliquer ses étranges pouvoirs.

— Rien ni personne ne peut entrer ici, ni en sortir sans que l'un de nous soit là pour le permettre, est-ce que tu comprends, *viejo* ? Et ce dôme, nous sommes en train de l'agrandir en ce moment même. Dans quelques heures, il recouvrira l'île tout entière. Nous serons totalement coupés du monde. Pas un policier, pas un bateau, pas un avion ne pourra quoi que ce soit contre nous !

Il se tourna vers le cercle phosphorescent et cria, d'une voix joyeuse :

— Pas vrai, vous autres ?

Une ovation triomphale lui répondit, faite de cent cris, cent rires, cent exclamations enthousiastes. C'était d'une gaieté un peu folle mais moi j'avais le cœur serré. Car, si je retrouvais les gosses et leur joie de vivre, c'était à l'instant précis où ils entraient en guerre, une guerre singulière et déconcertante comme eux-mêmes et leurs pouvoirs, mais une guerre malgré tout.

— Alors, *viejo* ? Qu'en dis-tu ? demanda Iul. Ce n'est pas une belle fête ?

— J'espère qu'elle restera belle, Iul. Et maintenant, laisse-moi repartir...

Il me reprit la main, me guida. J'eus de nouveau l'impression de franchir une sorte de tempête pétrifiée. Une fois passé le barrage, je me retournai. Iul était resté de l'autre côté, souriant, les yeux pleins de lumière. Il me salua de la main.

— Ne te fais pas de soucis, *viejo*, tout ira bien, tu verras. Mais n'oublie pas, dès l'aube, d'aller prévenir les enquêteurs qu'ils sont nos prisonniers. Ils n'auront plus qu'à prendre contact avec leur

gouvernement pour négocier la libération des nôtres.

« Comme c'est simple ! pensais-je avec une ironie amère ; pour lui ce n'est qu'un jeu d'enfant ! »

Je tendis la main pour lui rendre son salut et heurtai un obstacle invisible. C'était lisse comme du verre ou du métal poli et, en même temps, parcouru de vibrations ou, plus exactement, d'une sorte de frémissement continu. Je retirai vivement la main et repartis presque en courant. Là-bas, dans la clairière, une nouvelle ovation venait de s'élever. Iul leur avait sans doute dit de quelle mission il m'avait chargé et, déjà, les gosses chantaient victoire...

Je ne me rendormis pas comme bien on pense et passai le reste de la nuit à réfléchir à la situation et à prévoir les pires catastrophes. Mais, de toutes, celle qui me désespérait le plus, c'était la perspective du départ des gosses. Et je pus mesurer, pendant ces heures sinistres, la place énorme qu'ils avaient pris dans ma vie... et dans mon cœur. Oui, ils m'avaient asservi, plongé dans les situations les plus difficiles – et celle où je me trouvais n'était pas la moins périlleuse – ils m'avaient souvent fait peur, horreur même, par leur cruauté candide, leur férocité sans scrupule. Mais je n'y pouvais rien, c'était ainsi, je les aimais. Et le fait de savoir que plus jamais je ne les reverrais courir, jouer, danser autour de moi, que plus jamais je ne pourrais observer le manège des fillettes et leur coquetterie d'autant plus troublante qu'elle était sans portée me plongeait dans un chagrin profond qui ne m'a plus quitté depuis...

J'étais dans un piteux état quand je me présentai, à l'aube, au pavillon où logeait le colonel Skinner. Déjà levé, il était en train de faire sa gymnastique en caleçon de toile et ne s'interrompit pas pour moi.

— Alors, Guedez, demanda-t-il de sa voix de stentor, j'espère que vous m'apportez de bonnes nouvelles.

— Pas exactement, colonel.

Et, d'une voix blanche, je lui dis ce qui se passait. Je m'attendais à une explosion de colère. À ma grande surprise, dès qu'il eut entendu le mot d'« otage », Skinner partit d'un éclat de rire homérique et, comme il était en train d'exécuter une flexion des jambes, il tomba assis sur le sol sans cesser de rire.

— Des otages ! hurla-t-il. Voilà que nous sommes les otages de ces moutards ! C'est une excellente plaisanterie, Guedez, et je vous promets qu'elle va faire rire tout le Pentagone ! Et maintenant, qu'avez-vous de sérieux à me dire ?

— Mais je suis on ne peut plus sérieux, colonel ! protestai-je. Les gosses ont enfermé l'île dans une sorte de barrage énergétique et ils ne

vous en laisseront sortir que si on relâche leurs camarades d'Englewood.

Il me jeta un regard de pitié.

— Si vous êtes bourré, mon vieux, vous commencez tôt dans la journée ! Et si vous êtes dingue, il faut vous faire soigner ! Qu'est-ce que cette histoire de barrage énergétique ?

Je tentai de le lui expliquer. D'un geste dédaigneux, il m'interrompit à la troisième phrase.

— Conneries ! Comment un homme de votre âge peut-il croire à de pareilles stupidités ?

J'abandonnai.

— Pensez-en ce que vous voudrez, colonel. Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. Veuillez avoir l'amabilité de prévenir vos collègues de la commission d'enquête. Vous pouvez librement disposer de notre station radio pour prendre contact avec les autorités responsables et les mettre au courant de la situation.

Je le quittai avant qu'il eût trouvé quoi que ce fût à me répondre, en me disant que la mission d'ambassadeur était vraiment bien difficile quand une des parties en cause jouissait de pouvoirs paranormaux et l'autre faisait preuve d'un scepticisme aussi obstiné. « Je me demande, pensais-je, combien de temps Skinner et les autres mettront à admettre qu'ils sont bien, en effet, prisonniers des gosses. »

J'eus la réponse peu de temps après et de la manière la plus tragique. Skinner fit irruption dans mon bureau en compagnie de Matthews et du pasteur. Le colonel avait cessé de rire.

— Guedez !... aboya-t-il, nous partons à l'instant ! Nous allons rendre compte au gouvernement de la situation qui règne ici et de votre refus de coopérer. Attendez-vous à recevoir de nos nouvelles dans très peu de temps et soyez sûr d'avance qu'elles ne seront pas bonnes !

Je me levai, très pâle.

— Vous partez ? Mais comment ?

Skinner haussa ses larges épaules.

— Comme nous sommes venus, par avion. Vous n'avez pas la prétention de nous en empêcher, je pense ?

— Mais c'est impossible, colonel ! Votre avion ne pourra pas franchir le barrage énergétique, il s'écrasera contre lui !

— Barrage énergétique, mon cul ! gronda Skinner. Si vous vous imaginez que je vais me laisser avoir par un pareil bluff...

— Ce n'est pas un bluff, insistai-je. J'ai senti ce barrage, je l'ai

touché de la main !

— Vous êtes complètement siphonné, mon vieux, dit Skinner. Je vous promets que la première chose que je ferai quand je vous aurai ramené sur le continent, c'est de vous faire interner !

Je me sentis sur le point de défaillir. Si cet abruti galonné s'entêtait et s'il entraînait les autres enquêteurs avec lui, ce serait le massacre et *lui allait perdre tous ses otages à la fois.*

— Faites au moins une expérience, suppliai-je. Prenez un canot à moteur et essayez de vous éloigner de l'île. Vous ne devriez pas tarder à vous heurter au barrage...

— Salut, Guedez ! À bientôt ! jeta Skinner en tournant les talons, suivi par les autres.

Désespéré, je les vis prendre en Jeep la direction du petit aéroport de l'île. Je ne sais ce qui se passa ensuite. Eurent-ils une discussion au sujet des pouvoirs paranormaux des gosses ? Avais-je réussi à impressionner certains d'entre eux ? Toujours est-il que je vis la Jeep – je l'observais à la jumelle – s'arrêter à mi-course. Matthews et le pasteur en descendirent et Skinner repartit seul, en compagnie du pilote après leur avoir crié quelque chose de peu aimable si j'en jugeais par son expression.

La suite fut rapide et horrible. La Jeep s'arrêta près de l'appareil qui avait amené les enquêteurs. Skinner et le pilote disparurent dans la carlingue. Quelques instants plus tard les réacteurs se mirent à rugir. L'appareil fit son point fixe, puis prit sa course et décolla. Pendant quelques instants, je crus que Skinner avait eu raison, que quelque chose n'avait pas marché dans la mise en place du barrage énergétique...

Et puis, au moment où il prenait de l'altitude, l'appareil explosa dans une boule de flammes et ses débris se mirent à retomber lentement vers la mer.

CHAPITRE XIV

Après ce lamentable accident – dû, il faut bien le reconnaître, à la seule bêtise de Skinner – nous nous trouvions en apparence dans une situation sans issue. Certes, les gosses détenaient les enquêteurs en otages derrière leur barrage énergétique mais ils étaient, eux aussi, prisonniers. Pour les réduire à merci, il suffisait au gouvernement d'ordonner le blocus de l'île et puis d'attendre tranquillement que nos réserves de vivres s'épuisent. C'est ce que Barnes me fit remarquer avec une hargne vengeresse.

— On les aura, Guedez ! On les aura par la fatigue et par la faim ! Et quand nous les tiendrons, j'aime autant vous dire que vous aurez pas mal de comptes à nous rendre !

Car, dans l'esprit des enquêteurs, si je n'avais pas été capable de me faire obéir par les gosses c'est que j'avais partie liée avec eux. D'ailleurs les apparences étaient contre moi : c'était moi qui avais transmis par radio, aux autorités responsables, les exigences des gosses. Elles étaient simples : ils voulaient la libération de leurs camarades enfermés à Englewood et c'était tout. Ni rançon, ni moyen de transports, ni terre d'asile (qu'en auraient-ils fait ?). Ils n'assortissaient pas non plus leur demande des menaces habituelles et à aucun moment ils ne parlèrent d'exécuter les otages. Les « enfants kidnappeurs », comme la presse les appela, ne semblaient donc pas, au départ, en position de force et les enquêteurs ne se firent pas faute de me le faire remarquer.

— Ce petit jeu ne les mènera nulle part, me disait encore Barnes. Vous devriez bien les en convaincre. Avec tous leurs pouvoirs, ce ne sont quand même que des gosses. Ils se fatigueront les premiers...

C'était compter sans l'extraordinaire ingéniosité des gosses, une ingéniosité qui n'apparut d'ailleurs que peu à peu et ne se révéla dans toute son ampleur que lorsque tout fut terminé. C'est ainsi qu'il fallut plusieurs jours aux adultes pour comprendre que la « révolte des terroristes en culottes courtes » (autre trouvaille de la presse) ne se limitait pas à notre île mais qu'elle avait éclaté simultanément dans tous les centres où se trouvaient des gosses, et ceci sur la Terre entière.

Du coup, le problème prit sa vraie dimension. Il n'y avait plus une, mais plusieurs centaines de « citadelles » protégées par leur barrage

énergétique et le nombre d'otages dépassait le millier. Le temps de prendre conscience, avec une stupeur terrifiée, que les gosses avaient littéralement envahi la planète et s'y étaient solidement implantés et les adultes subirent un autre choc : des troubles éclatèrent en de nombreux endroits – presque toujours à proximité d'un centre – entre les forces de police et les membres de la Secte des Adorateurs d'Enfants. Ces derniers protestèrent, de façon pacifique tout d'abord, puis avec de plus en plus de violence contre l'attitude sacrilège des adultes envers les « enfants-dieux ».

Je compris alors que Iul avait mis à exécution son projet d'utiliser la Secte à son profit. Et sans doute avait-il donné à Melinda des instructions précises car bientôt, dans toutes les « chapelles » où la Secte célébrait son culte devant les photos ou les effigies des gosses, des messages furent diffusés. De leur voix cristalline, les gosses suppliaient leurs adorateurs de les aider à lutter contre les adultes menaçants.

— Nous ne voulions que votre bien, nous n'avons fait que votre bien, disait un de ces messages (qui fut ensuite retransmis par une radio régulière), et regardez comment les adultes nous traitent ! Ils nous assiègent, ils nous affament, ils attendent que nous nous rendions pour nous enfermer dans leurs prisons et leurs cliniques où ils effectueront sur nous d'abominables expériences. Tout ce que nous demandons aujourd'hui c'est qu'ils libèrent nos camarades prisonniers. Ensuite nous disparaîtrons et vous n'entendrez plus parler de nous. Aidez-nous, frères de la Secte ! Intervenez auprès de vos gouvernements, vos hommes politiques, vos hommes de science, vos responsables à tous les niveaux pour qu'il soit mis fin à la monstrueuse persécution dont nous sommes victimes. Car nous ne voulions que votre bien, nous n'avons fait que votre bien...

Barnes était près de moi quand fut diffusé ce message. Et, malgré toute sa haine des gosses, je vis bien que la voix claire et enfantine le touchait beaucoup plus qu'il ne voulait le laisser paraître. Il ricana pour dissimuler son trouble.

— S'ils croient qu'ils vont s'en tirer comme ça, ils rêvent, ces marmots ! Qu'est-ce c'est, après tout, que les fidèles de la Secte ? Des vieilles filles hystériques, des couples en mal d'enfants, des rêveurs de tout poil...

Il s'avéra pourtant bientôt que la puissance de la Secte était bien plus grande que quiconque – moi compris – l'eût pensé. Des hommes jouissant d'une autorité considérable dans des pays et des milieux fort différents intervinrent publiquement pour qu'il soit mis fin aux « honteux traitements » dont les gosses étaient victimes. Tout en faisant les plus expresses réserves sur la « nature exacte » des « enfants

guérisseurs », un cardinal protesta en chaire contre les « agissements inhumains » de ceux qui assiégeaient les gosses. La politique s'en mêla, un peu partout dans le monde. De nombreux partis accusèrent les militaires de vouloir s'emparer des gosses pour exploiter leurs facultés paranormales à des fins guerrières (ce qui, comme on sait, était vrai). Et une immense campagne mondiale se développa bientôt sur le thème : « Laissez-les tranquilles ! Ce ne sont que des enfants ! »

Iul, que je voyais quotidiennement, paraissait s'amuser beaucoup.

— Ces adultes ! s'exclamait-il joyeusement... On les retourne comme des crêpes ! Tantôt ils nous méprisent parce que nous ne sommes « que des enfants » et tantôt ils sont pleins de pitié et de tendresse... pour la même raison ! Et il suffit de quelques plaintes et d'une voix un rien pleurarde pour les faire passer du mépris à la tendresse sans même qu'ils s'en rendent compte...

Étranges êtres ! La tension ambiante ne semblait pas le moins du monde les entamer et je ne les ai jamais vus plus heureux et plus insoucians que pendant cette période. Ils n'ont jamais tant ri, tant dansé, tant joué. J'ai d'abord pensé que, comme les enfants qu'ils étaient, ils jouissaient de la merveilleuse faculté de s'abstraire de la réalité quand elle était pénible et de pouvoir, à leur gré, par l'imagination, en recréer une autre, plus aimable, bref d'être capables de jouer au milieu du désastre. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'en fait ils transmuiaient le désastre en jeu et que, loin de fuir la réalité, ils la prenaient à bras-le-corps et la changeaient de signe.

Je me souviens d'une assemblée dans la clairière où ils parodièrent une séance de la commission d'enquête. Ils avaient aligné devant eux une rangée de mannequins bourrés de paille qu'ils avaient baptisés « le pasteur », « le sociologue », le « médecin », « le militaire » et, inversant les rôles, ils les interrogeaient.

— Sociologue, tu te sens bien dans ta peau de sociologue ? demandait l'un d'eux.

— Moi ? Pas du tout ! répondait le gosse chargé d'être le porte-parole du mannequin, mais plus je me sens mal, plus j'ai envie que la société tout entière se sente aussi mal que moi.

— Et toi, pasteur, penses-tu que Dieu soit content de toi ?

— Certainement pas et, s'il y en avait un, je serais sans doute foudroyé sur place mais heureusement Dieu n'existe pas ! disait en riant le pasteur.

— Et toi, le militaire, t'imagines-tu vraiment que tu pourrais, un jour, disposer de nos pouvoirs pour faire la guerre ?

Le « militaire » répondait d'une voix lamentable :

— Hélas non ! Il me manque le principal, votre fameuse glande. Mais je finirai bien par m'en faire greffer une ou m'en faire fabriquer une prothèse par les médecins !

— À vos ordres, mon militaire, disait le mannequin médecin. C'est comme si c'était fait !

Je n'avais pas compris ces dernières répliques et comme Iul se montrait de plus en plus ouvert et confiant avec moi, j'osai l'interroger à propos de cette « fameuse glande ». Il me jeta un regard étonné puis se mit à rire.

— C'est vrai qu'on ne t'a jamais rien dit à ce sujet, *viejo* ! s'exclama-t-il d'un air amusé. Et nous allions repartir sans te mettre au courant ! Allons ! Il faut quand même qu'il y ait un adulte sur cette terre qui connaisse notre grand secret... La glande, *viejo*, la glande pinéale, appelée aussi épiphyse, un tout petit organe de la taille d'un grain de blé, qui se trouve à la base du crâne. C'est la clé de tout, *viejo*, de l'intelligence, de la mémoire, des sensations, de ces facultés que vous dites paranormales. Et vous n'avez pas la moindre idée de ce à quoi elle peut servir !

Son rire se chargea de mépris.

— J'ai lu un article sur l'épiphyse récemment dans une revue médicale. C'était à se tordre ! Des pages et des pages de phrases obscures, de calculs aberrants, de raisonnements alambiqués et d'expériences idiotes pour finir par conclure que l'épiphyse sécrétait une hormone, la mélatonine. Fort bien, ce n'est pas faux d'ailleurs, encore que ce soit loin d'être tout. Mais à quoi donc sert la mélatonine ? Ils n'en savent rien, *viejo* ! Tout ce dont ils sont sûrs c'est qu'elle blanchit la peau des batraciens, quelle découverte utile et essentielle !

Il redevint soudain sérieux.

— Et pourtant il y a eu un homme, un seul, qui s'est approché de la vérité. Il s'appelait René Descartes et voyait dans la glande pinéale le « siège de l'âme ». C'était mal dit mais pas mal vu ! Et la sagesse populaire avait deviné quelque chose en surnommant cette glande « le troisième œil ». Mais vous n'êtes jamais allés au-delà de ces approximations. Et vous n'avez jamais réfléchi au fait, pourtant capital, que la glande pinéale se calcifie et perd par conséquent ses pouvoirs au moment de la puberté !

J'écoutais, le cœur battant, avec l'impression soudaine de tout comprendre.

— Tout est là, *viejo*, poursuivait Iul, les yeux brillants. Tout ce qui

nous sépare, vous et nous, tout ce qui fait que nous sommes ce que nous avons réussi à préserver et que vous êtes ce que vous avez accepté de devenir : des êtres diminués, des malades. Car je te l'ai déjà dit, *viejo*, l'âge adulte n'est pas un épanouissement, au contraire. C'est une régression, une maladie. Et tout ce que nous faisons, pour nous et pour les enfants dont nous nous occupons, c'est d'empêcher cette maladie d'apparaître, c'est de nous maintenir en deçà de la puberté.

Ce jour-là, sans doute en veine de confidences, il me parla longuement des procédés qu'ils employaient pour échapper à la « maladie de l'âge adulte ». Je ne me consolerais jamais de ne pas avoir pris de notes à l'époque. Car depuis, l'âge, les épreuves et l'affaiblissement qu'elles ont provoqué m'ont fait oublier bien des choses. Je me souviens confusément que Iul parlait beaucoup d'un traitement de l'hypothalamus comme moyen d'échapper au vieillissement. Mais de quoi était fait ce traitement ? Il me semble que les gosses utilisaient un nombre considérable d'hormones pour modifier leur métabolisme. Je me souviens aussi d'une expression qui me frappa mais dont je ne suis pas certain de comprendre encore le sens aujourd'hui. Il s'agissait, disait Iul, d'*arrêter l'horloge du temps intérieur*.

Mais le plus important, c'était non seulement d'empêcher la calcification de la glande pinéale mais aussi d'en développer considérablement les propriétés. Et ces propriétés paraissaient infinies.

— Tout ce que nous sommes vient de là et y retourne, disait Iul. Ces contacts que nous avons entre nous et que vous dites à tort télépathiques, nous les établissons grâce à la glande pinéale. Nous pouvons ainsi, d'abord communiquer avec une facilité et une précision fabuleuses, ensuite multiplier la puissance de nos facultés par toutes celles qui nous entourent. C'est ainsi que nous arrivons à faire ce que vous croyez être des prodiges comme de diagnostiquer un mal et de le guérir par simple imposition des mains ou de créer un barrage énergétique comme celui qui nous protège en ce moment.

Est-ce moi qui lui ai posé la question ? Est-ce lui qui a spontanément abordé le sujet ? Iul en tout cas m'a parlé de leur manière de se reproduire. Le problème ne se posait pas pour eux comme pour nous. D'abord parce que leur durée de vie était infiniment plus étendue que la nôtre, plusieurs centaines de nos années, je crois. Et puis ils ne trouvaient pas indispensable, comme nous, d'accroître indéfiniment et anarchiquement le nombre d'individus composant leur espèce.

Quand ils estimaient qu'un groupe de nouveaux gosses était indispensable à leur équilibre démographique, ils les fabriquaient. Comment ? Je n'en sais plus rien et d'ailleurs, sur le moment, je n'y ai

pas compris grand-chose. Cela avait, je crois, un rapport avec le procédé du *cloning* dont on a parlé chez nous à une certaine époque, la possibilité de reproduire une sorte de duplicata d'un individu à partir d'une de ses cellules... Mais, mon Dieu, que tout cela est vague et confus...

En revanche, je me souviens très bien lui avoir demandé pourquoi les gosses m'avaient, si l'on peut dire, adopté, moi et d'autres adultes de mon genre. Je réentends son rire à la fois ironique et amical, je sens encore sur mon épaule la tape cordiale qu'il m'a donnée.

— Parce que j'ai senti que tu nous aideras, *viejo*. Parce qu'il y avait un contact entre nous, un contact qui n'avait pas besoin de la parole pour s'établir. Qui sait ? Peut-être ta glande pinéale n'est-elle pas entièrement calcifiée. Tu as bien réagi à l'absorption de certaines hormones... On aurait peut-être fini par faire quelque chose de toi, *viejo*, si... si tes frères, les hommes, ne nous obligeaient pas à partir...

CHAPITRE XV

Mes frères les hommes... Ce que j'ai pu les haïr pendant les jours qui suivirent !

Pourtant, dans la tempête qui montait, il y avait eu un moment d'accalmie, comme l'œil d'un cyclone, comme si les crises humaines connaissaient, elles aussi, leur période de rémission ainsi que cela se passe dans certaines maladies. Quand de nouveaux affrontements entre les membres de la Secte et les forces de police eurent fait des morts et des blessés dans plusieurs grandes villes du monde, l'opinion publique, poussée par le mouvement « Ce ne sont que des enfants » exigea que les gouvernements mettent fin aux sièges qu'ils poursuivaient obstinément autour des « citadelles » des gosses et entament des négociations avec ces derniers.

Sous la pression de l'O.M.S. – où Palma n'oubliait pas qu'il nous avait parrainé un temps – l'affaire fut confiée à l'O.N.U. Très vite, la solution parut trouvée : on allait regrouper tous les gosses dans une région du monde peu peuplée et on les y laisserait vivre dans une relative indépendance, sous le contrôle d'une commission internationale d'hommes de science chargés de suivre leurs travaux, et sous la protection des casques bleus.

Comme il fallait s'y attendre, plusieurs grands pays, U.R.S.S. et U.S.A. en tête, firent des pieds et des mains pour s'opposer à l'adoption de ce projet. Il ne pouvait être question, dirent-ils, chacun dans son style particulier, de faire des gosses des espèces de « citoyens du monde » qui ne relèveraient plus d'aucun pouvoir. Ce serait les laisser poursuivre librement leurs « dangereuses expériences » sans aucun profit pour les adultes. Comme le fit spirituellement remarquer le délégué américain, « je ne laisserais pas mes gosses jouer chez moi avec des allumettes de peur de retrouver ma maison en cendres. Je ne vois pas pourquoi je laisserais ceux-ci jouer avec leurs barrages énergétiques car je ne sais pas du tout ce qu'ils vont faire de ma planète... »

Le projet passa néanmoins, à une majorité importante où l'on retrouva la plupart des pays du tiers-monde. Le jour où la nouvelle fut annoncée, je courus l'apporter à Iul qui, bien sûr, avait déjà été prévenu par ses mystérieux contacts avec l'espace. Je le trouvai détendu et souriant mais sceptique.

— C'est bien gentil à vous de nous faire un pareil cadeau, me dit-il non sans ironie, et je crois que nous allons l'accepter... ne fût-ce que pour pouvoir ensuite nous en aller plus tranquillement !

— Mais pourquoi partir ? m'exclamai-je. Vous obtenez enfin ce que vous vouliez : la liberté de faire en paix ce que vous souhaitiez faire !

Il hocha la tête longuement.

— Je n'y crois plus, *viejo*. Nous avons eu trop de preuves de la duplicité et de la rapacité des adultes. S'ils nous parquent dans cet endroit, ils ne nous quitteront pas de l'œil. Et le jour où nos pouvoirs leur paraîtront assez intéressants, ils passeront outre à la légalité et nous menaceront de nouveau. Non, nous allons accepter de nous grouper là où ils nous diront d'aller mais ce sera pour mieux préparer notre départ.

J'osai, pour la première et la dernière fois, poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Votre départ pour où, Iul ?

Il me jeta un étrange regard où il y avait de la pitié.

— Je vais essayer de te faire comprendre, *viejo*. Assieds-toi et ferme les yeux, nous allons encore une fois faire la fête avec toi.

Le silence tomba sur la clairière. Je sentis des mains s'emparer des miennes, les presser. Je connus de nouveau l'impression de sérénité que j'avais éprouvée au cours d'une autre « fête » dans l'île de Sabang, la sensation infiniment rassurante de faire partie d'un tout... Puis, ce « tout » s'agrandit, prit des proportions vertigineuses, cosmiques. Il me sembla sombrer dans l'espace et le temps, me dissoudre dans un flux grand comme l'univers et qui était l'univers lui-même, puis me recomposer, ailleurs et autre, dans un monde... Non, j'y renonce.

Cela ne peut ni se décrire, ni se dire. D'ailleurs je n'ai rien vu, ni entendu, au sens strict. J'ai été baigné dans une sorte de rayonnement harmonique qui m'a imprégné tout entier pendant une durée inévaluable et dont aucun mot ne peut rendre, même de loin, l'équivalence. Il y faudrait la musique... Et parfois, aujourd'hui, quand je me sens trop seul et trop misérable, je réécoute telle partita de Bach ou tel concerto de Mozart et il me semble retrouver, très loin dans ma mémoire, comme un écho affaibli de ce que j'ai connu ce jour-là, dans la clairière derrière le morne Bayon...

Quand je revins à moi – jamais l'expression n'a eu plus de sens – ils étaient là, tous les gosses, à me regarder en souriant avec une sorte de tendresse. Et j'aperçus, toute proche, ma petite-fille Dolores, plus ensorcelante que jamais.

— Merci, Iul, dis-je. On doit être très heureux, là où vous allez.

Il inclina la tête avec solennité.

— Très.

— Est-ce que tu comptes y emmener... nos enfants ?

— Tous ceux qui le voudront, répondit-il en faisant des yeux le tour du cercle. Qui veut partir ? cria-t-il.

Je vis se lever tous les bras et ceux de Dolores en premier.

— ... c'est-à-dire tout le monde, conclut Iul avec un grand sourire, et le plus tôt sera le mieux. Car je crains plus que tout la fourberie de certains adultes...

Il n'avait pas tort. Quelques jours plus tard, alors que les gosses du centre de Tampa s'embarquaient à bord de l'appareil qui allait les conduire au Groenland (c'était là, en définitive, que l'O.N.U. avait choisi de placer les gosses), un petit avocat minable arriva en courant et produisit une décision de justice ordonnant l'arrestation immédiate des gosses *pour kidnapping* et la restitution des enfants qui les accompagnaient à leur famille légitime, s'ils en avaient, ou à l'orphelinat dont ils sortaient. Le petit avocat minable s'appelait Ramon Grimes, oui, le prétendu « conseiller » de ma fille Carmen, celui qui avait essayé de me soutirer de l'argent et que Dolores avait chassé de l'île.

Je ne saurai jamais si Grimes avait agi pour son propre compte, par esprit de vengeance, ou s'il avait été utilisé par d'autres, décidés à mettre la main sur les gosses, coûte que coûte. Je penche plutôt pour la deuxième hypothèse étant donné ce qui s'est passé.

Grimes réquisitionna la police de l'aéroport pour faire exécuter l'arrêt de justice. Pendant ce temps, les gosses étaient montés à bord de l'appareil. Qu'est-il arrivé ensuite ? On n'a jamais pu l'établir avec certitude mais a-t-on vraiment cherché ? Les gosses ont sans doute obligé le pilote de l'appareil à décoller quand même malgré l'interdiction qui venait de leur en être faite. On a vu, en tout cas, l'appareil se diriger vers la piste d'envol, poursuivi par plusieurs Jeeps chargées de policiers. Quel est l'imbécile, le criminel, le fou furieux qui, en voyant l'appareil s'éloigner, imagina d'ouvrir le feu sur lui ? On l'ignore et cela vaut mieux. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que certains de ces hommes avaient reçu des ordres précis pour s'opposer à *n'importe quel prix* au départ des gosses.

L'appareil venait de décoller mais ne se trouvait guère qu'à une cinquantaine de mètres de haut quand une rafale (ou plusieurs, selon certains témoins) le touchèrent à l'aile gauche. Un des réacteurs fut-il atteint ? Ou un des réservoirs ? Toujours est-il que l'aile gauche prit feu, puis explosa. L'appareil bascula sur le côté et vint s'écraser sur la piste où il s'embrasa avec une telle violence que les sauveteurs ne

purent s'approcher que plusieurs dizaines de minutes plus tard. Il n'y eut pas un survivant.

J'ignorais tout, évidemment, de la catastrophe. L'île était calme, les gosses se préparaient au départ. Les enquêteurs paraissaient, somme toute, assez soulagés de voir se terminer leur épreuve et se promenaient sur la plage en faisant de grands signes aux marins des bâtiments de la Navy qui continuaient à monter leur garde inutile en attendant que les gosses lèvent le barrage énergétique. Cela ne pouvait tarder. L'appareil qui allait venir les emmener avait été annoncé.

Je revois cette minute avec une précision absolue. Sans doute parce qu'elle a été la pire de ma vie. J'écoutais distraitemment le pasteur fulminer pour la centième fois contre la décision de l'O.N.U. et promettre que la foudre de Dieu s'abattrait bientôt sur ce « repaire de rouges et d'athées ». Je me demandais surtout, non sans angoisse, ce que j'allais devenir une fois les gosses partis. Puis j'ai pensé qu'il était temps d'aller faire mes adieux à Iul et aux autres et j'ai regardé ma montre. Elle marquait exactement 15 h 17. Je le sais parce qu'elle s'est arrêtée à cette heure-là et que je l'ai gardée. Elle est là, sous mes yeux, pendant que j'écris...

Il y eut, quelque part en mer, un grondement terrifiant, comme le mugissement de mille sirènes de navires hurlant toutes ensemble. Le ciel s'obscurcit brusquement et parut traversé de longues étincelles crépitantes. Et la surface de la mer se mit à frissonner comme si elle commençait à bouillir. Les bateaux de guerre, là-bas, semblèrent secoués comme par une main géante.

— Un cyclone ? demanda Barnes qui se trouvait non loin de moi.

— C'est Dieu ! hurla le pasteur, vert de peur. C'est Dieu qui nous punit !

« Mais non, vieil imbécile ! pensais-je. Ce sont les gosses, j'en suis sûr. Il a dû encore y avoir un coup tordu quelque part... » Je ne croyais pas si bien dire...

Puis je cessai de penser. Sous mes pieds, le sol de l'île s'était mis à trembler. Un nouveau grondement s'éleva mais il venait cette fois du centre de l'île, là où se trouvait la clairière. Je regardai dans cette direction et n'en crus pas mes yeux. Un énorme nuage d'une blancheur éblouissante s'était formé là-bas, à ras de terre et montait peu à peu avec une majestueuse lenteur, entraînant avec lui tout ce qui

l'entourait. Des arbres tournoyaient dans les airs. Un des pitons du morne Bayon fila vers le ciel comme une flèche avant d'éclater en morceaux. On avait l'impression que tout un pan de l'île était en train de décoller comme s'il était aspiré vers le haut par le nuage qui montait toujours.

Puis il perdit sa blancheur et devint une colossale bulle irisée qui s'éloignait de nous à une vitesse toujours croissante.

— Nom de Dieu ! C'est eux ! cria Barnes. Il s'en vont !

Il se tourna vers les bâtiments de guerre qui dansaient toujours follement sur la mer en furie.

— Qu'est-ce que vous attendez pour tirer dessus ? hurla-t-il comme si les autres pouvaient l'entendre.

Ainsi, même à cette seconde solennelle où la nature extraterrestre des gosses nous était démontrée d'une manière aussi spectaculaire, les adultes ne pensaient-ils qu'à les punir, fût-ce en les tuant...

L'immense bulle filait maintenant vers le zénith. Le soleil l'illumina pendant quelques instants d'un nimbe radieux. Puis elle disparut dans le bleu du ciel. Le sol cessa de trembler, la mer de s'agiter, tout rentra, si j'ose dire, dans l'ordre... Et je m'aperçus que mon visage était baigné de larmes que je n'avais pas senti couler.

Je n'ai appris que bien plus tard ce qui s'était passé : tous les gosses de la planète étaient partis à la même seconde, obéissant très certainement à un ordre venu de l'espace. Ils avaient tous en même temps transformé leurs bulles énergétiques en d'énormes vaisseaux spatiaux qui, en s'arrachant à la Terre, avaient fait de terribles dégâts et pas mal de morts. On le leur a violemment reproché par la suite.

Mais avaient-ils le choix ? Prévenus par leurs amis de l'espace de la mort horrible de leurs camarades de Tampa, ils avaient sans doute eu un réflexe de défense et avaient pris la fuite pour éviter de subir le même sort, sans se préoccuper davantage des conséquences que cela pourrait avoir pour nous. Car, comme je l'ai fait remarquer bien souvent par la suite, ils auraient pu nous quitter plus tôt puisqu'ils en avaient le moyen. S'ils ne l'avaient pas fait c'est, très probablement, qu'ils voulaient nous épargner les conséquences d'un départ en catastrophe. Puis, apprenant que l'appareil de leurs camarades de Tampa avait été abattu, ils en avaient déduit, logiquement, que les adultes voulaient leur peau et ils avaient décidé le sauve-qui-peut

général. Je n'ai su tout cela, je le répète, qu'avec un certain retard. Car le premier geste des enquêteurs dont Barnes avait pris la tête, fut de me faire mettre aux fers dans un des bâtiments de la Navy. Geste absurde et vengeance mesquine qui allaient avoir des conséquences catastrophiques pour nous tous. La première fut de faire de moi l'accusé n° 1 dans l'espèce de procès, par contumace évidemment, que l'on fit aux gosses. Je fus considéré comme le porte-parole, le responsable et presque le meneur des gosses, comme l'adulte traître aux adultes. Et aussi, ce qui était un peu plus sérieux, comme celui qui avait été le plus proche des gosses et le plus au courant de leurs secrets.

À ce titre, je subis d'innombrables et interminables interrogatoires sur leurs méthodes, leurs traitements, leurs facultés et la manière dont ils les développaient chez nos enfants. Et je dis ce que je savais. Ce n'était pas grand-chose et cela ne pouvait plus faire de mal à personne. Je parlai de nos achats massifs de certaines hormones. Je répétais ce que Iul m'avait révélé sur l'importance de la glande pinéale chez l'homme et sa calcification au moment de la puberté. Et je pris un certain plaisir à leur apprendre que, pour les gosses, nous, adultes, étions de répondeurs malades.

Ces interrogatoires se déroulaient dans je ne sais quel local appartenant à la C.I.A. et étaient le plus souvent conduits par Barnes qui ne faisait plus aucun mystère de son appartenance à l'Agence. Il s'entourait de psychologues, de médecins, de chimistes, que sais-je encore, selon les domaines qu'il voulait me faire aborder. Je répondais de mon mieux à des questions souvent idiotes. Mais je ne suis jamais arrivé à leur faire comprendre l'essentiel en ce qui concernait les gosses : le charme étrange qui émanait d'eux, né sans doute de la combinaison jamais vue de la fraîcheur délicieuse de l'enfance jointe à la science prodigieuse de cerveaux dont le développement durait depuis des siècles.

Un jour, à la fin d'un interrogatoire particulièrement harassant, Barnes laissa partir ses assistants et demeura seul avec moi. Il paraissait pensif et moins hargneux qu'à l'ordinaire. Il m'offrit même une cigarette et se mit à aller et venir dans la petite pièce encombrée d'appareils divers dont, bien évidemment, un détecteur de mensonges.

— Tout cela commence à prendre forme, dit-il enfin. Nous n'avons pas résolu tous les problèmes mais nous sommes arrivés à avoir une vue assez exacte de la manière dont ils se présentent. La question est maintenant de savoir si vous allez accepter de nous aider.

— Vous aider à quoi ? demandai-je.

Il haussa les épaules et vint se planter devant moi, les yeux rivés sur les miens.

— Vous devez bien vous en douter, Guedez. Nous aider à reconstituer le traitement que les gosses administraient à nos enfants.

Je me mis à rire.

— Il aurait peut-être mieux valu collaborer avec les gosses plutôt que de les forcer à s'enfuir !

Barnes eut une moue irritée.

— O.K. ! Guedez... Ce qui est fait est fait, pas la peine de pleurer sur les pots cassés. Ils sont partis mais ils ont laissé assez de choses derrière eux et vous nous en avez assez dit pour que nous puissions tenter le coup : ouvrir un centre expérimental et essayer d'y reconstituer le traitement. Mais nous avons besoin de votre collaboration. Vous marchez ?

Mon cœur battit plus vite. Rouvrir un centre, me retrouver entouré, non pas de gosses, mais d'enfants susceptibles de devenir des gosses, voir renaître ces rires, ces jeux, ces facultés extraordinaires et surtout cette grâce, ce charme qui m'avaient marqué pour toujours ? C'était follement tentant... Mais il y avait les adultes...

— Pourquoi voulez-vous reconstituer ce traitement, Barnes ?

Il haussa les épaules de nouveau.

— Ce n'est pas évident ? Nous voulons en savoir plus sur ces pouvoirs supranormaux ou parapsychiques, appelez-les comme vous voudrez.

— Mais que voulez-vous faire de ces pouvoirs ?

Son visage se contracta.

— Je pourrais vous dire que cela ne vous regarde pas, Guedez ! Mais je vous crois assez intelligent pour répondre vous-même à cette question. Nous voulons utiliser ces pouvoirs dans notre intérêt.

— L'intérêt de qui ?

— De ce pays, Guedez ! Vous n'avez peut-être aucun sens du patriotisme, mais...

Je l'interrompis en souriant.

— Vous oubliez que je ne suis pas citoyen américain, Barnes !

Il dut prendre cela pour une avance de ma part car il se détendit aussitôt.

— Ça peut s'arranger facilement, mon vieux. Et, si vous acceptez de nous aider, je peux vous dire qu'on en tiendra compte en haut lieu. Vous aurez une vie de coq en pâte...

Il redevint brusquement hargneux.

— Mais, si vous refusez, ou si vous sabotez notre entreprise, je vous

promets qu'on vous fera regretter tous les jours d'être né !

Je demandai un peu de temps pour réfléchir. Et j'en avais besoin. Car sa proposition me tentait beaucoup, je le répète. D'autre part, je ne voyais pas comment je pourrais les empêcher de faire mauvais usage de ce que je les aiderais à découvrir. Il m'aurait fallu les conseils de Iul...

Est-ce à force de penser à lui et aux siens ? Une nuit, *et alors que je ne dormais pas*, j'eus l'impression d'entendre une voix cristalline résonner dans ma tête, à la base de mon crâne.

— Accepte ce qu'ils te proposent, *viejo*. Et ne te fais pas de soucis à propos de leurs intentions. Nous les surveillons...

Je ne jurerais pas avoir vraiment *entendu* ces mots. J'ai fort bien pu être victime d'une hallucination provoquée par l'extrême tension dans laquelle je vivais alors et l'importance que ce problème avait pour moi. Peu importe d'ailleurs. Que j'aie rêvé tout éveillé ou que Iul ait réellement pris contact avec moi – ce devait être la dernière fois – les paroles que j'ai perçues présageaient très exactement ce qui allait se produire à quelques temps de là.

CHAPITRE XVI

Les dernières semaines qui précédèrent la catastrophe gardent pour moi le charme poignant des amours finissantes que l'on sait terminées mais que l'on essaie de prolonger encore un peu.

Ils m'installèrent dans un centre très confortable en Virginie, non loin de Washington – j'étais ainsi à portée de la Maison-Blanche, du Pentagone et de la C.I.A. – et me confièrent une cinquantaine d'enfants. Melinda n'était plus là pour m'aider. La malheureuse avait perdu la raison au moment du départ des gosses et il avait fallu l'interner. Mais j'avais encore Maria et Felipe avec moi.

De toutes mes forces, j'essayai de faire revivre l'atmosphère d'antan, d'animer des jeux et des danses, de provoquer ces rires qui me manquaient si fort. Et, laborieusement, avec l'aide brouillonne des médecins et des psychologues qui devaient m'assister, j'entrepris de reconstituer le fameux traitement.

Notre entreprise était purement empirique et trop de données nous échappaient dans les méthodes de Iul et des siens pour que nous puissions être sûrs d'avancer sur un terrain solide. Pourtant, les débuts parurent favorables. Quelques-uns des enfants firent des progrès marqués sur le plan de la mémoire et de l'intuition, deux d'entre eux surtout, Peter et Barbara. Ils avaient treize ans tous les deux et étaient très beaux l'un et l'autre. Avec ses cheveux blonds et ses yeux clairs, Peter me rappelait un peu Iul, au point que je me surpris à lui donner ce nom à plusieurs reprises. Barbara, cheveux noirs et yeux bleus, était déjà grande pour son âge. Elle était loin d'avoir le charme envoûtant des fillettes, ni même celui qu'avait acquis Dolores avant de partir, mais elle était, malgré tout, fort séduisante et le savait.

Un jour, ils vinrent me trouver, l'air soucieux, la mine embarrassée.

— Il se passe des choses bizarres, *viejo*, me dit Peter.

Car, pour des raisons que l'on comprend, je leur avais demandé de m'appeler ainsi.

— La nuit dernière, dit Barbara, nous bavardions en nous tenant par la main et nous avons eu tout à coup l'impression que...

Elle s'interrompit en rougissant.

— ... que quelqu'un essayait d'entrer en contact avec nous, de nous parler, termina Peter à sa place. C'était comme une voix dans notre

tête et nous avons entendu la même, nous en sommes sûrs, une voix très claire et gaie, comme une musique...

Mon cœur battit plus vite. Était-ce Iul qui essayait de communiquer avec mes enfants ?

— Que disait cette voix ? demandai-je en cachant mon trouble.

— Ce n'était pas très clair et je n'ai pas compris grand-chose, murmura Peter en rougissant à son tour.

Barbara se mit à rire.

— Tu as très bien compris, et moi aussi, dit-elle, mais tu n'oses pas le répéter tellement c'est ridicule ! La voix nous disait de faire attention à... à une horloge ! ajouta-t-elle en redoublant de rire.

Peter l'imita mais s'arrêta aussitôt en voyant que je ne riais pas.

— L'horloge du temps intérieur ? demandai-je d'une voix étranglée.

— C'est bien cela, *viejo* ! dit Barbara vivement. Tu sais ce que cela veut dire ?

— Oui, peut-être...

Je le savais fort bien, mais comment le leur expliquer. « Arrêter l'horloge du temps intérieur » était l'expression dont Iul s'était servi pour désigner l'opération par laquelle il empêchait les enfants d'atteindre la puberté. Fallait-il croire qu'il venait de donner une sorte d'avertissement à ces deux-ci parce qu'ils étaient plus proches que les autres de la limite fatidique ?

C'était le point faible de notre entreprise et je l'avais dit à plus d'une reprise à Barnes et aux médecins.

— Nous ne savons pas comment procédaient les gosses pour empêcher les enfants d'être pubères. Tout ce que je sais, c'est qu'ils agissaient sur l'hypothalamus. Mais comment, avec quelles drogues ? Je l'ignore. Or c'était la clé du traitement. Si nous ne la retrouvons pas, nous allons obtenir peut-être un groupe de surdoués mais qui, en devenant pubères, perdront la plupart de leurs facultés.

C'était aussi le point sur lequel nous nous affrontions le plus souvent, Barnes, les médecins et moi.

— Les empêcher de devenir pubères, grommelait Ted Redding, un vieux pédiatre sympathique mais très conventionnel, ce serait agir comme ces Chinois d'autrefois qui enfermaient les pieds de leurs femmes dans des chaussures trop étroites pour faire joli ! Je me refuse à fabriquer des monstres ! L'évolution de la nature ne doit pas être contrariée !

— Même quand cette évolution s'appelle sclérose en plaques ou cancer ? demandais-je... Quand arriverez-vous à comprendre que le

passage à la puberté est l'accident fatal qui détruit les neuf dixièmes des potentialités de l'homme ?

Question de pure rhétorique. *Ils n'y arriveraient jamais.* Car ç'aurait été se reconnaître pour ce qu'ils étaient, ce que nous étions : des êtres malades, diminués, mutilés.

— Il reste à démontrer, d'ailleurs, disait Barnes, que cette fameuse puberté est bien aussi importante que le disaient les gosses.

La démonstration ne tarda pas. Un jour, Peter et un autre garçon nommé Barry se prirent de querelle. Aux quelques phrases qu'ils échangèrent je crus comprendre qu'ils se reprochaient mutuellement de « tourner autour de Barbara ».

Ce n'était pas la première fois que je voyais des enfants et même des gosses se bagarrer. Mais ils n'employaient jamais que leurs poings. Quand Barry se jeta sur Peter et quand je vis ce dernier tendre la main, la paume tournée vers son adversaire, je sus que quelque chose d'irréparable était en train de se produire. *Peter utilisait ses pouvoirs paranormaux contre un de ses camarades.* Je hurlai :

— Peter ! Non !

Trop tard. Barry roulait déjà sur le sol en hurlant et en se tenant l'arrière du crâne à deux mains.

Je n'essayai même pas de réprimander Peter. Il n'aurait pas compris. Il n'était qu'un enfant surdoué qui employait ses dons comme un petit d'homme et non pas comme un... ange.

L'incident fit grand plaisir, on s'en doute, à Barnes qui s'exclama :

— Vous voyez bien, Guedez, qu'il y a une solution !

— Une solution à vos problèmes, pas aux miens, dis-je tristement. Vous voulez de petits soldats qui se serviront de leurs facultés parapsychiques comme autant d'armes, et on dirait bien que vous êtes en train de les obtenir. Mais ce n'est pas cela que je voulais. Ces enfants-ci ne font pas ce que les autres appelaient la « fête ». Ils ont du mal à communiquer entre eux autrement que par la parole. Ils n'ont aucun pouvoir de guérisseur. Que leur reste-t-il ?

— C'est mieux ainsi, assura Barnes. Ceux-ci resteront plus proches de nous, plus humains... et par conséquent plus malléables, ajouta-t-il avec un sourire cynique.

Je me demandais de plus en plus souvent combien de temps j'allais encore m'occuper du centre. Ce qu'on y faisait n'avait plus de sens à mes yeux et je voyais venir à grands pas le moment où l'on y ferait le contraire de ce que je voulais. Mais si j'abandonnais maintenant, je n'avais aucune illusion à me faire : ni Barnes, ni la C.I.A. ne me pardonneraient de les lâcher et je pouvais m'attendre, au mieux, à me

retrouver au secret dans une cellule pour m'empêcher de révéler à quiconque ce que je savais... à moins qu'ils ne me suppriment purement et simplement.

J'espérais vaguement que la voix déjà entendue reviendrait me conseiller sur l'attitude à prendre. Le conseil arriva d'ailleurs et sous une forme, si j'ose dire, indirecte. Barnes entra un jour dans mon bureau, l'air à la fois furieux et angoissé.

— Ça y est ! Nous venons d'avoir des informations sur ce qui se passe en U.R.S.S. avec les surdoués. Ils ont créé dix centres – vous m'entendez, Guede, dix centres ! – où ils entraînent au moins un millier de gosses aux techniques de la guerre parapsychologique ! Et, pour ce qu'on en sait, ils se foutent pas mal de la glande pinéale et de la puberté ! Ils ont les pieds sur terre, eux ! Ils forment des commandos de surdoués ! Nous allons faire pareil, mon vieux, et en vitesse ! Il va falloir entièrement réviser nos méthodes, accélérer le traitement, forcer la cadence...

— Ne comptez plus sur moi, Barnes, dis-je en me levant. Déjà je n'avais accepté de collaborer avec vous qu'à contrecœur. Mais si vous transformez ce centre en casernes pour enfants soldats, je refuse d'en être...

— À votre aise, Guede ! ricana-t-il. Je ne peux pas dire que nous vous regretterons. Vous étiez plutôt un empêcheur de danser en rond qu'autre chose.

Bien entendu, je me retrouvai le soir même en prison, non pas une de ces prisons classiques avec gardiens, promenades et visites au parloir. Une cellule capitonnée qui aurait aussi bien pu être une chambre pour grand agité dans une clinique psychiatrique. La lumière y était allumée en permanence et les repas déposés dans une sorte de passe-plats percé dans la porte. De sorte que, pendant une période que j'évalue à plusieurs semaines, je ne vis et n'entendis personne. Et j'étais en train de devenir tout doucement fou quand un jour – ou une nuit, je ne sais – Barnes entra dans ma cellule.

J'étais si heureux de voir un être humain que je l'aurais presque embrassé. Mais son attitude m'en ôta vite l'envie.

— Espèce de vieux salopard ! gronda-t-il en marchant sur moi. Qu'est-ce que vous avez encore combiné avec vos monstres ?

— Qu'est-ce que j'aurais bien pu combiner ici ? demandai-je en désignant ma cellule d'un geste.

Il se calma un peu et daigna m'expliquer ce qui venait de se passer. La veille, à l'heure de la plus grande écoute radio et télévision, tous les récepteurs du monde avaient capté en même temps le même message. Une voix d'enfant qui n'était accompagnée d'aucune image avait dit :

— Arrêtez immédiatement les expériences que vous poursuivez dans les centres de surdoués. Elles ne peuvent vous mener à rien et vous faites du mal aux enfants.

Le message avait été répété à plusieurs reprises en fonction des régions et des fuseaux horaires.

— Qu'est-ce que cela signifie ? aboya Barnes. Les gosses vous ont-ils dit quelque chose avant de partir qui puisse expliquer ceci ?

Je ne voyais qu'une explication possible. La voix qui m'avait parlé – ou que j'avais imaginée – avait dit :

— Nous les surveillons.

Était-ce cela ? Quelque part dans l'espace intersidéral, dans ce monde tout en harmonie que j'avais pressenti plutôt qu'entrevu, les gosses continuaient-ils à observer notre planète et ce que les adultes y faisaient aux enfants ?

Je mentis délibérément à Barnes.

— Je ne vois aucune explication à ce message.

Il vrilla son regard dans le mien.

— Vous allez vous en occuper, Guedez ! Vous allez entrer en contact avec ces maudits gosses !

— Mais comment ?

— Je ne sais pas. Débrouillez-vous. S'ils savent ce qui se passe chez nous, ils doivent avoir le moyen de vous entendre. Vous leur direz...

Il hésita un instant. À bien l'observer, il semblait plus angoissé que furieux.

— Vous leur direz ce que vous voudrez, mais qu'ils nous foutent la paix, Guedez ! Qu'ils nous laissent faire ce que nous voulons avec les gosses ! Ce sont les nôtres, après tout ! Essayez de leur faire comprendre qu'avec leurs histoires, ils risquent de nous pousser à la guerre...

— À la guerre ?

Il eut un grand geste des bras.

— Les Russes, Guedez, les Russes ! Ils vont de plus en plus vite dans la formation de leurs commandos parapsychiques. Ils nous dépassent largement ! Nous allons les avoir sur les bras d'un jour à l'autre !

— Mais ils ont reçu le même avertissement que vous.

Il me jeta un regard de pitié.

— Et alors ? Vous savez bien qu'ils n'en tiendront aucun compte ! Tandis que nous nous encombrons de scrupules ! C'est cela qu'il faut

faire comprendre à vos gosses, Guedez. Le seul moyen de sauvegarder la paix, c'est de maintenir l'équilibre des forces. Et, pour cela, il faut que nous continuions à entraîner nos propres armes parapsychiques.

C'était le même genre de raisonnements déments que j'avais déjà entendu à propos d'autres armes. Mais je n'avais pas le temps d'en discuter avec Barnes.

On me tira de ma cellule, on m'emmena, les yeux bandés, dans je ne sais quel endroit où il y avait un observatoire. Sans doute croyaient-ils, un peu naïvement, que j'entrerais plus facilement en communication avec les gosses en regardant la voûte étoilée... Pauvres adultes ! comme disait Iul...

On m'installa dans la coupole avec tout le confort possible, et on attendit. Quoi ? Je ne sais. Pensait-il vraiment que j'allais pouvoir fonctionner ainsi, sur demande, comme un téléphone ou un récepteur radio ? C'était... péril !

Je jouai pourtant honnêtement le jeu. Je... J'allais écrire : j'appelai Iul. En fait, j'essayai, de toutes mes forces, de retrouver en moi la trace de ces pouvoirs étranges que Iul et les siens avaient un jour tenté de m'infuser. Et quelquefois il me sembla sentir quelque chose. J'appelais mentalement :

— Iul ! C'est le *viejo* ! M'entends-tu ?

Et j'avais l'impression que mon appel « passait », qu'il atteignait son but et qu'il m'en revenait même une sorte d'écho vague, étiré sur des distances infinies. Mais il n'y eut jamais rien de plus.

Puis, une nuit, ce fut l'orage, un orage d'une violence inouïe. Je regardais, fasciné, le ciel noir traversé d'éclairs monstrueux qui paraissaient aller d'un bout de l'horizon à l'autre, accompagnés d'un tonnerre de fin du monde. Barnes entra en courant sous la coupole.

— Guedez ! Qu'est-ce qui se passe ? Avez-vous reçu un message ?

— Non.

— Cet orage... Il est... anormal. Venez...

Nous allâmes nous réfugier dans un bureau de l'observatoire pour échapper au vacarme assourdissant. Plusieurs hommes s'y trouvaient, la mine sombre.

— C'est un orage magnétique apparemment, dit l'un d'eux. Toutes les communications radio sont interrompues, les boussoles sont folles, les radars ne fonctionnent plus.

— Mais il y a plus grave, ajouta Barnes, d'une voix rauque... Les gosses...

Je bondis.

— Quoi, les gosses ?

— Ils sont malades.

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

— On ne sait pas. Ils gémissent, ils se plaignent de violentes douleurs à la tête. On a parlé d'une soudaine épidémie de méningite, mais...

— Conduisez-moi au centre !

J'y fus en moins d'une heure. Dès que j'entrai dans le dortoir, ce fut une explosion de lamentations.

— *Viejo*, j'ai mal ! *Viejo*, je n'en peux plus ! *Viejo*, fais quelque chose pour éteindre ce feu qui brûle dans ma tête !

Le cœur serré, je m'approchai du lit où gisait Peter. Il avait le visage très rouge et curieusement enflé et balançait mécaniquement la tête sur son oreiller en poussant un gémissement continu. Je m'assis doucement à son chevet et lui pris la main. Il entrouvrit les yeux. Son gémissement s'interrompt.

— Ah ! *Viejo* ! Tu es là, enfin ! Soigne-moi, j'ai si mal...

— Je vais te soigner. Peter. Mais, dis-moi, tu n'as plus entendu une voix dans ta tête, tu sais, cette voix qui ressemblait à de la musique ?

Il tressaillit, ouvrit tout grand les yeux.

— Si, *viejo*... Mais comment le sais-tu ? C'était juste avant l'orage. La voix était très loin et je n'ai pas compris tout ce qu'elle disait...

— Et que disait-elle ?

Il fit une grimace et porta la main à l'arrière de son crâne.

— J'ai mal, si mal ! pleura-t-il. C'est comme si on m'enfonçait un fer rouge, là...

— Je vais te donner quelque chose pour calmer la douleur. Mais que disait la voix. Peter ?

Il se débattit faiblement sur son lit.

— Elle disait... Elle disait : « Nous vous plaignons... Nous regrettons, mais... » Puis quelque chose d'incompréhensible. Qu'est-ce que ça veut dire, *viejo*, le feu purificateur ?

Je frissonnai et dus faire un énorme effort pour sourire.

— Je t'expliquerai quand tu iras mieux, Peter. Qu'est-ce que la voix a encore dit ?

Il secoua la tête.

— Rien d'autre, souffla-t-il. Ah si ! À la fin, juste avant l'orage, je l'ai entendue... C'était comme si elle criait, mais très lentement :

« Adieu ! Adieu, enfants des hommes, nous vous aimions... » *Viejo* ! Tu crois que je vais mourir ?

Il ne mourut pas. Dieu merci, ni aucun autre des surdoués. Mais, dans une certaine mesure, ce fut pire. Car le lendemain, au réveil, débarrassés de leurs douleurs et de leur fièvre et tout joyeux malgré une grande fatigue, *ils étaient tous devenus des enfants comme les autres.*

Ce ne fut pas, et de loin, la seule conséquence de l'orage magnétique qui avait, cette nuit-là, nous l'apprîmes par la suite, recouvert la Terre entière. Il y eut un nombre important de fausses couches ou d'accouchements prématurés. Des femmes enceintes tombèrent brusquement malades en présentant des symptômes incompréhensibles, des maternités tout entières furent, pendant quelques heures, transformées en asiles de fous.

Barnes et sa bande mirent du temps avant de se rendre compte que les enfants du centre, de tous les centres du monde, avaient perdu les facultés qui en faisaient des surdoués. À ma grande surprise, il prit cette découverte avec philosophie.

— Je ne sais pas quelle diablerie vos petits amis ont encore imaginé, me dit-il, mais, en somme, il est arrivé la même chose aux Russes, nous le savons de source sûre, et ça nous ramène tous à la case précédente, comme au jeu de l'oie. Nous ne risquons plus, maintenant, d'être distancés dans la course aux armes parapsychiques !

L'imbécile heureux ne voyait pas plus loin ! Il est vrai qu'à l'époque personne, même pas moi, ne se doutait des vraies conséquences de l'orage. Il fallut des mois pour que peu à peu la monstrueuse vérité se fasse jour.

CHAPITRE XVII

Barnes ne parla pas de me faire réintégrer ma cellule. Il est vrai que je n'avais plus de secret à garder. Je restai donc au centre – qui n'en était plus un – à m'occuper d'enfants surdoués qui avaient cessé de l'être. Ils étaient d'ailleurs assez pathétiques, ces petits. Certains d'entre eux semblaient avoir conservé un souvenir vague de leurs dons disparus et essayaient maladroitement de les retrouver.

Peter et Barbara jouaient encore à « communiquer » sans parole mais ce n'était qu'un simulacre et ce jeu les lassa bientôt. En revanche, ils en découvrirent un autre, vieux comme l'espèce humaine, et je les surpris une nuit en train de faire l'amour comme des adultes. Allons ! Pour ces deux-là, la puberté était atteinte et dépassée ! J'en parlai à Barnes au cours des visites de plus en plus rares qu'il faisait au centre.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Séparez-les. Faites prendre la pilule à Barbara...

— Elle est quand même un peu jeune !

— Alors laissez faire ! Il y a des problèmes un peu plus graves, dans le monde, que ceux de vos mômes !

— Et si Barbara est enceinte ?

Il sursauta et me regarda d'un air bizarre.

— Dans ce cas, prévenez-moi, Guedez. Prévenez-moi tout de suite... Ce serait... intéressant...

Je ne relevai pas ce dernier mot, pourtant insolite.

Deux mois plus tard, Barbara était enceinte... et quelques jours plus tard elle faisait une fausse couche sans raison apparente. Barnes, accouru ventre à terre, hocha la tête sombrement.

— J'espérais bien pourtant..., commença-t-il.

Mais il ne termina pas sa phrase. Je ne compris ce qu'elle signifiait qu'en recevant peu après la visite du docteur Palma, l'expert de l'O.M.S. Il semblait fatigué et plus encore préoccupé.

— Étant donné les contacts étroits que vous avez eus avec les gosses, dit-il avec un embarras visible, nous nous sommes demandé si vous ne pourriez pas trouver une explication à... ceci...

Il sortit de sa serviette un dossier cartonné et le poussa vers moi. Je

lus sur la couverture : « *Rapport confidentiel sur la dénatalité mondiale* ». Une sorte de vertige s'empara de moi. J'eus l'impression que, brusquement, un certain nombre de pensées vagues, d'observations éparses se mettaient en place et prenaient forme. Je regardai le médecin et mon visage devait être éloquent car il inclina aussitôt la tête.

— Oui, dit-il, nous en sommes là. Le chiffre des naissances tombe à une allure catastrophique. Vous lirez ce rapport mais je peux vous le résumer d'une phrase : avant l'orage que vous savez, on comptait, pour la Terre entière, quatre naissances par seconde. On n'en compte plus aujourd'hui qu'une par minute et le rythme se ralentit sans cesse.

— Vous croyez qu'il y a un rapport entre cette chute... et l'orage ?

— Et vous, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il en me fixant avec angoisse.

Je baissai les yeux. Oui, il ne me semblait pas du tout inconcevable que les gosses aient délibérément condamné les hommes à la stérilité. Cet acte monstrueux correspondait bien à la cruauté froide qu'ils manifestaient parfois, et surtout à la logique implacable de leurs intelligences supérieures. Je pouvais fort bien imaginer Iul en train de me dire en souriant :

— Tu comprends, *viejo*, il n'y a rien à faire avec les hommes. Dès qu'on leur donne un pouvoir quelconque, ils s'en servent aussitôt pour faire du mal aux autres et à eux-mêmes. Ces gosses qu'ils entraînaient pour en faire des commandos parapsychiques, nous les avons délibérément privés de leurs pouvoirs. Mais cela n'aurait pas suffi à décourager les adultes. Ils auraient fait d'autres enfants, ils auraient recommencé à les entraîner et, à force de tâtonner, ils auraient bien fini un jour par fabriquer une race de mutants redoutables qui auraient semé la mort autour d'eux rien que par leur force mentale... Nous avons décidé que cela ne serait pas. Il n'y aura plus d'enfants sur la Terre.

Et il n'y eut plus d'enfants. Un an plus tard le taux de natalité générale avait atteint le point zéro.

On se souvient des réactions dans le monde quand l'effroyable découverte fut connue de tous. Un vent de folie et de désespoir se mit à souffler un peu partout. Il y eut des émeutes, des combats, des révolutions, des guerres. Des foules ivres de colère attaquèrent leurs gouvernants, les massacrèrent dans des conditions révoltantes. On assista à des suicides collectifs précédés d'orgies immondes. Les hommes, convaincus maintenant que leur race allait s'éteindre, parurent vouloir courir au-devant de cette mort hideuse qui les menaçait.

Puis la fureur céda la place à un accablement résigné. Les survivants s'organisèrent une vie médiocre et sans autre but que de fournir le minimum d'efforts. À quoi bon s'agiter, semblaient-ils dire, puisque nous n'avons plus rien à laisser à personne ? Les empires les plus puissants s'effondrèrent peu à peu, s'éparpillèrent en une multitude de petites collectivités languissantes qui se bornaient à s'assurer le pain quotidien.

Quelques rares hommes de science cherchaient encore, obstinément, à expliquer comment le malheur s'était abattu sur la Terre et à lui trouver un remède. Ils n'y parvinrent pas, comme on sait. Quant aux explications, il y en eut beaucoup et des plus diverses. Celle qui, finalement, rallia le plus de suffrages fut la suivante : l'orage qui s'était abattu sur la Terre n'était pas seulement magnétique ; il était aussi chargé de particules radioactives qui pendant quelques heures avaient littéralement inondé la planète. Mais il s'agissait d'une radioactivité spécifique qui n'affectait que les cellules reproductrices.

— Possible ! avait grommelé Barnes que je revoyais de loin en loin, pour parler du passé. Possible, mais qu'est-ce que ça change ?

Rien, bien sûr...

Les gosses... Ils me hantent encore, ils me hanteront toujours... Il n'y a pas de jour où je ne pense à eux, et souvent avec haine. Si nous vivons aujourd'hui cette vie misérable et sans espoir, sans futur, c'est à eux que nous le devons. Si nous ne sommes plus que quelques millions d'hommes sur la Terre, médiocrement occupés à nous assurer une existence monotone et absurde puisque nous ne pouvons plus la transmettre, c'est à cause d'eux.

Certes, nous avons eu envers eux des torts immenses. Mais avaient-ils le droit de nous punir ainsi ? Nous les avons pris pour des anges, pour des dieux et ils se sont vengés de nous avec une cruauté de démons...

Ça, c'est ce que je me dis certains jours... Mais il arrive aussi que je raisonne autrement, que j'essaie de voir les choses de leur point de vue. Pour eux, pour leur vision cosmique des êtres, nous, les adultes, nous étions des malades et des malades dangereux car nous ne nous savions pas malades. Nous pensions au contraire que l'âge adulte, cette maladie dégradante, était un épanouissement, un accomplissement, et nous n'avions de cesse que de transmettre le mal à nos enfants. C'était cela que les gosses ont voulu combattre, c'était

ce mal qu'ils ont voulu enrayer en nous entourant d'une sorte de blocus sanitaire aux dimensions planétaires, *puis en nous stérilisant par le feu purificateur*, exactement comme on stérilise un endroit où il y a des malades contagieux.

Car peut-être les gosses craignaient-ils que notre maladie ne se propage dans l'univers, que, dans nos efforts incessants d'aller sur d'autres planètes, dans d'autres galaxies, nous ne finissions par infecter peu à peu le cosmos... Peut-être...

Les gosses... Non, ce n'est pas toujours avec haine que je pense à eux. Iul... Ior... Iaz... Iud... Aïz... Aod... Aër... Je vous revois souvent, la nuit, autour de moi, je réentends vos voix cristallines, vos rires délicieux, je vous regarde bouger, courir, danser avec ce charme aérien qui était le mouvement même de la beauté.

Et, ces nuits-là, je me dis que j'aurai eu au moins cela, dans ma vie : vous connaître et, par vous, pressentir ce monde inimaginable où vous vivez et où vivent maintenant certains de nos enfants, ce monde d'harmonie et de grâce qui est peut-être le paradis...

FIN